13e Année

N° 140



Chaque mois

Juillet 1965

Autres éditions : allemande, anglaise, espagnole, japonaise.

Couverture de Jean Lauthe.

ENFIN, TOUT "FONDATION" !

La célèbre trilogie d'Isaac Asimov était depuis neuf ans restée incomplète en France, seule la première partie ayant paru autrefois au Rayon Fantastique. Aujourd'hui, vous allez enfin pouvoir en connaître la suite !

Nous venons en effet, pour répondre aux désirs de la majorité des amateurs, d'éditer en un seul volume les trois romans qui composent ce chef-d'œuvre de la science-fiction.

Le tableau de la décadence et de la chute de l'Empire Galactique, esquissé dans **Fondation,** trouve son épanouissement et son dénouement dans les deux titres suivants : **Fondation et Empire** et **Seconde Fondation**, le tout au fil d'une action passionnante, constituant l'une des plus gigantesques constructions qu'ait édifié la science-fiction.

Bon de commande

à adresser aux Editions OPTA
24, rue de Mogador - Paris (9e)

Je désire commander la trilogie FONDATION au prix de :

Francs Français	Francs Suisses	Francs Belges
28	28	280

Franco de port. Supplément d'un franc pour envoi recommandé.

NOM : (en capitales). . . . .

ADRESSE : . . . .

PROFESSION (facultatif) : . . . .

Mon règlement ci-joint est effectué par :

(Rayer les mentions inutiles)
— Un chèque bancaire ou un mandat-poste
— Un virement cheque postal. } C.C.P. OPTA Paris 15.813-98
— Un mandat de versement. }

(1) Pour la Belgique :
M. Duchâteau, 196, Av. Messidor
BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

(1) Pour la Suisse :
M. Vuilleumier, 56, bd St-Georges
GENEVE - C.C.P. 12-6112

Au prochain sommaire de "Galaxie"

Le grand **JACK WILLIAMSON,** auteur des **Humanoïdes** et de **La légion de l'espace,** fait sa rentrée dans les pages de GALAXIE. Le long récit de lui qui est en vedette dans le prochain numéro s'intitule **Une planète à piller.** Cette planète, c'est la Terre ; et les pillards en puissance, ce sont les représentants de toutes les races galactiques qui s'apprêtent à décider de son sort. Une histoire dans la grande tradition.

Au prochain sommaire de GALAXIE, on trouvera également les noms de **WILLIAM TENN** et **J.T. McINTOSH.** Le premier, dans **Un monde en chocolat,** se livre à l'exploration d'un univers mental farfelu (et aussi savoureux que peut l'indiquer le titre de la nouvelle) ; le second dans **Grand-mère la Terre,** fait le portrait de notre planète à un âge avancé, dans un état voisin de la décadence, mais ceci sur un ton malgré tout optimiste !

Enfin, l'irremplaçable **ROBERT SHECKLEY** sera encore présent dans ce numéro, avec un important récit : **Les quatre éléments,** où une personnalité humaine dispersée dans plusieurs corps a bien du mal à assurer son unité.

Ce numéro — qui, bien entendu, vous passionnera — sera mis en vente le 16 juillet.

Au prochain sommaire de "Fiction"

EDGAR PANGBORN, l'un des meilleurs auteurs de science-fiction anglais, figure en vedette à notre prochain sommaire avec un récit au ton original : **La corne d'or.** Quelle est cette mystérieuse « corne d'or », vestige de notre époque, que découvre dans un futur redevenu arriéré un jeune garçon ? Et de quelle façon « magique » influe-t-elle sur sa vie ?

Deux autres textes importants dans notre prochain numéro : un second récit dans la série des « Galaxiales » par **MICHEL DEMUTH : Le fief du félon,** où se trouvent évoqués certains épisodes troublés de la vie politique française en 2063 ; et un « Rayon des Classiques » mémorable : **La découverte de Paris** par **OCTAVE BELIARD,** où l'on voit notre capitale, dans une future ère glaciaire, découverte en ruines par des archéologues d'une autre civilisation.

Au même sommaire : **Un beau petit garçon** par **THOMAS OWEN** ; **Le cerveau assassiné** par **JACK SHARKEY** ; **Le passage de Vénus** par **MIRIAM ALLEN DeFORD** ; **Passe-passe** par **WADE MILLER.**

Sortie de ce numéro : le 30 juillet.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

TERRY CARR	136	La pierre de touche
SOPHIE CATHALA	122	Un gentil petit bled
	S. 5	Poète, prends ton luth
AVRAM DAVIDSON	35	Le Golem
	83	Après nous le déluge
	111	Dagon
	113	Le Pays d'Été
	114	Chambre noire
	118	Une vengeance théâtrale
	119	Je ne vous entends pas...
	122	Gloire à Diane
	125	Panne sèche
	126	Le siège de Santiago
	131	Nigra sum
	133	L'évasion
	138	Aussi longtemps que le soleil
MICHEL DEMUTH	77	La ville entrevue
	S. 2	La pluie de l'après-midi
	92	Projet Information
	97	La route de Driegho
	100	...qui revient d'une longue chasse
	105	L'automne incendié
	112	Les huit fontaines
	113	Lune de feu
	S. 4	L'homme de l'été
	122	La bataille d'Ophiuchus
	123	Les jardins de Ménastrée
	125	Nocturne pour démons
	S. 5	A l'est du Cygne
	131	L'Empereur, le Servile et l'Enfer
JEAN-MICHEL FERRER	124	...en beauté
	125	Céphéide
	S. 5	Le jour de Justice
	127	...et jeune à nouveau
	138	Fin de contact
RANDALL GARRETT	18	Ressources infinies
	113	Relations spatiales
HARRY HARRISON	128	Planète de survivance
	136	Portrait de l'artiste par lui-même
CHAD OLIVER	15	Le conseiller technique
	23	Les habitants de la ville-jouet
	29	L'objet
	36	Le vent du nord
	56	Départ en beauté
	61	Paternité
	65	Culbute dans le temps
	68	Le vent souffle où il veut
	94	Entre le tonnerre et le soleil
En collaboration avec Charles Beaumont	33	Claude à travers le temps
	34	Claude l'invincible

CHAD OLIVER

La fin du voyage

L'histoire vigoureuse et dramatique que vous allez lire marque le retour dans ces pages de Chad Oliver (dont la dernière œuvre, **Entre le tonnerre et le soleil**, remonte à notre numéro de septembre 1961). Il dépeint ici une Cité des temps futurs, où les difficultés ne sont plus posées par la fumée, le bruit, la circulation, le surmenage ou la surpopulation — car tout cela a disparu. L'habitant de la Cité, en fait, n'a qu'un problème à affronter : celui de l'extinction de la race.

LA Cité se trouvait maintenant derrière lui.

Earl Stuart ne se retourna pas. Il sentait la luminescence de la ville sur l'horizon, mais il ferma son esprit à cette sensation. Il buvait avidement l'air de la nuit, savourant les senteurs de la terre vivante. Il leva les yeux vers les étoiles comme un homme qui vient de sortir de prison. Dans sa main, le fusil luisait sous la clarté des astres.

Le tunnel lui faisait horreur. C'était la seule issue, évidemment, mais il n'avait jamais pu se faire à l'idée de l'emprunter. Cela lui donnait l'impression de descendre dans un tombeau antique. C'était pire que la Cité ; c'était comme un avant-goût de la mort. Il fallait une éternité pour franchir le tunnel. On avait trop de temps pour penser. Et une nuit ou l'autre, les hommes de la sécurité l'attendraient à la sortie du souterrain.

Et alors...

— « Tonnerre de sort, Earl, » dit Doc, « ne va pas si vite, veux-tu ? A quelle distance sont encore ces traîneaux ? »

— « Trois kilomètres environ. » Earl Stuart ne ralentit pas son allure. « Si nous nous faisons prendre ici, à découvert, tu auras bien d'autres sujets de préoccupation que tes pieds douloureux. »

Le Dr. Ochoa dut prendre le petit trot pour le rejoindre. Il saisit son compagnon par le bras. « Il ne s'agit pas de moi, Earl, mais des mères. Elles ne peuvent pas suivre. »

— « Elles savaient à quoi elles s'exposaient. Nul ne les a contraintes à sortir. »

— « Nous avons besoin d'elles. Nous serons bien avancés si, en atteignant les traîneaux, il nous faut rebrousser chemin pour aller à leur rencontre ! Tu as fait tes preuves. Tu es grand et fort. Un véritable athlète. Nous sommes vraiment impressionnés. Les filles se chamailleront à qui te tirera le premier coup de fusil, si elles en ont encore la force en arrivant au but. Alors ? Calme-toi, sinon l'effectif de l'expédition sera réduit à un seul homme. »

A regret, Earl ralentit quelque peu son pas. Il aimait marcher, faire mouvoir ses muscles, se déplacer rapidement sans l'aide des machines. Il avait l'impression d'être le berger d'un troupeau d'invalides. Mais Doc avait raison. Il leur fallait rester en groupe.

— « Entendu, » dit-il, « attends-les et dis-leur que ce ne sera plus long maintenant. Une heure devrait suffire. Passe-moi quelques pilules, Doc, et prends-en toi-même. »

— « Va au diable, » répondit Doc Ochoa, haletant.

— « J'y suis déjà allé, » dit Earl. Il accéléra pendant quelques instants, prenant de l'avance sur l'expédition qu'il dirigeait.

Il aimait à marcher seul en pleine campagne. Parfois, lorsque la Cité lui portait sur les nerfs, il franchissait seul le tunnel. Il connaissait le danger encouru, l'acceptait, le savourait. Il ressentait au dehors une paix étrange, une paix intérieure, qui était un baume pour cette faim d'activité qui le rongeait.

C'était un homme de plein air. Il se sentait chez lui, ici. Il lui arrivait d'envier les sauvages, même lorsqu'il les abattait à coups de fusil. Ces brutes puantes, sales, pouilleuses, aux yeux féroces — mais, par Dieu, s'il avait le choix...

Bien entendu, il n'avait pas le choix.

Ils le réduiraient en charpie si jamais ils pouvaient mettre la main sur lui. Plus d'une expédition n'était jamais rentrée. Il avait vu ce qui s'était passé l'été dernier. Il n'était pas près de l'oublier. Ils avaient tous été mangés.

Les sauvages étaient toujours affamés.

La viande était rare dans les parages.

Il n'y avait d'ailleurs pas grand-chose dans les parages. C'est peut-être ce qu'il aimait dans le pays. Une région de savanes vides, avec des collines douces, de l'herbe en quantité et quelques jeunes arbres. Le ciel y était plus vaste, et en quelque sorte, plus proche. Une grande voûte d'étoiles incandescentes, la nuit, une immensité bleue et vivante dans la journée, d'un bleu qui vous enveloppait à vous toucher, d'un bleu assez vaste pour contenir une mer de nuages et un soleil qui brûlait la peau nue.

Autrefois, il le savait, d'autres villes se dressaient dans la région. Il avait vu ce qu'il en restait. Les dômes s'étaient écroulés, mais certains des bâtiments subsistaient encore : silencieux, désolés, criblés de trous où nichaient des oiseaux étranges...

Il ne regrettait pas les villes, et elles n'avaient pas de mystère pour lui.

Chacun savait ce qui s'était passé, mais seuls les historiens connaissaient les détails véritables. On ne pouvait pas parler d'une vraie guerre. Quelques missiles de trop, quelques bombes de trop, quelques doigts de trop sur quelques boutons de trop. Nul ne se souvenait des motifs de la querelle. Nul n'en avait cure.

Nulle part, on ne trouvait plus guère de cités.

De bombes, plus trace. Cela, c'était fini et bien fini.

Earl Stuart chassa ces pensées de son esprit.

Il avait une tâche à accomplir, une tâche interdite par toutes les lois de la Cité. Il se moquait bien des lois. Il avait foi en ce qu'il avait entrepris.

Cela pouvait rapporter de l'argent. De bon argent.

Il ne travaillait pas pour l'argent. Et les autres étaient probablement comme lui ; du moins n'agissaient-ils pas seulement pour satisfaire leur appétit de lucre. Mais l'argent, c'était bien agréable, lorsqu'on n'était pas pris.

Dans le cas contraire, tout l'argent du monde ne suffirait pas à vous sauver.

Ils atteignirent les traîneaux, longtemps après minuit. Earl Stuart ne leur donna pas le temps de se reposer. Ils pourraient dormir lorsque le soleil serait levé et qu'il serait trop dangereux de marcher.

Pour l'instant, il voulait avant tout sortir de là.

Il vérifia le chargement des traîneaux. Dix hommes, armés de fusils, y compris Doc Ochoa et lui-même. Six mères, dont les jeunes visages apparaissaient tirés à la lueur des étoiles. Quatre traîneaux étaient déjà chargés des maigres provisions dont ils auraient besoin.

Tous étaient avares de paroles. Ils étaient trop las, trop inquiets.

La plupart des gens n'aimaient guère se risquer en terrain découvert.

Earl Stuart prit le traîneau de tête. Il était accompagné de deux hommes et de deux mères.

Le traîneau s'éleva lentement sous l'impulsion de sa main expérimentée. Il le maintenait à basse altitude, frôlant pratiquement la

cime des arbres. Il n'alluma aucun feu de position. Le traîneau était complètement silencieux. Il entendait le froissement de l'air provoqué par le passage de l'appareil.

Il sourit faiblement, prêt à affronter ce qui l'attendait.

La Cité s'évanouit derrière lui.

Devant, perdu dans la nuit, l'autre monde attendait.

Helen Sanderson ne pouvait pas dormir. Elle avait pris une pilule qui avait fait de l'effet pendant quelques heures. Maintenant, elle était de nouveau réveillée, mais n'éprouvait aucune envie de prendre une seconde pilule. Elle était un peu étourdie, mais son esprit fonctionnait activement.

Avait-elle oublié quelque chose ?

Elle avait encore largement le temps, bien entendu.

Ce ne pouvait être le lendemain ; cela c'était trop tôt. Ni le surlendemain, ni même le jour suivant. Peut-être jamais.

Non. Ne pense pas à cela.

Cette fois elle en obtiendrait un.

Tout cet argent...

— « Chéri, » dit-elle, « es-tu éveillé ? »

Larry Sanderson, qui de toute évidence dormait, à moins qu'il n'eût pris l'habitude de ronfler pour rendre son insomnie plus acceptable, se retourna en grognant. « Qu'y a-t-il ? »

— « Rien, » dit Helen.

— « Magnifique ! » Larry enfonça son visage dans l'oreiller.

— « Chéri, je ne peux pas dormir. »

— « Prends une pilule, » répondit la voix étouffée.

— « J'ai pris une pilule. Je pensais à Bobby. »

Larry Sanderson s'éveilla pour de bon et s'assit sur le lit. « Cesse de te torturer. Il y a cinq ans de cela, Helen. Tu ne peux passer le reste de ton existence à penser à lui. »

— « Je ne peux m'empêcher de penser à lui. Je *veux* me souvenir de lui. »

Larry prit dans ses bras le corps tendu d'Helen. Il la sentait froide, froide et rigide. Il frissonna un peu. C'était l'impression que Bobby lui avait donnée la dernière fois. « Naturellement, tu veux te souvenir de lui, mon chou. Je ne voulais pas dire que nous devrions l'oublier. Mais tu ne peux continuer ainsi. Si seulement tu consentais à retourner chez le docteur... »

Helen se mit à pleurer. Il avait sur sa langue le goût salé des

larmes qui ruisselaient sur ses joues. « Je n'ai pas besoin de docteur, je veux un enfant. Je veux un enfant ! »

— « Nous faisons tout notre possible. » Larry avait pris un ton raisonnable. Il savait qu'il employait la mauvaise méthode mais il n'avait nulle envie d'affronter une nouvelle scène. « Il faut que tu sois patiente. »

— « Patiente ! » son corps était secoué de sanglots. « J'ai quarante ans, Larry ! Je ne peux plus patienter. Je ne veux plus patienter. Je veux mon Bobby, je veux un enfant... »

Il l'embrassa dans le cou en lui prodiguant de petites tapes apaisantes.

— « Veux-tu que nous fassions l'amour ? »

Elle s'écarta de lui. Son corps était froid comme un bloc de glace. « Ça ne sert à rien. Tu sais bien que ça ne sert à rien. Je veux un enfant. »

Larry soupira. « Suivant des rapports dignes de foi... »

Elle sortit du lit. Ses cheveux étaient en désordre, ses poings étroitement serrés. « Tu sais que je ne serais plus jamais enceinte désormais, et je me moque de ce qu'ils disent. Un ramassis de mensonges ! Tu le sais bien que ce ne sont que des mensonges. »

— « Reviens te coucher, Helen. »

— « Non ! »

— « Veux-tu que je me lève pour te tenir compagnie ? »

— « Non, ça m'est égal. Dors ! »

Larry bourra son oreiller de coups de poings et s'y enfonça la tête derechef. « Merci de cette charmante soirée ! »

Helen s'approcha de lui et lui toucha l'épaule. « Excuse-moi, mon chou. »

— « Je m'excuse également. Mais ton attente ne se prolongera pas indéfiniment. Tu es une de ces femmes qui ont de la chance. »

— « Oui, je suis une de celles qui ont de la chance. »

— « Prends une pilule, veux-tu ? »

— « J'en prendrai. Mais plus tard. Dors. Je regrette de t'avoir éveillé. »

— « Très bien. Bonne nuit ! »

— « Bonne nuit, » dit-elle. Ces mots conventionnels lui laissaient un goût de cendre et d'amertume dans la bouche.

Elle sortit de la chambre à coucher. Son saut-de-lit était des plus minces, mais elle n'avait besoin ni de robe de chambre ni de pantoufles. Une température uniforme régnait toujours dans l'ap-

partement et le parquet se nettoyait automatiquement. Elle allait de pièce en pièce. Cette promenade lui prit beaucoup de temps.

Ce n'était pas l'espace qui manquait dans leur appartement. On pouvait en obtenir à volonté...

Pas de fenêtres évidemment. Elle fut tentée d'activer les écrans muraux. Elle avait autrefois choisi les scènes avec tant de soin. Le vert translucide du lagoon sous-marin, zébré par les poissons multicolores qui passaient en flèche devant les récifs coralliens. La montagne balayée par le vent où les flocons de neige flottaient comme des plumes légères, au-dessus de la ligne sombre des arbres. Les tons changeants rouges, orangés et jaunes des sables martiens...

Un court instant, elle se demanda à quoi ressemblait la vraie mer. Curieuse pensée. Elle l'avait vue d'innombrables fois sur les écrans. Elle en avait été entourée dans le dôme de leur salle de télévision, elle avait entendu le ressac déferler en rouleaux écumants sur la plage vide, elle avait vu les oiseaux aux longs becs plonger dans l'eau salée pour pêcher le poisson. Elle avait vu tout cela.

Helen Sanderson n'était jamais sortie de la Cité.

Ses jambes l'entraînaient irrésistiblement vers la chambre de Bobby.

Rien n'y avait été changé. Elle avait tout laissé dans la disposition originale, en dépit des conseils du docteur. Le petit lit, avec sa couverture bleue, était soigneusement fait et attendait. L'ours de peluche brune, dont les yeux étaient fermés à présent, était assis près de l'oreiller. Le buffet, avec son clown souriant, n'avait pas disparu. Les jouets étaient tous à leur place.

Pauvre Bobby, pensa-t-elle. Ses yeux étaient secs maintenant ; elle se sentait plus calme. Pauvre petit Bobby ! Il n'avait vécu que deux ans. Il n'avait guère joué avec ses jouets. Bobby avait été malade pratiquement dès sa naissance, malade comme tous les autres, malade et tranquille et les yeux troubles. Il avait été difficile de le faire jouer, rire, ou même sourire.

Pourtant elle avait eu un enfant. Et il avait vécu deux ans. Bobby leur avait appartenu pendant deux ans.

Et maintenant, peut-être...

Larry avait raison. Elle avait été de celles qui ont de la chance.

Il était inutile de pleurer davantage.

Elle n'avait pas envie d'avaler une autre pilule. Elle désirait seulement rester où elle était. Elle voulait demeurer éveillée et savourer sa détresse.

Helen Sanderson s'assit sur le petit lit dans le silencieux appartement de vingt pièces. Elle plongea sa tête entre ses mains et contempla le vide.

Presque au centre géométrique de la Cité, une porte identifia Alex Norfolk et s'ouvrit immédiatement. La porte ne s'ouvrait pas pour beaucoup de gens. Alex Norfolk s'avança dans la pièce brillamment illuminée, puis il attendit pour laisser à Randall Wade le temps de le rejoindre.

Owen Meissner, commandant des forces de sécurité de la Cité, retira les pieds qu'il avait posés sur son bureau et se tint debout. Il parut surpris pendant un fugitif instant, mais il recouvra rapidement son sang-froid. Alex Norfolk avait le chic pour se présenter chez les gens au moment précis où on l'attendait le moins. Il avait exercé ce talent à de nombreuses reprises au cours des derniers jours. « Asseyez-vous, Owen, » dit Alex.

Owen Meissner s'assit.

Alex Norfolk attira un siège près du bureau et s'assit à son tour. Randall Wade attendit qu'Alex eût fini de s'installer puis il imita son compagnon. Alex tira sa pipe, la bourra avec une grande délibération, et aspira énergiquement jusqu'au moment où il eût réussi à l'allumer.

— « Ce maudit tabac ne vaut rien ! » annonça-t-il. « J'aimerais encore mieux fumer de l'herbe si je pouvais sortir pour en cueillir. »

Il n'ajouta rien d'autre. Le bureau s'emplit de fumée et de silence en parties sensiblement égales. Le corps long et efflanqué d'Alex Norfolk était complètement détendu sur sa chaise. On aurait pu croire qu'il dormait, sans les alertes yeux bruns qui luisaient sous ses épais sourcils.

— « Eh bien, » dit enfin Owen Meissner, « s'agit-il d'une visite de politesse ou quoi ? »

— « Lorsqu'un homme est âgé de cent ans, il ne fait guère de visites de politesse. Ce n'est pas ce qui m'amène. »

— « Alors il s'agit d'affaires. Que puis-je faire pour vous ? »

— « Vous ne pouvez rien faire pour moi personnellement. Pour ce qui est des autres, il suffit que vous fassiez votre travail. » Alex lança un nuage de fumée vers le plafond.

Owen Meissner rougit. « Ecoutez, Alex... »

Le vieillard, qui ne paraissait pas un jour de plus que Randall

Wade qui avait cinquante-cinq ans, obéit. Il tourna la tête vers Owen Meissner et le fixa d'un regard dur.

Et, de nouveau, le silence.

Cette fois ce fut Randall Wade qui le rompit : « Inutile de vous émouvoir, Owen. » Sa voix était forte et parfaitement contrôlée. C'était l'un de ces hommes que rien ne distingue dans un groupe, jusqu'au moment où ils agissent. Dès lors, ils inspirent confiance. Owen Meissner tourna vers lui son attention. Si Randall Wade n'avait pas été un homme de valeur, il n'aurait pas été l'éventuel dauphin d'Alex Norfolk. Alex ne se trompait guère sur les hommes — ni d'ailleurs sur quoi que ce soit.

— « Repartons à zéro, » dit Owen. « Que se passe-t-il ? »

— « Nous avions pensé que vous pourriez nous le dire, » dit Randall Wade. Il sourit. « C'est vous qui êtes la police. »

— « Vous vous exprimez par énigmes, Randy. Il y a trop longtemps que vous fréquentez le vieux. »

— « Peut-être. Je vais m'efforcer d'être plus explicite. A quoi s'occupent vos hommes en ce moment ? »

— « En ce moment ? »

— « En ce moment ! »

Owen Meissner réfléchit. « A rien qui puisse présenter un grand intérêt pous vous. »

— « Voyons toujours. Nous nous intéressons à des tas de choses. »

— « Eh bien, nous avons un meurtre sur les bras. Cela s'est passé la nuit dernière, mais nous avons gardé le secret jusqu'à présent. L'un de ces cultes marginaux, un peu plus violent que les autres. Vous savez ce que c'est. »

— « Meurtre sexuel ? »

— « Oui. Mais pas un assassinat banal. Je ne crois pas que l'on ait eu l'intention de donner la mort. Pour autant que nous sachions, il s'agirait d'un incident technique en quelque sorte. Réunion culturelle normale — la jeune fille avait été enchaînée et torturée. Son cœur a dû flancher. Les hommes étaient tous masqués ; ils se font appeler Pères. Nous connaissons l'identité des assistants, mais nous ignorons qui est matériellement responsable du meurtre. Nous finirons bien par le prendre, d'ailleurs. »

— « Et après ? » demanda Alex Norfolk.

— « Et après ? » Owen Meissner semblait suffoqué et pourtant il n'était pas homme à s'émouvoir facilement. « Vous parlez toujours de population. Si quelqu'un est assassiné, cela fait une per-

sonne de moins. Si nous mettons la main sur le coupable, nous pourrons le faire traiter et il ne tuera plus. Voilà ce qu'il y a après. »

— « Votre logique est sans défaut. » Le vieux tira sur sa pipe. « Combien de ces cultes — pour employer vos propres termes — sévissent dans la Cité ? »

— « Peut-être cinquante. »

— « Vous parlez seulement des cultes publics ? »

— « Oui. Nous n'avons aucun moyen de contrôler ce qui se passe dans les maisons particulières. »

— « Je connais la loi, Owen. Quelle est la raison qui suscite tous ces cultes ? »

— « Vous savez ce que disent les psychologues. Nous traversons une époque de tension entre les sexes. Les hommes incriminent les femmes et réciproquement. Ils n'est que trop naturel que certains d'entre eux... »

— « Exactement. Donc, si vous mettez la main sur ce coupable, ce pauvre imbécile qui a joué du couteau, du fouet, ou de je ne sais quoi, qu'aurez-vous résolu ? »

— « J'aurai résolu une affaire de meurtre. C'est en cela que consiste ma fonction, n'est-ce pas ? Je ne prétends pas me mêler des causes profondes. C'est à vous que cela incombe. »

— « En effet. C'est moi que cela regarde. »

Alex Norfolk se renversa sur sa chaise et ferma les yeux. Sa pipe s'éteignit sans qu'il se souciât de la bourrer de nouveau.

— « Et par ailleurs ? » demanda Randall Wade.

— « Je ne dispose pas de lapins que je puisse faire sortir à volonté de mon chapeau. Le Laboratoire Quatre a été attaqué, mais l'affaire a été menée par des maladroits. Ils n'ont pas pu s'approcher des réservoirs contenant les embryons. Vous êtes au courant, bien entendu. »

— « Nous sommes au courant. »

— « On nous a signalé un transport aérien qui volait à trop basse altitude au-dessus du secteur interdit — il s'agit du secteur 31 — au cours du vol Cité-New Rome. Le service de Surveillance Aérienne a fait une enquête : rien de suspect. »

— « Est-ce tout ? »

— « C'est tout. »

— « Que savez-vous sur un individu que l'on nomme Earl Stuart ? »

Owen Meissner ouvrit des yeux vides. « Je ne crois pas avoir jamais entendu prononcer ce nom. »

— « Vérifiez son dossier, voulez-vous ? »

Meissner tira un panneau de son bureau et rapidement enfonça quelques touches sur un clavier. Trente secondes plus tard, un écran mural clignota. Les renseignements concernant Earl Stuart n'avaient rien de sensationnel. Il était né dans la Cité vingt-huit ans auparavant. Son père, Graham Stuart, avait gagné beaucoup d'argent dans l'électronique. Ce fait était tout à fait insolite ; il était difficile de gagner de l'argent dans une économie en récession. Graham Stuart et sa femme étaient morts. Earl, bien entendu, était leur fils unique et il avait hérité d'une petite fortune. Il n'était pas contraint de travailler pour gagner sa vie. Il menait plutôt une existence de viveur. Il savait nager, ce qui était curieux, et s'intéressait aux armes à feu. Il s'était absenté de son appartement à plusieurs reprises pendant des périodes excédent une semaine. On ne lui connaissait aucune bizarrerie sexuelle. Il n'avait jamais été arrêté. Il n'avait reçu les soins d'un médecin que deux fois au cours de son existence, pour un bras cassé et ensuite pour la rougeole.

Sa photo était un peu plus intéressante. Earl Stuart était un homme de haute taille, un mètre quatre-vingts, et il était solidement charpenté. Ses cheveux d'un noir de jais étaient coupés très courts. Il avait les pommettes hautes et larges, le nez long et un peu épaté, la bouche ferme mais charnue. Ses yeux étaient très sombres, presque noirs. Sa peau était d'une teinte foncée, à moins qu'elle ne fût bronzée. Earl Stuart aurait donné l'impression d'un homme vigoureux à n'importe quelle période de l'histoire. Dans la Cité, il faisait l'effet d'être fantasque.

— « Eh bien ? » dit Owen Meissner.

— « Je voudrais deux choses, » dit Randall Wade. « D'abord, un rapport complet sur la naissance de cet homme. Puis un second sur la grossesse de Mrs. Stuart, et le nom du médecin traitant. »

— « Ce n'est pas un enfant adoptif, » dit Meissner, « le rapport du Laboratoire figurerait dans mes archives s'il n'était pas le véritable enfant de Mrs. Stuart. »

— « Vérifiez la chose. En second lieu, je désire que vous me donniez les dates exactes auxquelles Earl Stuart s'est absenté de

son appartement au cours des cinq dernières années. Je veux savoir où il est allé et ce qu'il a fait. »

— « Ce ne sera guère facile. »

— « Débrouillez-vous ! »

Alex Norfolk ouvrit les yeux et sourit. Décidément, Randy se tirait fort bien de sa tâche. C'était important, très important.

— « Serait-il indiscret de vous demander à quoi rime toute cette enquête ? » s'enquit Meissner. « De quoi cet homme s'est-il rendu coupable ? »

Randall Wade se leva. « L'un de nos ordinateurs a mis le doigt sur lui. Il est extrêmement probable qu'Earl Stuart a dirigé des expéditions hors de la Cité. Nous voudrions savoir comment il s'arrange pour sortir sans être détecté. Nous voulons savoir ce qu'il manigance à l'extérieur. Nous voulons mettre fin à ces sorties. »

— « Je ferai ce que je pourrai. »

Alex Norfolk rebourra sa pipe, l'alluma et se mit debout aux côtés de Randall Wade. « Ce n'est pas suffisant, Owen. C'est une question importante. A partir de cet instant, je veux que vous lanciez tous les limiers disponibles sur les traces d'Earl Stuart. »

— « J'ai un meurtre sur les bras, je ne puis... »

— « Au diable votre meurtre ! Je veux que vous mettiez la main sur Earl Stuart, et je veux que vous me le rameniez pieds et poings liés. Arrangez-vous pour le prendre. »

— « Est-ce un ordre ? »

— « En douteriez-vous ? Il ne s'agit pas d'une conversation sur la pluie et le beau temps, que je sache ! »

— « Entendu. Nous l'arrêterons, si c'est bien l'homme que vous croyez. »

— « Il l'est. »

Alex Norfolk franchit de nouveau la porte sans un mot d'adieu. Randall Wade hésita. « Agissez en douceur, Owen, » dit-il. « Au revoir ! »

Owen Meissner se leva, hocha la tête et tenta de sourire. Sitôt que la porte se fût refermée sur les deux hommes, il s'effondra sur sa chaise. Son sourire avait disparu. Il enfonça un bouton rouge sur son bureau.

Lorsqu'ils se furent installés dans leur voiture souterraine, Randall Wade se tourna vers le vieillard. « Vous lui menez la vie dure, Alex. »

— « Il a besoin qu'on lui mette le feu au derrière. »

— « C'est un bon policier. Il mettra la main sur Stuart. »

— « Il ne possède aucune imagination. Il sait obéir aux ordres et résoudre les affaires courantes. Cela vous suffit-il ? »

— « Vous n'êtes pas juste. »

— « Je n'ai pas le temps d'être juste. »

— « Vous ne pouvez demander à un homme de travailler dans le brouillard. Owen ne comprend pas pourquoi des hommes tels que Stuart sont dangereux. Il vous faudra lui fournir davantage d'explications, sinon, nous devrons nous attendre à obtenir de lui des résultats plus médiocres. »

— « Je me refuse à envisager cette alternative. Je ne puis révéler à Owen ce qui se passe en réalité. Il ne possède pas ce qu'il faut pour le comprendre. Il opposerait une résistance opiniâtre et dans la position qu'il occupe il pourrait être extrêmement dangereux. Et je dois lui demander un effort exceptionnel et non moindre. Si ces expéditions échappent à notre contrôle, nous sommes perdus. »

— « Alors, il vous faut trouver une autre solution. »

— « C'est à vous de trouver une nouvelle solution. Je ne resterai pas ici pour toujours, en dépit de toutes les plaisanteries. Quelle décision avez-vous l'intention de prendre ? »

Randall Wade réfléchit. « Je veux être juste. Meissner est très bien, dans ses limites. »

— « Justement, ses limites sont trop étriquées. »

— « Dans ce cas, essayons autre chose. Nous disposons toujours de quelques jeunes gens capables à l'Institut. Prenons l'un d'entre eux — peut-être Hashimoto, le biologiste. Il est encore assez jeune. Nous pouvons créer un nouveau poste — de commissaire à la Sécurité ou quelque chose de ce genre — et lui donner l'autorité sur Meissner. Owen s'occupera des affaires courantes, et Hashimoto gardera l'œil sur les gens dangereux tels que Stuart. Nous pouvons arranger cela de façon que Meissner ne subisse aucune perte d'autorité. »

— « Cette opération exigera un certain doigté. »

— « Je m'en sens capable si la nécessité l'exige. »

— « Entendu. Cela me plaît, Randy. Je vous donne carte blanche. »

— « Vous êtes d'accord pour Hashimoto ? »

— « Vous serez le seul à travailler avec lui. »

Randall Wade avait pris sa décision. « Je vais lui parler de ce pas. »

— « Parfait. Déposez-moi aux Archives, voulez-vous ? »

— « Vous devriez vous reposer un peu. »

— « Bon sang, je ne suis pas un invalide. Je me reposerai lorsque je serai fatigué. »

— « Vous êtes le patron, Alex. »

La voiture souterraine fit halte aux Archives. « Bonne nuit, Randy ! »

— « A demain, Sir ! »

— « N'y comptez pas trop. Et ne m'appelez pas *Sir* ! »

La voiture s'éloigna. Alex Norfolk la suivit des yeux, pendant un moment, avec tendresse. « Merci, Randy ! » dit-il à voix basse.

Le vieil homme était seul.

Il pénétra dans les Archives.

L'immeuble qui abritait les Archives ne ressemblait à aucun autre dans la Cité. Vu de l'extérieur, il n'avait rien que d'assez ordinaire et c'est l'extérieur que la plupart des gens étaient appelés à voir. A l'intérieur, il était radicalement différent.

La structure était en réalité une sorte de coquille creuse, une vaste gaine que ne venait interrompre aucun étage. S'élevant du sol, masquée par les murs extérieurs, apparaissait une tour massive de métal luisant. La tour avait trente mètres de haut et s'enfonçait d'autant dans le sol.

La tour était construite pour durer.

Elle subsisterait encore longtemps après que le bâtiment extérieur serait tombé en poussière.

Il n'y avait rien dans la tour.

Pendant une longue minute, Alex Norfolk demeura debout à contempler la brillante colonne. Il l'avait vue bien des fois, mais elle faisait tellement partie de son existence, qu'il s'arrêtait rarement pour l'examiner. La tour avait été construite avant sa naissance.

Il la regardait maintenant, pensant qu'il ne la reverrait peut-être jamais. Il essaya de se l'imaginer telle qu'elle serait un jour — un doigt de métal brillant, dressé vers le ciel. Elle connaîtrait la pluie et le vent et le froid et le soleil, mais elle résisterait. Sans doute, lorsque le moment serait venu, elle ne passerait pas inaperçue. Ce serait une nouvelle curiosité comme les alignements de Stonehenge, comme les Pyramides, comme l'île de Pâques. Les Archives — il haïssait ce mot, mais ceux qui avaient tardivement fait leur apparition sur la Terre, devaient s'accommoder des noms existants — seraient ouvertes au public. Le moment venu, on les lirait.

Et alors...

Eh bien, alors, ils en sauraient autant que lui.

Ce n'était guère. Ce n'était pas assez. Mais ces connaissances venant s'ajouter à celles qu'ils auraient pu acquérir par leurs propres moyens, constitueraient un ensemble non négligeable. Eclairer quelques points obscurs. Le progrès pourrait être sensible.

Alex Norfolk soupira. Physiquement, il ne se sentait pas vieux. Son cerveau était aussi lucide que jamais ; la plupart des vieillards devaient sans doute cultiver cette illusion. Mais sur le plan spirituel — il n'avait pas d'autre mot à sa disposition — il était las. Les ans s'étaient accumulés sur sa tête.

Si seulement il pouvait être certain...

Il se redressa. L'apitoiement sur soi-même était le plus sûr indice de la sénilité. Au diable les regrets stériles ! Il accomplirait la tâche qui lui était tracée. Ensuite, si le courage ne venait pas à lui faire défaut, il réaliserait son désir.

Il s'engagea dans le tunnel qui menait aux Archives. Il ne comportait aucune marche, mais la pente était douce. Le tunnel était conçu pour la commodité, facile à trouver et aisé à descendre.

Ses pensées se reportèrent sur Earl Stuart. Il aurait bien aimé connaître cet homme. Pour un peu, il lui aurait voulu du bien. Etait-il possible qu'Earl Stuart ne connût pas ses origines ?

Alex Norfolk secoua la tête et pénétra dans le souterrain.

Les traîneaux atterrirent au moment précis où l'aube lançait ses premiers feux sur l'horizon.

Earl Stuart mit pied à terre, le fusil au poing. « En route ! » dit-il. « Nous ne devons guère être à plus de trois kilomètres de leur repaire. »

Doc Ochoa passa ses doigts sur la chaume qui hérissait son visage. « Les mères sont très lasses, Earl. Elles n'ont guère dormi au cours des deux derniers jours. »

— « La prochaine fois elles seront plus avisées, Doc. Fais circuler quelques pilules pour ceux qui en désireraient. S'ils détectaient notre présence, nous pourrions passer des semaines à leur donner la chasse. Je sais où ils se trouvent. Si nous avançons rapidement, nous pourrons les surprendre dans les cavernes avant qu'ils ne s'éveillent. Je pars immédiatement et j'emmène mes hommes avec moi. Si les femmes veulent demeurer, seules, ici, à nous attendre, c'est leur affaire. »

— « On peut dire que tu prends les gens par la douceur, Earl. »

— « Oui, c'est la réputation qu'on me fait... »

Earl Stuart tourna les talons et prit le départ. Il ne jeta pas un regard en arrière pour voir si les autres le suivaient, mais il adopta une allure modérée. Avec un peu d'effort, ils pouvaient se maintenir groupés et il savait d'expérience qu'ils n'y failliraient pas. La règle stricte était de suivre le chef, et il était le seul chef que possédât l'expédition. Il y avait veillé.

La lumière était trompeuse, mais il voyait suffisamment pour reconnaître son chemin. Ils descendaient le long d'une pente, plaine herbeuse qui s'inclinait vers un petit cours d'eau. Sur la berge opposée, il savait que le sol s'élevait selon un angle abrupt. La montée se terminait par une ligne de crêtes dentelées et les cavernes étaient creusées à flanc de coteau.

Ils ne trouveraient pas d'opposition avant d'avoir franchi le ruisseau.

Il huma le vent. Il était frais et pur et sentait les fleurs et l'odeur de glèbe imprégnée d'une humidité nocturne. Ce qui était plus important, il soufflait dans leur direction. Les sauvages ne pourraient flairer leur présence.

Il se sentait en forme, en excellente forme. Il devait se retenir pour ne pas s'élancer au trot. Il sentait une vie intense circuler dans ses artères. Il était ardent et surexcité, prêt à toute éventualité. Ce n'était pas seulement l'instinct du meurtre. C'était l'allégresse de se trouver en plein air avec le vent qui lui fouettait le visage, de posséder le pouvoir de commander, de porter la responsabilité de ses propres actions. Dans la Cité, il était comme un poisson dans un bocal. En pleine nature, il se sentait un homme.

C'était une sensation exaltante.

Earl Stuart n'était ni stupide ni amoral. Il avait analysé son comportement. Il savait ce qu'il faisait. Ses initiatives étaient contraires à la loi, mais il était convaincu que la loi était insensée. Nul n'avait besoin de lui dire que la Cité était mourante, pourrissant au soleil comme un fruit tombé de l'arbre. Il avait des yeux pour voir. Il savait quel était l'enjeu. La Cité avait besoin de sang frais.

C'était là ce qu'il était venu chercher.

Il n'avait rien du héros. Il ne s'abusait pas de l'illusion qu'il travaillait au bien de la Cité. Il se préoccupait de la Cité comme d'une guigne. Son être avait besoin des larges espaces. Il éprouvait une jouissance à agir comme il le faisait.

Cependant, il était conscient d'accomplir une œuvre utile et puisait de la satisfaction dans ce sentiment.

D'autre part, l'argent arrivait fort à propos. Son héritage avait été important, mais, seul, le sot envisageait de vivre sur son capital. Ses placements ne lui rapportaient plus les mêmes intérêts qu'ils auraient produit autrefois.

Lorsqu'il se trouvait dans la Cité, Earl Stuart manifestait des goûts dispendieux.

Lorsqu'il atteignit le ruisseau, le soleil apparaissait derrière lui, à l'horizon. C'était une grande boule rouge qui projetait sur le sol des ombres allongées. Quelques oiseaux champêtres se mirent à chanter. Une forme volumineuse remua dans l'herbe sur sa droite. Le ruisseau murmurait entre ses rives. L'eau était très limpide ; il apercevait l'ombre des poissons sur le lit du cours d'eau.

Chez lui, pas la moindre hésitation. Il savait que s'il donnait à ses compagnons le temps de réfléchir, il éprouverait des difficultés à faire pénétrer les mères dans l'eau. Il franchit allégrement le ruisseau. L'eau était froide, mais peu profonde. Elle lui venait à peine aux genoux.

Il poursuivait sa progression, plus lentement à présent. Il apercevait les falaises devant lui. Leurs façades étaient éclaboussées de soleil. Les cavernes étaient des trous sombres pareils à des yeux.

Il ne décela aucun mouvement.

Ils émergeaient directement du soleil. Ils seraient difficiles à repérer. Tous les hommes l'avaient déjà accompagné dans de semblables expéditions. Ils savaient ce qu'on attendait d'eux.

Si seulement les mères...

L'une des femmes hurla. Son cri fut aussitôt étouffé par un homme qui lui fit une bâillon de sa main. Mais le bruit avait été retentissant...

Earl pivota sur lui-même. Il le vit qui courait à travers les herbes. Un homme à demi nu, sa longue chevelure flottant au vent. Il ne portait rien d'autre qu'une fourche de pêche. Il ouvrit la bouche pour lancer un cri d'alarme.

Earl l'abattit, proprement, d'une balle dans l'oreille. La sèche détonation du fusil claqua, incongrue, dans l'air matinal.

— « Couchez-vous, » dit Earl.

Il rampa en arrière, vers la femme qui avait crié. Plusieurs mains la tenaient toujours immobile. Elle avait les yeux écarquillés et tremblait violemment.

Il appuya rudement le canon de son fusil contre sa poitrine.

« Lâchez-la, » dit-il.

On obéit. Elle le regardait, pétrifiée.

« Il est mort, il ne peut plus vous faire de mal. Me comprenez-vous ? »

La mère hocha la tête.

« Si vous recommencez, je vous transforme en passoire. Compris ? »

Elle hocha de nouveau la tête.

— « Je comprends. » Sa voix était à peine audible.

Il écarta son fusil. « C'est bien, petite. Pour l'amour du ciel, dominez-vous. La première fois qu'on en voit, c'est toujours difficile, je le sais. Sitôt que la bataille aura commencé, vous pourrez crier tout votre soûl. Pour l'instant, je ne veux pas entendre un son sortir de votre bouche. D'accord ? »

Elle frissonna. « Je regrette. Il était tellement... »

Il sourit. « Et encore c'était l'un des plus jolis, » dit-il. Il s'éloigna. Il rampa en avant et souleva la tête au-dessus des hautes herbes. Les falaises avaient le même aspect que précédemment. Les cavernes le regardaient de leurs yeux vides. Aucun signe de vie.

— « Eh bien ? » demanda Doc. « Que faisons-nous maintenant ? »

— « Crois-tu qu'ils nous aient entendus ? »

— « Je ne sais pas. »

— « Ni moi non plus. Le vent nous est favorable ; il souffle vers nous, perpendiculairement aux cavernes. Nous avons peut-être cinquante chances sur cent que nos amis dorment toujours là-dedans. Cette tribu n'a peut-être jamais entendu un coup de fusil. Je les ai observés à la jumelle, mais je ne suis jamais venu sur les lieux. J'avoue mon ignorance. »

— « C'est à toi de prendre la décision. »

Earl prit une minute de réflexion. Une erreur, en ce moment, pourrait être coûteuse. Le soleil montait rapidement à l'est, inondant le monde de lumière. Bientôt ils ne disposeraient plus d'ombres pour se dissimuler.

— « Cinquante chances sur cent ne constitue pas un pronostic favorable, » dit-il enfin. « S'ils sont prêts à nous accueillir, l'affaire pourrait être chaude. Ils pourraient s'enfermer dans leurs trous et nous ne pourrions jamais les en faire sortir. Si nous leur donnons l'assaut, pas mal de nez saigneront dans nos rangs. Maudite soit la femme ! »

— « N'oublie pas notre pêcheur insomniaque. S'il n'avait pas été là... »

— « Il y était, malheureusement. Nous n'y pouvons rien. Il n'est qu'une chose que nous puissions changer et c'est notre plan. »

— « Entends-tu par là que nous devrions tenter notre chance ailleurs ? »

— « Non. Nous nous sommes déjà absentés trop longtemps. C'est ici que se trouve notre objectif. Nous nous y tiendrons. »

— « Tu viens de dire... »

Earl lui coupa la parole. « Tu m'as accompagné dans de semblables cavernes. Tu sais comment elles sont disposées. Ces sauvages les utilisent depuis des générations. Elles doivent être interconnectées par des galeries, et il existe toujours une sortie de secours sur l'arrière. Elle doit se trouver quelque part sur le sommet du plateau. Tu me suis ? »

— « Si ton idée consiste à s'introduire chez eux par la porte de derrière, tu viens de perdre ton docteur. Je n'en suis pas. »

— « Aucun de nous ne s'introduira dans leur tanière. Chasse les fumées qui obnubilent ton cerveau, docteur. C'est l'endroit par lequel ils vont sortir. »

— « Et pourquoi agiraient-ils ainsi ? Dans le seul but de nous faire plaisir ? »

— « Faudra-t-il que je te fasse un dessin ? Si quelques-uns d'entre nous criblent de balles l'entrée des cavernes, ils tenteront de faire sortir les femmes et les enfants. C'est ce qui se produit toujours. Lorsqu'ils apparaîtront sur le plateau, le second détachement de notre groupe sera là pour les accueillir. »

— « Je n'aime pas cela, Earl. Il faut que nous demeurions groupés. Nous ne sommes pas assez nombreux pour manœuvrer comme une armée en campagne. »

— « Nous sommes dix hommes au total. Cinq demeureront ici avec les mères et quatre m'accompagneront. C'est la seule méthode valable. »

— « C'est la seule méthode pour être mangés tout crus. Ils nous sont trop supérieurs en nombre... »

Earl Stuart sourit : « Mais nous avons des fusils, si tu te souviens. »

— « C'est ce que disait le général Custer. »

Earl contint difficilement son irritation. Les allusions historiques de Doc avaient toujours le don de lui porter sur les nerfs. Il se moquait des paroles prononcées par quelque général grec. On n'avait déjà que trop perdu de temps.

— « Je vais diviser la troupe en deux groupes. J'en prendrai

quatre avec moi et nous retournerons aux traîneaux. Tu resteras sur place avec quatre hommes et les mères. Et surtout ne levez pas la tête au-dessus des herbes, compris ? Lorsque nous aurons pris position sur le plateau, nous lancerons une fusée. A ce moment vous avancerez et vous commencerez le tir. C'est compris ? »

— « Je n'aime toujours pas ça. »

— « Je ne te demande pas de l'aimer mais d'exécuter mes ordres. »

Earl s'éloigna rapidement, ayant choisi les quatre hommes les plus agiles.

— « En route ! » dit-il.

Il lui fallut un peu plus d'une demi-heure pour atteindre les traîneaux. Il n'avait fait aucun effort pour dissimuler son mouvement, et avait conservé l'allure du trot pendant tout le parcours. Si on les avait vu partir, tant mieux. Les sauvages ne pouvaient pas savoir à combien se montaient leurs effectifs. Ils demeureraient enfermés pendant un moment.

Il était couvert de sueur. La journée s'annonçait chaude, et il n'avait pas l'habitude de se déplacer en plein soleil. Il permit à ses hommes de souffler et ils se gorgèrent tous d'eau.

— « Ne buvez pas trop, » leur dit-il enfin. « Cela vous coupera les jambes. Vous êtes tous prêts ? »

Les quatre hommes hochèrent la tête. Ils semblaient las et nerveux, mais ils retrouveraient leur calme lorsque commencerait la fusillade. C'était des hommes bien trempés pour l'époque.

« Parfait. Un seul traîneau. Pas un mot lorsque nous aurons atterri. Je ne veux pas qu'on jette de la poudre aux moineaux. Choisissez vos cibles et ne tirez qu'à coup sûr. Laissez filer les hommes et les enfants plus âgés tant qu'ils ne cherchent qu'à s'enfuir. Ne tirez pas plus qu'il n'est nécessaire. Lorsque vous tirez, choisissez les femmes qui portent des enfants dans les bras et *ne les manquez pas*. Il est préférable de viser la tête. Ces femmes deviennent redoutables lorsqu'elles sont blessées. Avez-vous des questions à me poser ? »

Pas de questions.

Earl prit les commandes et le traîneau s'éleva silencieusement dans l'air tiède du matin. Il le maintenait à basse altitude, en décrivant une orbe qui l'emmènerait derrière le plateau. Le ciel

était bleu et sans nuage : la visibilité parfaite. Même à la vitesse où avançait le traîneau il put voir deux petits troupeaux d'herbivores. Il revenait sur le théâtre des opérations...

Pas le moindre incident ne se produisit au cours de l'approche. En abordant le plateau, il prit de la hauteur. Il survola un moment les lieux pour inspecter les alentours. Il apercevait Doc et les autres, couchés dans l'herbe et attendant le signal. Il voyait le ruisseau scintillant au soleil comme un ruban de verre. Il découvrit la sortie de secours des cavernes, en moins d'une minute. Au niveau du sol, elle était dissimulée aux regards par des blocs de rochers et des buissons, mais du haut des airs, l'entrée béante attirait aussitôt les yeux. Il posa le traîneau et déploya ses hommes en tirailleurs. Il faisait très chaud à présent. Le soleil lui cuisait la peau.

Il lança sa fusée. Elle décrivit un trait rouge dans le ciel et retomba comme un soleil miniature. Il épaula son fusil et attendit.

Le feu commença aussitôt. Les détonations leur semblaient un crépitement grêle perdu dans la brise mourante. A cette distance, ils ne risquaient guère de causer de grandes pertes à l'ennemi. Mais Doc ne manquerait pas de se rapprocher rapidement. Le tir d'armes de gros calibre, à une centaine de mètres de distance, ne pouvait manquer de causer quelques dégâts à l'intérieur des cavernes. Les balles ricocheraient contre les rochers...

L'index d'Earl s'arrondit sur la détente. Il aimait les armes à feu ; les fusils étaient solides, précis, on pouvait compter sur eux. Les balles avaient un caractère plus sélectif que les rayons, et contre des sauvages armés de sagaies, il n'était pas nécessaire de faire appel à des armes perfectionnées.

Il ressentait une agréable excitation qui lui tendait les muscles abdominaux. Il en était toujours ainsi. Ce n'était pas exactement le plaisir de tuer, le goût du massacre. C'était un sentiment à la fois plus simple et plus complexe.

C'était la passion de la chasse. Rien ne pouvait égaler cette sensation.

Il attendait en tendant l'oreille aux détonations toujours plus proches. Doc les fusillait maintenant presque à bout portant.

Bientôt, bientôt...

Maintenant !

Un homme sortit du trou en courant. Il était vieux et courbé et sa chevelure était d'un gris sale. Une peau de bête crasseuse cei-

gnait ses reins maigres. Il avait la bouche ouverte, découvrant des dents ébréchées et tachées. Il était si proche qu'Earl sentait l'odeur de graisse rance dont ses cheveux étaient enduits et les effluves de sa transpiration.

Il s'abstint de tirer.

Un second sauvage trébucha hors de l'ouverture, plus jeune, cette fois. Il était blessé à l'épaule droite. Tout son flanc droit était rouge de sang, il tenait de la main gauche sa sagaie à pointe de silex. Ses yeux affolés reflétaient la souffrance. Il tomba, se releva et s'éloigna en titubant.

Earl le laissa s'enfuir. Il n'irait pas loin, d'ailleurs. Tant qu'ils n'apercevraient pas ses hommes postés derrière les rochers, il serait stupide de tirer avant d'apercevoir une cible valable. Il réussirait tout juste à les faire refluer à l'intérieur de la caverne et c'était justement là ce qu'il désirait éviter.

Les enfants suivirent, sortant du trou comme autant de rats silencieux et pressés. Ils étaient nus, du premier jusqu'au dernier et leurs corps étaient parsemés de croûtes. Des enfants, encore des enfants ! Ils devaient être au moins cinquante. Earl se demandait si la Cité entière contenait autant d'adolescents.

Ils laissèrent passer les enfants. Ils étaient trop âgés.

Tous, sauf un.

Un garçonnet contourna un rocher et tomba nez à nez avec l'un des hommes d'Earl. Il s'immobilisa sur place comme s'il avait été transformé en statue. Il tenta de tourner bride et de s'enfuir, mais l'homme le cloua sur place d'un coup de crosse avant qu'il n'ait eu le temps de faire un mouvement. Le garçonnet s'écroula, le crâne broyé comme un melon trop mûr.

La première femme sortit. Ses cheveux grossiers étaient coupés courts. Ses seins étaient zébrés de cicatrices. Une aiguille de silex traversait sa lèvre inférieure. Elle ne portait pas d'enfant.

Earl attendait toujours, le pouls bondissant. Le reste des femmes émergea dans le soleil, en poussant des grognements. Jeunes et vieilles, grosses et maigres — toutes avaient un visage dur. Toutes puaient. Elles avançaient avec rapidité, leurs muscles luisant sous leur peau nue. Elles couraient comme des araignées.

Earl compta rapidement : cinq d'entre elles portaient un bébé dans leurs bras. Cinq ! C'était plus que suffisant. Plus qu'il ne l'avait espéré. Une véritable fortune !

Il bondit sur ses pieds, épaula et pressa la détente. Sa première

balle atteignit l'une des mères à l'arrière du crâne. Elle tomba en lâchant son enfant. Celui-ci se mit à crier en heurtant le sol. Une autre femme fit demi-tour pour le ramasser. Earl l'abattit d'une balle dans la poitrine.

Il se retourna. Une des cibles demeurait encore sur pied. Elle courait à toute vitesse vers l'entrée de la caverne. Il la tua de deux balles avant qu'elle n'eût atteint son objectif. Son enfant était assez grand pour ramper. Chose incroyable, il s'efforça d'atteindre la caverne, en s'éloignant de sa mère morte.

Earl s'élança et le souleva de son bras gauche. L'enfant poussait des cris perçants, et pliant son robuste petit corps, il inonda le bras du chasseur. Celui-ci n'y prit même pas garde.

— « Ça y est ! » mugit-il, « nous les tenons ! Ed, tire quelques balles dans la direction du sentier pour les encourager à poursuivre leur course. Les autres, ouvrez le feu sur l'intérieur de la caverne. Je ne tiens pas à voir le reste de la horde s'égailler autour de nous ! »

Les fusils crépitaient en un feu de barrage roulant. L'air tiède était immobile à présent et plein de l'âcre fumée bleue de la poudre. Déjà les mouches commençaient à grouiller sur les corps étendus.

Earl fit durer la fusillade pendant deux bonnes minutes. Cela faisait beaucoup de balles, même pour des armes à recharge automatique. Plus rien ne sortirait de la grotte pendant un certain temps.

— « Cessez le feu ! » cria-t-il. « Chargez ces gosses sur le traîneau et demeurez groupés ! »

Il tendit son bébé à Ed qui, du coup, en eut deux sur les bras. Il saisit les commandes, jeta un rapide regard circulaire pour s'assurer que tout était calme, et enleva le traîneau dans les airs.

Il ne se pressait pas. Les bébés étaient à présent la chose importante. Il devait les remettre entre les mains de Doc et des mères, puis reconduire toute la troupe jusqu'aux traîneaux.

Il sourit. Maintenant, il ne pouvait plus échouer !

Derrière lui, le soleil dardait ses rayons sur le plateau parsemé de rochers, au-dessus de la falaise. Un lézard vert tendit le cou hors d'un trou et courut sur l'un des corps immobiles. Très haut dans le ciel bleu, des formes noires tourbillonnaient et commençaient à dériver dans les courants d'air chaud.

Le trou noir de la grotte était vide et silencieux.

Le reste de l'expédition se déroula sans incident. La plupart des hommes sauvages se trouvaient toujours dans les grottes mais ils ne firent aucune tentative de sortie. Les survivants étaient tapis au plus profond des cavernes intérieures, et y demeureraient au moins jusqu'à la tombée de la nuit. Quels que fussent leurs sentiments, ils ne pouvaient plus combattre à présent. Ils ne pouvaient se rapprocher suffisamment pour engager le corps à corps.

Earl posa le traîneau sur le sol et Doc et les mères prirent livraison des enfants. Doc administra les injections préliminaires aux petits, afin de les calmer et de les débarrasser de quelques-uns de leurs parasites. Les mères réclamaient les enfants, désirant les porter pendant le voyage de retour à la Cité. Il y avait une mère de trop, mais Earl régla la question en décrétant que la femme qui avait crié devrait se passer d'enfant. Cette décision la jeta dans la consternation, mais elle était trop terrorisée pour discuter.

Si elle se conduisait convenablement, elle aurait une chance de pouponner lorsque la troupe aurait réintégré la Cité. Le nom des mères serait tiré au hasard et l'une d'elles se verrait attribuer un enfant. C'était cette perspective qui les avaient attirées dans cette expédition.

Les mères voulurent sur-le-champ allaiter les bébés ; elles avaient toutes été traitées de façon que le lait fût prêt à sourdre de leurs mamelles. Ce n'était pas la première fois qu'Earl avait eu ce problème à résoudre.

— « En route ! » dit-il. « Nous ne pouvons nous attarder ici. Vous pourrez les allaiter cette nuit, à bord des traîneaux. Si nous sommes attaqués à découvert, nous serons peut-être contraints de courir. Dans ce cas, nous laisserons des bébés derrière nous et vous ne les reverrez plus jamais. »

Il n'avait pas la moindre intention d'abandonner un ou deux millions de dollars, mais la menace eut pour effet de faire marcher les mères en direction du ruisseau. Celles-ci étaient complètement transformées, roucoulant et pouponnant leurs enfants odorants avec un bonheur qui dépassait de loin tout ce qu'elles avaient pu imaginer. Elles avaient complètement oublié qu'elles étaient fatiguées.

Earl envoya un des hommes en avant à bord d'un traîneau. La présence d'un éclaireur n'était pas superflue. Quant à lui, il demeura à terre immédiatement derrière les mères. Il ne permettrait pas que les enfants pussent être hors de sa vue.

Soudain, il se sentit épuisé. Mais il savait de quel mal il souffrait.

Il avait commencé le voyage de retour vers la Cité.

Il gardait ses sentiments pour lui. L'humeur de ses compagnons avait atteint le beau fixe. Ils avaient accompli leur mission et ils allaient rentrer chez eux ; ils étaient insouciants et pleins de dynamisme. Earl Stuart devait maintenant faire un effort pour avancer. Ce n'était pas agréable d'être différent des autres, d'être toujours déphasé, mais il avait appris à s'accommoder de son état.

Il ressentait une sorte de sympathie pour les enfants qu'il avait volés. Pauvres petits diables, ils ignoraient le sort qui les attendait.

Il enfreignit l'un de ses principes en commandant le décollage de ses traîneaux avant la nuit tombée. Il voulait s'éloigner au plus vite de ces cavernes, en prévision d'un retour offensif des sauvages. Ils volèrent toute la nuit, poursuivant une nouvelle lune d'argent ; pendant la journée ils se terraient. Ils passèrent la plus grande partie de la nuit suivante entre ciel et terre, et se posèrent avant l'aube en apercevant à l'horizon le halo lumineux produit par la Cité.

Toute la journée, ils la passèrent dans une cachette.

Après minuit, ils franchirent les derniers kilomètres qui les séparaient du tunnel secret.

Earl Stuart prit la tête de la petite troupe pour traverser le tunnel.

Lorsqu'ils émergèrent à l'autre extrémité, ils furent accueillis par Owen Meissner et ses agent de la Sécurité, qui les attendaient. Et c'est ainsi que finit l'aventure.

Helen Sanderson cherchait un rayon d'espoir et n'en trouvait pas.

Elle était étrangement calme, presque détendue. Deux semaines plus tôt, le syndicat l'avait avisée que l'expédition avait échoué et qu'elle n'obtiendrait pas d'enfant, quel que fût le prix offert. Alors elle s'était effondrée dans une crise de nerfs.

Mais cela, c'était maintenant le passé.

Le nouveau médicament lui avait peut-être fait du bien... peut-être pas.

Mais cela n'avait plus d'importance.

Elle avait déclaré à Larry qu'elle accepterait l'un des bébés

offerts par le Laboratoire, mais elle savait qu'elle ne s'y résoudrait jamais. Les enfants du Laboratoire ne survivaient guère plus d'un mois ou deux, et cette nouvelle épreuve serait par trop affreuse. Elle ne pouvait l'envisager. Elle ne pouvait exiger de Larry qu'il acceptât de nouveaux tourments. Elle lui avait déjà causé suffisamment de tracas.

Cette solution ne valait rien.

Elle s'assit sur le petit lit à la couverture bleue. Elle jeta un regard autour de la chambre, gravant dans son esprit le décor familier. Elle essaya de se souvenir des rares fois où Bobby avait joué avec ses jouets. Elle palpa le doux ours en peluche assis près de l'oreiller.

Elle se leva avec le plus grand calme et déambula à travers l'appartement silencieux. Tant de pièces, pensa-t-elle. Tant de pièces vides...

Elle pénétra dans le cabinet de travail et mit en route le magnétoscope. Elle régla l'appareil à la fois pour le son et pour l'image. Sa main était ferme. Elle regardait droit dans l'enregistreur et parla d'une voix précise et claire : « Je suis Helen Sanderson, » dit-elle, « saine de corps et d'esprit. Cette nuit j'ai pris une décision libre de toute contrainte. J'ai pris cette décision sous ma responsabilité pleine et entière. J'affirme et je fais le serment qu'aucune coercition n'a été exercée sur moi, pas plus mentale que physique. » Elle fit une pause et conclut : « J'étais Helen Sanderson. »

Elle ferma le magnétoscope. Il enregistra automatiquement la date et l'heure.

Ce n'était là qu'une formule, bien entendu, mais elle éviterait à Larry tous soupçons éventuels.

Elle traversa la chambre à coucher obscurcie et pénétra dans la salle de bains. Elle prit la boîte noire sur l'étagère supérieure de l'armoire à pharmacie et l'ouvrit. Elle contenait deux capsules rouges.

Elle en prit une avec une gorgée d'eau et replaça la boîte soigneusement sur l'étagère.

Elle ne ressentait toujours aucun symptôme. Elle ne souffrirait pas. Tout se passerait, disait-on, comme si elle s'enfonçait doucement dans le sommeil.

Elle entra dans la chambre à coucher et se mit au lit. Elle se pencha au-dessus de son mari endormi et l'embrassa.

Il remua un peu mais ne s'éveilla pas.

— « Adieu, Larry, » dit-elle. « Ne m'en veuille pas ! »
Elle ferma les yeux et attendit.
Ce ne fut pas long.

Alex Norfolk, assis dans son bureau, réfléchissait.

C'était un homme qui avait passé une grande partie de sa vie dans la solitude qu'il préférait généralement à la compagnie de ses semblables. Ce soir, néanmoins, il en était tout autrement.

Il aurait voulu parler à Earl Stuart.

C'était impossible, bien entendu. Il y avait des choses que même le chef de l'Institut des Sciences ne pouvait faire, et rendre visite à un prisonnier à la veille de son traitement, était de celles-là.

Earl Stuart possédait encore quelques droits. Demain, il ne serait plus Earl Stuart. Il serait quelqu'un — ou quelque chose — d'autre. Il n'aurait pas eu la moindre envie de passer sa dernière nuit en conversation avec Alex Norfolk.

C'est Alex qui l'avait placé où il se trouvait. Il était parfaitement inutile d'en accuser les Règlements, ou la police, ou l'ironie du destin, ou quoi que ce soit. Alex était l'homme qui personnifiait les Règlements. Il était le responsable.

Il lui était impossible d'expliquer à Stuart les raisons de son incarcération. Et même s'il parvenait à les lui faire comprendre, cela ne ferait qu'empirer les choses. Et faire de sa dernière nuit un enfer sur Terre.

Earl Stuart, bien entendu, était né sauvage. Alex l'avait compris dès qu'il avait vu sa photo. Ces pommettes hautes et larges, ces yeux presque noirs, trahissaient son origine. Un examen attentif du dossier falsifié de l'intéressé avait confirmé le fait. Earl avait été volé dans les cavernes, alors qu'il n'était encore qu'un bébé et vendu à Graham Stuart. Il avait passé son existence d'adulte à massacrer son propre peuple — probablement ses propres frères et sœurs.

Comment pouvait-il lui révéler une telle abomination ?

Alex alluma sa pipe. Il frissonna et serra étroitement son manteau autour de son corps. Il avait perdu un peu de poids ; il ne pesait plus que quatre-vingts kilos. Il se sentait vieux, ce soir. Vieux et las.

Il était pénible de vivre dans l'incertitude. Si seulement il pouvait être *sûr*. Propos utopique. L'incertitude était la malédiction de l'homme civilisé. Jamais de réponse positive, le doute perpétuel,

pas de ligne directe avec l'Olympe. Earl Stuart avait connu la certitude, mais il s'était trompé, tragiquement trompé. Les sauvages qui parcouraient les solitudes désertiques avec leurs sagaies et leurs pierres possédaient la certitude...

Alex poursuivait ses cogitations.

Avait-il oublié quelque chose ?

Reviser le problème, cela équivalait pour lui à parcourir une vieille rue familière. Une rue qu'il avait arpentée bien des fois. Elle ne pouvait plus lui réserver aucune surprise.

Pourtant la mentalité d'Alex datait sous bien des aspects.

Il ne pouvait faire autrement que de chercher à résoudre le problème jusqu'au moment où il transmettrait la responsabilité à quelqu'un d'autre.

Le problème fondamental pouvait être exposé de façon relativement succincte : l'animal humain était en voie d'extinction rapide. Ce n'était pas plus compliqué que cela. Mais, de même que les autres problèmes élémentaires de l'homme — l'amour, la haine, la guerre, l'entêtement général — aucune solution simple ne pouvait le résoudre.

Pendant longtemps, on aurait pu croire qu'il n'existait pas de solution du tout.

Toute l'affaire avait surgi comme une terrible surprise, une sorte de coup de pied cosmique au derrière. Pendant des siècles, l'homme avait agi en se fondant sur trois postulats fondamentaux. Il était à ce point convaincu de leur pérennité qu'il ne s'était pas préoccupé d'y réfléchir ; il les avait considérés comme des vérités d'évidence et poursuivi allégrement son chemin. Il avait cru que le problème le plus immédiat qui se présentait à lui était celui de la surpopulation. Comment, se demandaient les sages, feraient les hommes pour vivre sur cette planète surpeuplée ? Il avait cru que la technologie était capable de résoudre tous les problèmes. Si le sol était incapable de produire la nourriture nécessaire, il avait le loisir d'exploiter les ressources de la mer ou de coloniser d'autres planètes, n'est-ce pas ? Et un jour, pensait-il, l'homme accéderait à une condition supérieure. Ce surhomme avec son cerveau hypertrophié, pouvait surgir d'un moment à l'autre. N'était-ce pas là le principe même de l'évolution ? L'homme se regardait dans son miroir, persuadé qu'il contemplait l'image d'un être d'exception. Etait-il possible de penser que son destin fût d'aboutir dans une impasse ?

Ces trois postulats fondamentaux étaient allés rejoindre une

longue liste de leurs prédécesseurs sur le commode tas d'ordures de l'histoire. Au bout d'un nombre de siècles dérisoire, l'homme s'était retrouvé dans la même situation qu'il avait occupée dans le monde à ses origines : celle d'un animal relativement rare. La technologie avait poursuivi la série de ses miracles — mais comme tant d'autres miracles, celui-ci s'était dérobé sous sa main. Et l'apparition du surhomme s'était trouvée remise *sine die*. Il n'était pas venu à la rescousse au moment prévu. Il était demeuré dans les limbes.

Comment expliquer cet échec ?

Alex Norfolk aurait bien voulu connaître la réponse de l'énigme.

Il existait des indices, bien entendu. Les gens de l'Institut leur donnaient le nom de théories. Il ne s'agissait au mieux que d'hypothèses ingénieuses.

La réponse, s'il en existait, était cachée quelque part dans les archives de la planète Terre. L'extinction des espèces constituait une partie importante, très importante de ces archives. L'extinction des espèces était un principe de l'évolution au même titre que la mutation, la sélection naturelle ou la survivance du plus apte. L'homme assumait avec une complaisance béate un autre postulat selon lequel il était immunisé contre l'extinction, sauf explosion du soleil ou négligence dans la manipulation de ses armes nucléaires.

L'extinction, c'était bon pour les dinosaures, n'est-ce pas ?

Les dinosaures étaient tellement spécialisés ! vous faisaient toujours remarquer les sommités scientifiques. Rien de commun avec l'homme. L'homme merveilleux, généralisé, hautement adaptable.

Eh bien, examinons le cas des dinosaures. Certains avaient atteint le poids de trente-cinq tonnes, et d'autres n'avaient pas dépassé la taille d'un poulet. Les uns étaient carnassiers, les autres herbivores. Certains vivaient sur la terre ferme, d'autres dans l'océan. D'autres encore avaient volé. Les dinosaures avaient fort bien survécu pendant soixante millions d'années, mais aucun ne foulait plus le sol à présent. Pourquoi ?

La maladie ? Un changement de climat ? L'apparition de mammifères gros comme des rats et friands d'œufs de reptiles ?

Peut-être.

Le fait brutal, c'est que nul ne savait ce qui était arrivé aux dinosaures.

Fallait-il s'apitoyer sur les pauvres dinosaures ? Soixante millions d'années, cela fait un bail. L'homme avait fait son apparition

sur la Terre depuis moins de trois millions d'années, et encore était-ce là une généreuse estimation. L'homme était un animal très jeune. Chacun pouvait avoir son opinion sur son pouvoir de survie.

Alex était las de s'inquiéter des dinosaures. Les mammifères étaient plus intéressants et en tout cas plus proches.

La liste des mammifères disparus était longue et impressionnante. Si l'on laissait de côté les espèces primitives la liste n'en demeurait pas moins substantielle. Mastodonte, mammouth, machairodus — on les comptait par centaines. Des espèces entières d'antilopes, de lapins, d'élans, de castors et de bisons. Il se produisait parfois des phénomènes bizarres : le paresseux terrestre s'éteint, le paresseux arboricole survit. Le cheval disparaît dans le nouveau monde, mais se perpétue dans l'ancien. Une espèce de lapins s'éteint, et une autre, pratiquement identique, prolifère.

Plus proche de nous, examinons les primates. Les primates ont formé autrefois un ordre de mammifères riche et varié. Prosimiens, singes, anthropoïdes — la plupart d'entre eux ne sont connus que par leurs fossiles. Certains, comme l'anthropopithèque, ont depuis longtemps disparu. D'autres, tels que le gorille, ont survécu juste assez longtemps pour qu'on puisse les photographier et les étudier. Nombre d'entre eux — groupes, familles et espèces entiers — ont connu leurs jours de prospérité et puis, soudain, *pfuitt...*

Insolation ?

Encore plus près. Regardons l'homme lui-même. Son arbre généalogique comporte pas mal de branches mortes. Le vieil homme de Néanderthal était intelligent, plein de ressources, son cerveau était volumineux. Où est-il passé ? Le Sinanthrope était probablement fort satisfait de lui-même jusqu'au moment où il a disparu. L'Australopithèque et le Méganthrope et les autres — tous morts.

Et l'Homo Sapiens qui s'est affublé de la couronne de Roi du Monde ?

Il a pris, il faut bien l'admettre, un départ impressionnant. Il a passé une grande partie de son séjour sur terre, à chasser le gibier et à cueillir les baies sauvages. Rare au début, il s'est multiplié. Il s'est étendu sur la plus grande partie de la Terre — sur les déserts, les glaciers, les montagnes, les plaines et les îles tropicales. Avec l'invention de l'agriculture il s'est encore multiplié davantage. Ensuite s'est produite une explosion ethnique et l'homme est devenu un animal citadin. A l'époque où il avait construit sa

première bombe atomique, vivaient sur la Terre plus d'hommes qu'il n'en avait jamais existé depuis les origines de l'histoire.

Il fut un temps où les cultures humaines offraient une riche diversité. Du point de vue collectif, l'homme n'était guère plus qu'une idée et un assemblage de caractéristiques biologiques similaires. En réalité, il avait été Hopi et Cheyenne, Aztec et Ona, Masai et Zoulou, Polynésien et Australien et Arunta...

Puis il avait changé. Un mode de vie — urbain, industrialisé, spécialisé — avait prévalu. Les autres s'étaient adaptés ou avaient disparu. L'homme avait émigré dans les villes et les villes avaient recouvert la Terre.

L'homme avait paru omnipotent. Il avait tenté de coloniser les étoiles...

Puis, chose incroyable, il avait commencé à décliner.

Il s'était passé quelque chose. Quelque chose de désastreux.

Tout d'abord, le phénomène s'était manifesté sur une petite échelle.

Les grandes familles avaient disparu, paisiblement, sans faire d'éclats. Là où jadis, en Afrique ou ailleurs, un père de famille ne craignait pas d'engendrer vingt enfants entre trois ou quatre épouses, il devint normal pour un homme d'avoir seulement deux rejetons. Bravo ! Tant mieux pour les gosses ! Comment un père aurait-il pu envoyer vingt enfants à l'école ? Et les études qui s'étendaient sur vingt ans, puis sur vingt-cinq, puis sur trente...

Bientôt les familles comportant deux enfants devinrent l'exception. Un enfant c'était bien assez, n'est-ce pas ? On n'avait plus le temps de s'occuper de sa progéniture.

Il devint de plus en plus difficile d'engendrer même un enfant unique. Les couples stériles n'étaient pas du tout l'exception. Des groupes entiers de médecins et de biologistes se mirent à l'œuvre. Mais les enfants ne venaient toujours pas...

Les cités ne parvenaient plus à combler les vides.

Pourquoi ?

Alex Norfolk tirait sur sa pipe et secouait la tête. *Pourquoi ?*

Le fait brutal était que personne n'en savait rien.

Oh ! il était possible d'échafauder des hypothèses. Les hypothèses ne coûtent rien. Elles sont à la portée du premier imbécile venu.

Les guerres atomiques y avaient été pour quelque chose, pro-

bablement. Elles avaient massacré les populations par millions, anéanti des cités entières. Les radiations avaient causé des ravages, quantité d'enfants affligés de monstruosités. Mais tout cela c'était le passé, un passé vieux de plusieurs siècles. Les médecins s'avouaient incapables de diagnostiquer le mal qui rongeait le Genre Humain.

— « Vous êtes en excellente condition physique, » disait le docteur et le patient quittait le cabinet pour reprendre son existence quotidienne...

Selon l'opinion de quelques hommes de science, les pilules contraceptives avaient joué leur rôle dans cette malédiction qui accablait l'humanité. A une certaine époque, elles avaient été jetées en masse sur le marché, et la plupart des gens en avaient consommé plus ou moins. Elles étaient efficaces en dépit des sarcasmes. Trop efficaces, peut-être.

Parmi toutes les théories, depuis les plus fantastiques jusqu'aux plus plausibles, Alex inclinait à choisir les plus subtiles. Il existait une corrélation certaine entre la vie dans les cités et certains genres de maladies — affections du cœur, ulcères, dépressions nerveuses, tension artérielle. Enfin, le cancer lui-même avait été attribué à la tension nerveuse.

Le mode de vie que l'homme s'était façonné était rapide, prodigue d'énergie nerveuse. Il était toujours sous tension, toujours pressé. Une existence dont il fallait s'évader de temps en temps pour ne pas perdre la tête. Et où diriger ses pas ? L'homme emportait avec lui ses préoccupations. Les loisirs devinrent plus frénétiques que le travail lui-même.

L'homme était peut-être un animal à basse tension. Il avait évolué dans un monde de grandes distances, un monde de quiétude, un monde composé de petits groupes. Et même un monde de loisirs — car un chasseur primitif passait plus de temps au coin de son feu qu'à la poursuite du gibier. Le temps ne manquait pas pour conter des histoires, pour danser, pour sommeiller avec la tête vide...

La tension pouvait affecter la fécondité. La tension pouvait affecter les enfants. La tension pouvait lier un homme par des nœuds si serrés qu'il ne pourrait plus jamais s'en défaire.

Quoi qu'il en soit — et nul n'en savait la raison — l'homme cessa d'engendrer. Les enfants devenaient de plus en plus rares. Et ceux qui venaient au monde atteignaient rarement l'âge adulte.

Les grandes cités se rétrécirent. Il n'en restait plus guère.

L'homme, qui avait peuplé la Terre, était de nouveau un animal rare. De plus en plus rare.

Certaines formes de vie — les mollusques par exemple — semblaient pratiquement immortelles. Mais l'homme n'avait rien du mollusque.

Il était menacé d'extinction. Il avait tout essayé. Il avait tenté d'essaimer dans d'autres planètes, mais ses colonies n'avaient pas survécu. Les autres mondes du système solaire ne convenaient guère à l'homme et les planètes appartenant à d'autres systèmes étaient inaccessibles. Il avait fondé des communautés utopiques sur Terre — à une certaine époque, un exode désespéré avait vidé les cités. Le retour au bon vieux temps et à la vie naturelle ! Les communautés utopiques se soldaient toujours par un échec ; elles étaient infiniment plus artificielles que les cités, et leurs membres apportaient toujours leurs préoccupations avec eux. Un fermier, qui avait passé la plus grande partie de son existence à la ville, ne pouvait faire qu'un détestable cultivateur...

Les généticiens élevèrent des foetus dans leurs laboratoires et produisirent des bébés par centaines et par milliers. Ils opérèrent des sélections, des croisements, obtinrent des améliorations. Les bébés étaient beaux, gros et sains. Ils ne grandissaient pas, ils ne pouvaient pas grandir dans les laboratoires, et lorsqu'on les confiait à des couples sans enfant, ils mouraient au bout de quelques années.

Il n'y avait qu'une seule chose à faire.

Les savants ne pouvaient, sauf miracle, sauver une civilisation particulière, un mode de vie. Ils ne pouvaient sauver leurs amis.

Il leur restait une chance de sauver l'espèce.

C'était tout.

Etait-ce important ? Norfolk sourit pour lui-même. C'était important si l'on faisait partie de cette espèce.

C'était important pour lui.

Plus de deux cents ans auparavant, l'Institut avait sélectionné des milliers de bébés dans les laboratoires. Les préposés les avaient emmenés dans les étendues désertiques au-delà des cités. Ils les avaient élevés avec le plus grand soin. Ils les avaient éduqués avec toute la compétence dont ils étaient capables. Ils leur avaient enseigné les techniques les plus simples susceptibles d'assurer leur survivance — la chasse, la pêche, la cueillette des baies et des racines.

Quelques-uns d'entre eux avaient survécu.

Lorsqu'ils avaient été capables de se débrouiller — les plus âgés avaient vingt ans — les savants les avaient abandonnés.

Ces sauvages — car c'étaient de véritables sauvages — avaient subsisté.

Bien mieux, ils s'étaient multipliés.

Ils n'étaient pas très nombreux. Ils avaient pris un type physique nettement distinct. Ils étaient sales et ignorants, cruels et infestés de vermine.

Ils ne possédaient pas de science. Leur technologie était pitoyable. Leurs sorciers, risibles.

Mais ils possédaient quelque chose qui était refusé aux citadins.

Un avenir, une chance.

Ils pouvaient échouer, bien sûr. Le chemin dans lequel ils s'engageaient était long et dangereux. Mais ce chemin, l'homme l'avait déjà parcouru en affrontant les mêmes périls. Il pouvait renouveler son exploit.

Mais cette voie ne serait pas tout à fait la même. L'homme ferait des erreur différentes, ses succès seraient autres. Ce chemin serait suffisamment différent pour le mener — à quelque chose d'autre.

Et si jamais il franchissait ce stade, les Archives seraient là, à l'attendre.

Il aurait tout le temps pour réfléchir.

Alex Norfolk rebourra sa pipe. S'il avait pu parler à Earl Stuart, il aurait tiré profit de cette conversation. Earl serait bientôt soumis au traitement. S'il avait pu lui expliquer...

Les expéditions étaient funestes et pouvaient provoquer une catastrophe. Quelques-uns des bébés ramenés auraient survécu dans la Cité, comme l'avait fait Earl, mais leur nombre n'était pas suffisant pour changer le destin de la communauté. Et chaque sauvage assassiné, chaque bébé volé, réduisaient les chances qui restaient aux sauvages de survivre.

Les expéditions frustraient l'homme de son avenir.

Et les populations de la Cité ne pouvaient se joindre aux sauvages, même si elles en avaient éprouvé l'envie. Perspective fantastique : une horde de gens civilisés retournant à l'époque des cavernes...

Vrais et faux sauvages succomberaient à l'expérience.

Earl Stuart n'en aurait cure, probablement. Il était ce qu'il était. Mais cette entrevue aurait un peu soulagé l'esprit d'Alex.

C'était impossible.

Alex se leva et s'enveloppa de son manteau.

Son œuvre était pratiquement accomplie. Il était un vieillard et Randall prêt à prendre la relève. Randall avait toutes les qualités requises pour poursuivre sa mission.

Une mission qui se terminerait probablement avec Randy.

Un autre, à la rigueur, pourrait lui succéder.

Alex haussa les épaules. Cette question n'était plus de son ressort, à présent.

Il avait fait de son mieux.

Il sortit de son bureau et se mêla à la vie de la Cité.

Le chef de tribu du Peuple de la Petite Rivière était assis sur un rocher. Il se trouvait sur le plateau qui dominait les cavernes et se chauffait au soleil. Sa jambe gauche avait été percée par un éclat de roche au cours du raid, et elle était devenue raide. Le soleil lui faisait du bien à la jambe, et il était important pour le chef de tribu qu'il pût marcher sans boiter.

S'il perdait sa force, il serait déchu de son rôle de chef. Le Peuple n'écouterait plus ses paroles, quelle que fût leur sagesse. Les hommes se tourneraient vers un autre qui serait leur nouveau chef.

Il avait eu de la chance. La tribu avait éprouvé des pertes sévères au cours du raid, mais les choses auraient pu être pires. Il y avait eu beaucoup de protestations, puis les cinq bébés étaient revenus.

Etrange aventure. Les cinq bébés avaient été volés par les Hommes Forts. Ceux-ci les avaient emportés ; il les avait vu partir. Et puis, un beau matin, ils étaient revenus. La tribu avait été éveillée par leurs cris, à l'entrée de la caverne.

C'était de la magie, naturellement.

Le chef n'y comprenait rien, mais il n'avait pas été promu à son poste pour sa stupidité. Il garda ses réflexions pour lui et s'attribua le mérite du prodige.

Si les ancêtres désiraient lui venir en aide, tout serait pour le mieux. Il profiterait au maximum de leurs concours. Il regretta seulement que les ancêtres eussent été endormis au moment de l'attaque des pirates. On ne pouvait pas toujours se fier aux ancêtres.

Il avait été difficile de trouver assez de mères pour allaiter les bébés. Peut-être ne suffiraient-elles pas à la tâche. Et, dans ce cas, il faudrait se résoudre à manger l'un ou l'autre des nourrissons.

Le chef écarta cette préoccupation de son esprit. La décision n'était pas urgente. Et dans tous les cas, elle n'était pas d'une importance cruciale.

D'autres bébés naîtraient.

Les uns vivaient, les autres mouraient.

Telle était la règle.

Il se leva de son rocher et s'approcha du bord de la falaise. Il jeta un regard circulaire pour vérifier que ses sentinelles se trouvaient bien à leur poste. Il sourit. Aucune ne manquait. Pendant de nombreux soleils ses sentinelles ne lui causeraient plus d'ennuis. Tant que durerait le souvenir de l'attaque, ils resteraient en éveil. Puis avec le temps, ils retrouveraient leur indolence naturelle.

A ce moment, il devrait se charger de tout. Il n'avait aucun pouvoir pour donner des ordres au Peuple.

Il pouvait seulement suggérer ; et si sa jambe lui jouait un mauvais tour...

Il fronça les sourcils et mit sa main en visière devant ses yeux. Etait-ce bien la silhouette d'un homme qu'il voyait s'approcher de la Petite Rivière ?

C'était bien cela. Un homme solitaire qui avançait lentement. Les sentinelles, postées plus bas, ne l'avaient pas encore repéré.

Le chef frissonna. Tous les chasseurs étaient rentrés. Aucune autre tribu n'était campée dans le voisinage. Nul homme appartenant au Peuple ne viendrait de cette façon, seul et sans sagaie.

C'était l'un des Hommes Forts.

Le chef n'hésita pas. Il disposa ses paumes en conque et lança un cri d'alarme à ses sentinelles. Il saisit sa lance et se précipita à l'intérieur de la caverne, sans se soucier de sa jambe douloureuse.

Il savait ce qu'il avait à faire.

L'Homme Fort était seul.

Cette fois, le Peuple serait prêt.

Alex Norfolk pénétra dans le ruisseau et s'immobilisa. Il était couvert de sueur et las. Le trajet depuis le traîneau avait été plus pénible qu'il ne l'avait prévu. Le soleil était très chaud et le ciel d'un bleu éclatant lui donnait des étourdissements.

L'eau était fraîche et agréable. Il s'humecta le visage et la nuque.

La nuit précédente, dans le traîneau, il s'était pris à philosopher.

Il avait contemplé les étoiles dans la grande voûte nocturne et il s'était senti réconforté. Il lui était venu à l'idée qu'il y avait plus d'une manière de se rapprocher des étoiles.

Maintenant il se sentait envahi par la lassitude. Il sentait le poids des années sur ses épaules. Il savait qu'il jouait les don Quichotte, et il se souvint d'avoir pensé que le plus grand malheur des hommes venait du fait qu'ils ne jouaient que trop rarement les don Quichotte. Mais il lui était pénible de réfléchir à présent. Il avait mûrement pesé le pour et le contre et pris sa décision.

Il voulait en finir.

Il franchit le ruisseau et se hissa sur la rive. Il se mit en marche lentement mais régulièrement dans l'herbe. Il apercevait les cavernes sombres, béant dans la falaise devant lui.

Bon sang, où étaient-ils passés ? Lui faudrait-il gravir toute la pente et aller frapper à leur porte ?

Il continuait de marcher. Son cœur bondissait dans sa poitrine.

Où étaient-ils ?

Il fit un autre pas, et puis un autre, et puis un autre...

Là !

Silencieux comme des ombres, ils s'étaient dressés autour de lui dans les hautes herbes. Leurs dents étaient découvertes, leurs sagaies brandies. Il sentait l'odeur rance de leurs corps...

Il se redressa de toute sa taille, les yeux ouverts.

C'est à peine s'il se rendit compte que les pointes de silex avaient pénétré dans sa chair.

On ne peut pas dire qu'Alex Norfolk succomba dans la joie, mais sa mort fut plus utile que la plupart.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : End of the line.

MICHEL DEMUTH

Les Galaxiales
L'été étranger
(2020)

Michel Demuth est né en 1940, a débuté dans la science-fiction en 1955 et a déjà derrière lui un grand nombre de nouvelles (dont quatorze dans **Fiction** jusqu'à ce jour). Ses préférences le portent vers les récits assez longs (ce qu'aux U.S.A. on nomme **novelettes**), dont les dimensions lui donnent le temps de poser un cadre et de décrire une ambiance. Il est, à notre sens, un des auteurs européens qui réussissent le mieux à construire des univers qui soient typiquement S.F., et il a su, tout en volant de ses propres ailes, profiter de la leçon des meilleurs écrivains d'outre-Atlantique. Placées au début sous le signe d'un space-opera à l'imagerie colorée, ses nouvelles ont peu à peu dérivé vers des conceptions plus ambitieuses, caractérisées par le choix de sujets sociologiques ou psychologiques, avec des résonances épiques et poétiques. De même, la forme chez lui a évolué, et son style, d'abord assez relâché, s'est progressivement affirmé et personnalisé.

Avec le récit que nous publions aujourd'hui, Michel Demuth aborde une nouvelle étape de sa carrière. Il s'agit en effet du premier texte à prendre place dans une série intitulée **Les Galaxiales**, qui retracera divers épisodes de l'Histoire future de l'humanité, depuis l'an 2000 jusqu'à un lointain avenir. Ainsi donc, après **Demain les chiens** de Simak, après les **Chroniques martiennes** de Bradbury, après l'**Histoire du Futur** de Heinlein, voici entamée, pour la première fois sous la plume d'un auteur français, une fresque chronologique échelonnée selon un plan d'ensemble, et obéissant à une perspective historique.

C'est là une tâche difficile, que Michel Demuth était sans doute l'un des rares, en France, à avoir assez de souffle pour aborder. Ajoutons que l'envergure de l'entreprise ne se dévoilera que peu à peu, à mesure que viendront s'intercaler, dans le schéma imaginé par l'auteur, les récits successifs qui composeront **Les Galaxiales.** Située dans un futur proche, l'aventure que vous allez lire ne laisse encore rien prévoir de ces développements ultérieurs. Comme on le verra, elle est de nature essentiellement réaliste, et son sujet représentait une gageure (que Michel Demuth, à notre avis, a tenue avec succès).

Le mois prochain, nous publierons un second épisode des **Galaxiales**, intitulé **Le fief du félon** et situé en 2063.

« Au cœur de la jungle de l'Ile Hoffmann, dans la zone équatoriale d'Aphrodite, sixième monde de Sirius, il existe une tombe, simple dalle d'acier où sont gravés ces mots : A LA MEMOIRE DE GREGOIRE GREGORY, COSMOGRAPHE, HEROS DE L'EXPANSION STELLAIRE. Mais personne ne fut jamais enterré là... »

LES GALAXIALES.

1

Il s'éveilla du néant et ouvrit les yeux sur un ciel où défilaient des nuages blancs. Un souffle tiède balaya son visage et il sentit battre une mèche de cheveux sur son front. Il frissonna puis passa la langue sur ses lèvres. Elles étaient sèches, craquelées. Sa bouche était pâteuse et avait un goût de sang. Ses mâchoires étaient endolories comme s'il avait mastiqué durant des jours.

Un moment encore, il resta étendu, percevant la fraîcheur du sol sous son dos et la caresse furtive des brins d'herbe contre ses mains. En lui, il n'y avait que de l'étonnement et une vague frayeur. Puis il bougea la tête et ses pensées parurent se déclencher. Elles arrivèrent en vagues chaudes, pressantes, et il en fut comme ébloui. Il ferma les yeux, les rouvrit pour voir passer, très haut, un point noir qui pouvait être un oiseau.

Ou n'importe quoi d'autre. Le vent passa de nouveau sur lui, sur l'herbe bruissante, et il s'assit d'un élan brusque. Immédiatement, la douleur fusa dans sa jambe droite et il grimaça. Les doigts de sa main se crispèrent sur sa cuisse. Le tissu de sa combinaison grise était déchiré. Il l'écarta et découvrit une longue estafilade noire. Le sang avait séché, déjà. Lentement, il déplaça sa jambe en pensant à la trousse de secours qu'il aurait dû avoir sur lui.

Tout s'était mal passé. Il grinça des dents sous la douleur. Au moins, pensa-t-il, il avait échappé à l'hémorragie. Il aurait pu saigner à mort et mourir sans s'en rendre compte.

Où était la trousse ? Et tout le reste ?... Il tourna la tête et le soulagement lui parut une eau fraîche dans sa gorge brûlante. Le caisson de sauvetage était derrière lui, intact. Seule la porte de l'habitacle était ouverte, révélant l'étroite couchette et les tiges des commandes qu'il avait dû tenir entre ses dents. Il ne se rappelait pas être sorti du caisson. Il avait dû exécuter toutes les

manœuvres dans un état de semi-inconscience et se blesser sur l'angle aigu de la porte.

Mais le moteur du caisson avait fonctionné.

Il regarda autour de lui. Il était seul. Ses yeux glissèrent sur l'immense paysage.

Des montagnes. Des montagnes aux pentes douces couvertes de forêts sombres. Au loin, quelques taches bleues qui se confondaient presque avec le ciel. Des lacs, peut-être. Il était au flanc d'une colline herbue. En se retournant, il put voir le mur noir d'une forêt. Le silence était total. Des nuages blancs et mousseux se pressaient dans le ciel et, à leur suite, une lourde masse au centre gris escaladait l'horizon des forêts. Un orage en formation qui, bientôt, viendrait noyer de pluie cet été étranger.

L'été. Il appelait cela l'été. Mais il n'avait aucune preuve. Ici, rien n'était semblable à ce qu'il avait connu. Mais le vent tiède, le contact rêche des brins d'herbe qu'il faisait plier sous ses doigts, le ciel et la montée de l'orage... tout cela lui rappelait l'été.

« Mais je suis loin, » pensa-t-il, « salement loin ! » Il se laissa aller en arrière et souffla lentement entre ses dents serrées. D'ici quelques secondes, il allait rassembler ses forces et se traîner jusqu'au caisson. Ensuite, la trousse de secours lui permettrait d'éteindre la douleur. Une autre piqûre, et il pourrait marcher, sauter, aller plus loin...

« Où sont les autres ? » songea-t-il. « Je me demande si... » Ses pensées se brouillèrent, mêlées de peur et de chagrin. Puis il pensa : « Ainsi, c'est comme ça ! » Il se redressa sur les coudes et regarda à nouveau les montagnes douces. Il était à des années-lumière de la Terre et il avait devant lui, autour de lui, cette campagne familière et terriblement étrangère dans le même temps. Trompeusement calme, hostile, déjà, à l'être étranger qu'il était, à cet animal pensant qui venait de tomber du ciel comme un signe avant-coureur de l'orage pour venir perturber une autre écologie, un autre été.

« Ou peut-être un hiver, » se dit-il. « Il se peut qu'en été la chaleur soit telle que les forêts flambent alors comme de la paille pour ne laisser que des kilomètres de terre noircie... » Il secoua la tête. Il ne pouvait rien dire, rien penser encore. Ces arbres n'étaient peut-être même pas des arbres. La lumière et la chaleur qui venaient du ciel étaient subtilement différentes. Elles s'appelaient sans doute Sirius.

« Bon sang, » dit-il à voix haute. « Sirius ! » Mais il n'y croyait

pas vraiment. Il avait toujours imaginé les mondes de Sirius comme des bols de métal en fusion tournant dans les vapeurs bleues d'un effarant cataclysme permanent. Sirius et son compagnon, deux silencieuses explosions qui liquéfiaient les rocs vagabonds à des milliers de kilomètres...

Quelque chose se mit à crisser dans l'herbe et il se mordit les lèvres, soudain effrayé devant cette possible menace, devant sa totale solitude.

Le crissement s'éteignit et il prit conscience de milliers de bruits diffus autour de lui. Crépitements, craquements, sifflements et cliquetis... Ce monde regorgeait de vie, d'insectes, de rongeurs, d'oiseaux, d'êtres qu'il ne pouvait encore identifier. Et il y était seul.

Il se mit à ramper, s'aidant des coudes et de sa jambe gauche. Il serrait violemment les dents sous l'assaut de la souffrance. C'était comme un liquide brûlant et écœurant qui montait depuis son pied jusqu'à sa hanche.

Son souffle lui semblait être réverbéré par le sol et lui brûler le visage. Il leva la tête et vit qu'il approchait du caisson. Encore quelques centimètres... Sa main griffa la terre et il faillit hurler lorsqu'un insecte jaillit dans sa direction. Il sentit le métal chaud et lisse, l'ombre de l'intérieur.

Cela avait une odeur de cuir. L'odeur du grand vaisseau. Il ferma les yeux, pris de faiblesse. Les pensées ricochaient en lui, brisant des galeries de miroirs où se dessinait sa propre image, sans cesse.

« J'ai soif, » se dit-il. « Saleté de fièvre... »

Il posa la tête contre le rebord de métal puis, lentement, il déplaça la main droite. Les gestes étaient simples. Ils avaient été prévus pour ce genre de situation. Mais les centimètres étaient pris dans une pâte collante qui le paralysait... Il perçut enfin le déclic d'ouverture du coffre. Le métal vibra sous sa tête quand le couvercle se rabattit. Il ouvrit les yeux, tenta un ultime effort et aperçut l'ampoule-injectrice de tonique. Un geste encore. Il referma les yeux et se laissa aller comme le liquide lui brûlait le creux du bras.

Il respira plus lentement, guettant le retour de ses forces. Il percevait l'accablante chaleur et l'approche de l'orage, l'éclatement perpétuel et cliquetant des nuages d'insectes. La rumeur de ce monde étranger.

Il soupira en s'asseyant, passa la langue sur ses lèvres.

Ses gestes se firent plus précis pour l'injection d'antibiotique. Puis il prit un minuscule comprimé pour combattre la fièvre et se

mit en quête du robinet d'eau. Le caisson devait en contenir dix litres. Cela le sauverait de la soif pour quelques jours, en calculant bien les rations. Mais il devait attendre la nuit pour que l'eau rafraîchisse. Il trouva le robinet contre le sol et se mit à plat ventre pour boire. Il ne but que quelques gorgées. L'eau s'était déjà réchauffée sous le soleil et elle avait un arrière-goût de métal.

Il cracha dans l'herbe la dernière gorgée et s'assit. Le goût de sang se fit plus fort dans sa bouche.

« Cela passera, » se dit-il. « Dans quelques minutes, le petit Gregory sera en forme... »

Dans la forêt, derrière lui, il y eut un cri aigu et il sursauta. Glacé, tout à coup, il chercha fébrilement dans le coffre et empoigna le lance-lumière. Ce n'était qu'un cylindre de plastique noir avec une poignée de verre et un petit bouton en guise de gâchette. Mais nul soldat sur Terre n'avait encore le droit de porter le fabuleux laser de poche. Il ne se souvenait pas des paroles exactes qu'avait prononcées celui qui lui avait remis cette arme, ainsi qu'à chaque homme de l'expédition, mais il avait été impressionné... Il avait fait allusion, croyait-il, au Bien, au Mal et à l'avenir de la race humaine...

Il tourna l'arme entre ses mains puis la posa dans l'herbe à côté de lui. Ensuite, il sortit la trousse de secours, trois étuis de rations alimentaires, et ôta le petit émetteur-récepteur de son logement, à l'avant du caisson.

Il attendit encore un instant. Le soleil, soudain, fut éclipsé par un nuage et le concert des insectes s'interrompit.

« En avant, » pensa-t-il, « en avant, Grégoire Gregory. Il faut que tu trouves les autres... »

Il se dressa lentement, grimaça en portant son poids sur sa jambe droite. Mais cela pourrait aller. Il glissa le lance-lumière dans sa ceinture, mit les rations dans une poche, répartit la trousse dans les autres. Il ne lui resta que le poste qu'il prit dans la main gauche.

Il jeta un dernier regard au caisson. Ce n'était plus qu'un sarcophage de métal, inutile et vide. Le petit moteur avait dû consommer presque tout son carburant pour l'amener sain et sauf jusqu'au sol.

Il s'éloigna vers le haut de la colline. Sa main droite restait près de son arme et il ne quittait pas des yeux la sombre muraille de la forêt étrangère. Elle pouvait recéler tous les dangers de ce nouveau monde.

2

GREGORY s'arrêta au seuil de la forêt. Il ne ressentait plus qu'une intense chaleur dans la cuisse droite. Son pied lui semblait paralysé dans sa botte. Il posa le poste dans l'herbe qui devenait plus haute à proximité des arbres et s'assit dans l'étroite zone d'ombre. Son regard était fixé sur le clair-obscur verdâtre entre les troncs lisses, droits et bruns des grands arbres. Les nuages avaient envahi le ciel et leur clarté blanche perçait difficilement l'épais plafond de feuillage sombre.

La forêt pouvait garder en réserve d'innombrables dangers. Mais aucun, pensa-t-il, dont le lance-lumière ne pût venir à bout. Machinalement, sa main se posa sur la poignée lisse et froide de l'arme. Il pouvait brûler la forêt tout entière pour éliminer les périls qu'elle cachait dans son ombre.

Il secoua la tête. Le lance-lumière ne le protégerait pas longtemps s'il était seul sur ce monde, à des infinis de distance des hommes. Il fallait trouver les autres. Son regard se posa sur le poste... Appeler les autres.

Les coordonnées étaient gravées sur le bâti. Il y en avait trente, correspondant aux vingt-neuf autre scaissons de sauvetage et au grand vaisseau lui-même, le *Langevin II*.

Le vaisseau... Il imaginait la terrifiante explosion qui avait dû secouer le monde tandis qu'il descendait, lui, sain et sauf, inconscient, vers cet été d'ailleurs. Les débris du vaisseau avaient dû s'éparpiller sur des kilomètres. A moins qu'il n'eût poursuivi sa route pour se perdre au fond de l'espace ou dans les volutes de feu du soleil étranger...

Ses doigts tremblaient en appuyant sur les touches. Il composa l'appel du premier caisson, laissa l'automatique émettre son numéro de code personnel, correspondant au caisson. Puis il prit la suite en morse. Il attendit la réponse dans le bruissement de la forêt et la stridulation des insectes qui venait de reprendre, comme s'il eût transmis lui-même quelque secret signal.

Il passa au deuxième caisson, puis au troisième.

Les premières gouttes de pluie le firent tressaillir et il leva un regard ébahi vers le ciel gris clair. Le vent se faisait plus frais et, tout à coup, le tonnerre roula entre les montagnes.

Il rabattit le capuchon de sa tenue, ferma le poste et se releva. En quelques secondes, la pluie se fit plus dense. Il marcha vers

les arbres et s'arrêta dès que les premières branches le protégèrent. Une senteur épicée venait des profondeurs du bois. Il remarqua que les feuilles étaient en fait des aiguillons rassemblés en bouquets serrés. Ils étaient peut-être dangereux... Tout pouvait être dangereux, hostile, nuisible. Il ne devait plus se fier qu'à ses connaissances et au long entraînement qui avait précédé le départ.

Comme les autres, il avait été conditionné. La méfiance lui avait été instillée en même temps que la résistance. Comme les autres, il n'avait rien à perdre en quittant la Terre et il avait été modifié pour l'incertaine conquête qui était au fond de l'espace, au bout de dix ans d'un sommeil de glace dans un vaisseau plus complexe qu'un cerveau électronique.

Il serra les dents. En lui, il y avait encore de la peur et de l'inquiétude devant la menace d'une totale solitude.

Les trois premiers caissons n'avaient pas répondu. Ils s'étaient écrasés ou perdus avec le vaisseau.

A moins que la distance qui le séparait d'eux ne dépassât les limites du poste. Mais c'était peu probable. Ils avaient dû quitter le vaisseau à peu près au même instant, bien qu'ils fussent autonomes. Ou bien ne l'avaient-ils pas quitté ? Il ne se rappelait aucun détail. Il ne revoyait rien.

La pluie était devenue un rideau gris qui avait noyé le paysage, le ciel et l'herbe claire de la colline. Il examina l'écorce d'un arbre. Elle était faite de multiples écailles brunes et rouges. Il la toucha prudemment. Cela semblait du bois ordinaire. Il leva la tête et regarda avec méfiance le plafond noir des branches. Une goutte de pluie isolée vint s'écraser sur sa joue. Tout semblait calme, presque normal.

« Si je ne suis pas seul ici, » pensa-t-il, « nous pourrons faire quelque chose de bien. »

Ils réussiraient, même si le vaisseau s'était perdu avec toute la cargaison, les machines, les outils, les plantes et les animaux. Ils s'adapteraient, lutteraient et construiraient une colonie à la mesure des hommes. Bien plus tard, d'autres humains arriveraient pour trouver une nouvelle-Terre.

Un faible espoir se levait en lui. S'il ne touchait pas les autres par radio, il partirait à leur recherche. Il utiliserait les fleuves, capturerait des montures. Il marcherait, franchirait les plus hautes montagnes.

Tout cela, il l'avait appris pendant des années avant le départ. Il savait comment se protéger du froid, analyser la nourriture et

déterminer les dangers d'un milieu nouveau. Tout était gravé dans son esprit, dans son inconscient, au long de ses nerfs.

Au fond du bois, il y eut un grondement. Gregory se retourna, le cœur battant. Ce n'était pas le tonnerre. Il prêta l'oreille et, par-dessus le bruit de la pluie, il perçut un ronflement sourd. Il était impossible d'estimer la distance mais cela ne semblait pas très loin.

« J'ai le lance-lumière, » se dit-il, « le poste et les rations. Et la trousse... Aucune raison de ne pas aller voir. » Un instant, il s'inquiéta du caisson. Celui-ci pouvait constituer un abri utile. De plus, il aurait sans doute besoin du métal et des pièces du moteur, plus tard. Il se souvint alors de la balise. Le caisson émettait un signal sur une fréquence que le poste prenait automatiquement. A n'importe quel moment, il pourrait se repérer en utilisant le cadre directionnel.

Il écouta encore, mais le ronflement s'était tu. Il s'enfonça dans la forêt.

3

Ses pas craquaient sur le tapis d'aiguilles. Très loin au-dessus de lui, la pluie battait les branches. Par instant, il percevait le contact froid d'une goutte. Le sous-bois avait d'étranges odeurs. La vie y semblait rare. Il songea que les animaux avaient dû fuir à son approche. Les petits, du moins, rongeurs et oiseaux inoffensifs, effrayés par cet intrus tombé du ciel.

Mais les autres...

A la seconde où il pensait cela, le ronflement reprit. Bien plus proche, semblait-il.

Gregory s'arrêta et s'appuya contre un arbre. La douleur revenait tout à coup dans sa jambe. Il sortit la trousse tout en écoutant le ronflement inquiétant. D'une main tremblante, il se fit une nouvelle injection, avala deux comprimés. Il avait soif. Mais l'eau était restée dans le caisson.

Pour la nourriture, il pourrait tenir quelque temps avec les rations. Mais s'il voulait boire sans risquer de mourir empoisonné, il devrait retourner au caisson, tôt ou tard.

Restait l'analyseur. Il le sortit de la trousse, le déploya et l'examina un instant, hésitant. Puis il le remit en place. L'analyse de l'eau de pluie lui prendrait de longues minutes. Cela pourrait se

faire plus tard... Auparavant... Il fut sur le point de sourire. Une intense curiosité le dévorait, mêlée de crainte.

L'être qui produisait le ronflement devait être de taille ! D'ici quelques instants, il allait le voir. Il allait affronter une créature d'un autre monde.

Il rangea la trousse, reprit le poste en main et se remit en marche.

A nouveau, la douleur s'estompa et sa jambe ne fut plus qu'un brandon inerte qu'il parvenait à oublier. Le ronflement décroissait ou s'éteignait parfois. Gregory n'entendait aucun bruit de branche brisée et il pensa que l'animal se trouvait peut-être en terrain découvert. Il atteignit le sommet de la colline et le bruit se fit plus net. En contrebas, il devait y avoir une clairière. Peut-être y avait-il plusieurs animaux ? Ce qui expliquait les diverses tonalités de ronflement.

Il prit l'arme dans sa main droite et progressa avec prudence, redescendant la contre-pente. La pluie avait cessé. Il n'entendait plus son bruissement, bien qu'il sentît encore des gouttes isolées sur son visage et ses mains. Une série de gloussements éclata à proximité et, immédiatement, ses réflexes jouèrent. Il se retourna, l'arme braquée, le doigt sur la détente.

Il entrevit la forme noire d'un oiseau qui s'envolait entre les branches et poussa un soupir de soulagement. Tout n'était pas dangereux. Mais ce ne serait que peu à peu qu'il apprendrait à ne pas être en transe au moindre bruit.

Le ronflement, comme la première fois, se changea en grondement et Gregory eut un sourire en reprenant sa progression. L'animal n'était plus très loin, maintenant. D'ici quelques secondes, il allait contempler peut-être un de ces monstres que se plaisaient à imaginer les biologistes de l'expédition. Au fond du bois, encore dissimulée par les arbres, la chose grondait.

Un rayon de soleil s'infiltra entre les branches à l'instant où il apercevait la clairière. Il s'arrêta net et s'accroupit. La chose devait être là. Elle venait juste de se taire et le silence semblait encore plus lourd. Il posa la main sur le sol et le sentit vibrer. La chose se déplaçait, quelque part. Son cœur s'était mis à battre à une allure folle et sa langue passait sur ses lèvres avec un arrière-goût de sang.

Les secondes passaient et il se demanda s'il n'allait pas abandonner la radio pour venir la reprendre après. Il aurait ainsi les mains libres pour affronter la chose. Mais il courait un risque. Si

la chose n'était pas seule et qu'il ait à lutter, le combat pouvait l'éloigner du poste.

« Non, » se dit-il, « il faut que je continue d'appeler les autres. Si je perds la radio, je ne pourrai même plus retrouver le caisson... »

Entre les arbres, au bord de la clairière, il apercevait le ciel. Les nuages fuyaient à toute allure et le soleil lançait des étincelles dorées dans les chapelets de gouttes qui s'accrochaient aux aiguilles.

Le sol était défoncé. Gregory apercevait deux arbres abattus. Leurs racines rouges et convulsées avaient labouré la terre et ressemblaient à des animaux morts.

Il guettait la reprise du ronflement ou tout autre signe de la chose. Mais il entendait d'autres sons, innombrables, en tendant l'oreille. Des oiseaux qui pépiaient, de l'autre côté de la clairière, des insectes et, plus loin, un animal qui poussait des grognements vagues.

Ce monde grouillait de vie et il se trouvait seul dans cette forêt, perdu dans la campagne d'un été étranger.

Courbé en deux, il s'approcha du bord de la clairière et s'agenouilla derrière un arbre. Il découvrait maintenant tous les troncs abattus, déchiquetés, les blessures profondes du sol brun. Etait-ce la chose grondante qui s'était acharnée sur la forêt ? Il ne l'apercevait nulle part. Peut-être était-elle partie ? Non, le sol vibrait toujours.

Il se redressa et surgit dans le soleil en clignant des yeux, ébloui.

Il y eut soudain un grondement de tonnerre et, du coin de l'œil, il entrevit la chose qui fonçait. La pente de la clairière la lui avait masquée mais, maintenant, elle arrivait droit sur lui. L'espace d'une demi-seconde, il vit une lourde carapace écarlate qui brillait au soleil et deux membres noirs qui soulevaient des mottes de terre. La vitesse de la chose était ahurissante et il n'eut que le temps d'appuyer sur la détente du lance-lumière.

La clarté du soleil fut éclipsée par un éclair bleu et silencieux. Puis il y eut un bruit de déchirement et une note aiguë resta suspendue dans l'air surchauffé. Gregory baissa le bras. Son cœur résonnait dans toute sa poitrine et ses jambes étaient devenues incroyablement faibles. Il eut envie de s'asseoir et lutta pour garder son équilibre. Il ne restait rien de la chose. Le sol était à présent vitrifié et reflétait l'image du soleil sur fond noir. Le silence était revenu. Total. Plus d'oiseaux, plus d'insectes ni d'animal grognant.

« Plus personne, » pensa Gregory. « Un petit geste et plus personne, plus rien... »

Il se tourna de tous côtés, guettant l'apparition éventuelle d'une autre chose écarlate. Mais le lance-lumière avait fait le vide autour de lui.

Il se mit à rire silencieusement, presque douloureusement, debout sous le soleil brûlant. Le nouveau monde apprenait à connaître l'homme.

Il s'assit sur un des troncs abattus puis, apercevant une flaque d'eau à quelques pas, il se releva et y porta l'analyseur. « Monstre ou pas, » se dit-il, « il faut boire. »

Il refit les gestes précis qu'on lui avait enseignés, forçant ses mains à ne plus trembler.

Bien sûr, il existait des poisons complexes dont la présence représentait un risque. Mais le résultat qui se forma sur le cadran disait : EAU SIMPLE et Gregory but aussitôt dans ses mains en coupe. Il savourait la fraîcheur qui mettait des pointes de glace sur ses dents et sur sa langue, effaçant le goût de sang.

Lorsqu'il se redressa, il se sentait dix fois plus fort.

4

La journée allait vers sa fin. Il resta au bord de la clarière tandis que le soleil descendait dans le ciel débarrassé de nuages. A un moment, il mit le poste en marche et appela les caissons de sauvetage jusqu'au vingtième. Aucun ne répondit. Il lui en restait encore neuf et il n'osa pas affronter l'éventualité d'un silence total. Il ferma la radio et essaya de chasser le goût amer qui lui était venu dans la bouche. Il but quelques gorgées d'eau. Son cœur lui semblait comprimé au fond de sa poitrine. Il éprouvait une émotion où se mêlaient le chagrin et la fureur. Fureur contre ce monde où l'avait amené le caisson, contre l'expédition perdue, le vaisseau disparu... Sans outil, sans machine, il avait espéré s'adapter. Mais il savait maintenant que, jour après jour, à coups de lance-lumière, il se changerait en animal. Il ne penserait plus qu'à boire, à chasser pour se nourrir, à fuir pour ne pas mourir.

« Ce n'est pas ce que l'on nous a dit... » Il ressentit une douleur dans la tête et serra les dents. Etait-il complètement brisé, démantibulé ?... Sa jambe était comme un morceau de bois, à présent.

« Je ne peux pas rester ici, » songea-t-il. « Il faut que je rejoigne les autres... On ne m'avait pas dit que ce pouvait être ainsi, avec cette solitude... »

Il promena les yeux sur la clairière déserte. Les troncs ressemblaient au squelette d'un immense animal et, une seconde, il imagina que c'était vrai.

Le soleil s'abaissait sur les cimes noires des arbres. Un nuage d'oiseaux défila en piaillant. Gregory se demanda s'il ne pouvait pas utiliser le lance-lumière à sa puissance minimale pour griller quelques oiseaux en vol. Puis il abandonna cette idée et se contenta d'une tablette nutritive. Il but l'eau de la flaque, trouva qu'elle avait pris un goût de terre et jura à voix haute.

Les injections et les comprimés semblaient avoir eu raison de la douleur dans sa jambe. Mais il devait s'occuper vraiment de la blessure. Il ressortit la trousse et se mit en devoir de nettoyer consciencieusement la plaie. Elle n'était pas si profonde qu'il l'avait craint et il confectionna un pansement acceptable.

La fraîcheur qui venait repoussait les frayeurs et le désespoir de l'après-midi brûlant. Bientôt, ce serait la nuit de ce monde et il se dit qu'il valait mieux quitter les bois s'il ne voulait pas monter une garde incessante, l'arme à la main, sans pouvoir dormir.

Il se leva, traversa la clairière et chercha à s'orienter. Mais, de tous côtés, c'était la forêt. Pour retrouver les étendues d'herbe, il lui fallait rentrer à nouveau dans le sous-bois et suivre la pente.

L'ombre était plus dense sous les arbres, mais il ne sursautait plus aussi violemment aux cris des animaux invisibles et aux bruissements d'ailes entre les branches. Il n'avait ni faim ni soif, il ne souffrait presque plus et il songea que, bientôt, il serait complètement remis. Il avait triomphé de l'énormité écarlate qui l'avait attaqué. Il ne restait plus... Il serra la poignée du poste. Les autres répondraient peut-être. Ou ne répondraient jamais... Ils n'étaient peut-être plus que des silhouettes fracassées entre des fragments de coque. A moins que le vaisseau ne se fût enfoncé dans un océan de ce monde, ombre dans les ombres vertes, poisson gigantesque au ventre ouvert. Ou déchiré sur des montagnes acérées...

Gregory s'arrêta, surpris, en se retrouvant à découvert.

Les arbres cessaient sur une bande étroite qui s'en allait en sinuant à travers la forêt. Il comprit que c'était une sorte de piste. Le chemin que suivait un animal inconnu... A moins que la chose écarlate...

Il s'y engagea. Il marchait plus vite sur le sol dur. Le ciel s'as-

sombrissait, parcouru d'étonnants reflets violets et rouges. Dans le bois, des insectes crissaient par centaines. C'était le crépuscule d'un après-midi étranger, à des millions de kilomètres des hommes...

La piste s'élargissait après un détour et, soudain, il entendit le ronflement familier. C'était donc cela, pensa-t-il. Les monstres écarlates devaient suivre cette piste dans la forêt. Elle se continuait sans doute jusqu'à leur nid, leur tanière...

« Si je continue jusqu'au bout, » pensa-t-il, « je vais faire un beau massacre ! »

Mais, pour l'instant, un des monstres approchait.

Gregory se rejeta dans l'ombre et se dissimula derrière un arbre. Ainsi, il découvrait une partie de l'étrange piste et, d'un jet de lance-lumière, il pouvait griller tout un troupeau de choses écarlates.

Le ronflement cessa pendant quelques secondes, puis reprit plus fort. Et le monstre surgit. Gregory fut décontenancé par son apparence. Ce n'était pas là une chose écarlate comme celle qu'il avait détruite. Le nouveau venu était beaucoup plus gros. Moins haut mais plus trapu. Dans l'ombre du bois, ce n'était qu'une forme noire et mouvante avec deux yeux extraordinaires qui semblaient refléter le soleil disparu. Un curieux appendice en forme de trompe apparaissait au-dessus de la tête du monstre et, à l'instant où Gregory leva son arme, des sons tonitruants s'échappèrent de cet organe. La bête avait dû l'apercevoir grâce à quelque sens secret et ses hurlements lui étaient destinés. Frayeur ou colère ?... Il ne perdit pas de temps sur cette question et appuya sur la détente. Les grands arbres devinrent de gigantesques formes bleues. L'air claqua, puis l'ombre revint. Une odeur acide flottait sur la piste.

Gregory se redressa tout en remettant son arme à la ceinture. Le chemin des monstres brillait maintenant à l'endroit où le lance-lumière avait fondu le sol en même temps que l'énormité grotesque et hurlante.

« En tout cas, » se dit-il presque joyeusement, « je ne mangerai pas grâce à eux ! »

Il poursuivit son chemin en suivant la piste. Il ignorait s'il atteindrait ainsi un espace découvert ou le repaire des monstres. L'une et l'autre éventualités lui semblaient acceptables. S'il quittait la forêt, il se débrouillerait cependant pour se creuser un abri et allumer du feu, ensuite. S'il devait combattre les monstres...

« Demain, » se dit-il, « il faudra que je chasse. »

Et, tout au fond de lui, une voix ajouta : et il faudra que tu appelles les autres... jusqu'à ce que la radio ne fonctionne plus...

Il songea de nouveau aux monstres. Il lui serait facile de détruire leur repaire, s'il le trouvait. Mais il ne pourrait poursuivre longtemps cette tactique. Les choses écarlates, il venait de le constater, n'étaient pas seules à le menacer. D'ici quelques jours, il aurait sans doute rencontré d'autres créatures rugissantes, ronflantes et hostiles.

« Elles défendent leur vie, » pensa-t-il. « Toute l'écologie de ce monde... »

Peu à peu, la nuit venait. Les étoiles apparurent et Gregory s'arrêta, saisi d'une violente émotion. Il voyait des soleils blancs et rouges et quelques soleils jaunes. L'un d'eux, songea-t-il, était sa patrie. Le vaisseau avait traversé tout ce vide effarant pendant des années pour venir s'échouer sans espoir sur un monde que les hommes auraient pu habiter... Il secoua la tête. C'était absurde, totalement absurde.

Le voyage avait été long, si long... Il aurait voulu se rappeler quelques détails, mais sa tête lui semblait vide. Il n'y avait là rien d'étonnant après le fantastique sommeil du voyage. Sur Terre, on leur avait expliqué ce phénomène. Du moins, il en était certain... Mais il ne se souvenait même plus de la Terre. Il tournait et retournait ce mot dans son esprit jusqu'à en éprouver une vague douleur.

Il ne fallait plus penser à la Terre. Il ne fallait penser qu'à survivre.

« Même seul, » se dit-il. « Même seul ! »

Il s'arrêta en apercevant une forme immobile, devant lui. Au détour de la piste, c'était comme un monolithe noir placé en sentinelle. Il recula de quelques pas et observa la chose. Elle brillait faiblement sous les étoiles et, comme il tendait l'oreille, il perçut un léger bourdonnement. Animal ou machine ? Son sang se mit à courir plus vite dans ses veines. La seconde hypothèse était trop extraordinaire. Les techniciens avaient à peine envisagé cette éventualité. Pourtant...

« Qui ? » pensa-t-il. « Mais qui aurait fait cela ? » Une des choses à trompe ? » Mais rien ne lui prouvait que c'était une machine qui lui barrait la route. La vie étrangère pouvait prendre toutes les formes. Il tenait déjà le lance-lumière et se posa la question : fallait-il frapper le premier ? Il se mordit les lèvres. De toute façon, il ne pouvait passer à proximité de l'étrange apparition, ani-

mal ou machine. Mais, d'un autre côté, il n'était pas raisonnable de tirer sans être menacé. Il existait une chance pour que cette chose soit un élément bénéfique de ce monde. Il ne pouvait rien savoir d'avance. L'homme, un jour, aurait besoin d'alliances étrangères. Mais il lui était très difficile de réfléchir. Sa blessure l'avait affaibli et il éprouvait tout à coup une intense envie de dormir.

« Et j'ignore même, » se dit-il, « si cette machine, cet animal, n'est pas déjà en train de m'attaquer, de quelque façon indécelable. Peut-être ce sommeil que je ressens est-il... » Il tressaillit. Il se passait quelque chose. Une forme noire bougeait à la base de la chose. Il tenait son arme fermement braquée. Ses dents restaient serrées et il respirait très vite, opressé, pris d'un terrible désir de hurler.

Tout à coup, il porta la main à ses yeux, ébloui. Son instinct le fit se jeter à terre. Il roula sur lui-même et se redressa en s'aidant des coudes. Avant de tirer, il entrevit encore l'œil éblouissant qui s'était allumé au flanc de la chose et qui le cherchait dans la nuit. Il lui sembla entendre un grondement. Puis il n'y eut plus qu'un nuage de feu bleu, une explosion silencieuse qui lui embrasa les poumons. Il chancela, roula de nouveau sur le sol et des flammèches crépitantes s'abattirent en sifflant depuis le ciel. Elles fouettèrent sa poitrine, ses épaules, et il perdit conscience.

5

Il était allongé sur sa couchette, à bord du vaisseau. Au-dessus de lui, il voyait les immenses arches d'acier bleu qui s'élançaient vers le deuxième pont où se penchaient les grappins des machines. Les baies de vision étaient des rectangles de nuit où passaient les lueurs fugaces des moteurs extérieurs. Et, soudain, les sonneries d'alarme retentissaient de tous côtés. Il se dressait sur sa couchette, se levait et se mettait à courir. Et cela lui amenait une image de son enfance. Un jour, il avait fui d'une cathédrale où l'avait amené sa mère, épouvanté par les lumières de l'autel et les reflets de cuivre et d'or au fond de l'ombre. Les arches du vaisseau étaient comme les arc-boutants d'une nef volante, en péril... Il courait dans la travée centrale...

Il ouvrit les yeux et le rêve fut balayé. Les sonneries s'estompèrent par le chant aigu d'un insecte. Il vit une lune d'or, au-dessus de lui, sur le fond des étoiles. Quand il voulut bouger, son bras

droit darda des flammes douloureuses jusque dans sa poitrine et il ne put réprimer un gémissement. Lentement, il parvint à se redresser sur le coude gauche. L'air avait une odeur aigre et il éprouva une violente nausée. La douleur était revenue dans sa cuisse.

Il palpa le sol autour de lui. Il n'avait plus le lance-lumière. Pendant un instant, la peur glacée qu'il éprouva lui fit oublier la souffrance. Puis il aperçut l'arme qui brillait faiblement sous la lune, de l'autre côté de la piste.

Il retint un cri en se redressant. Son bras droit pendait à son côté comme une branche noire, une branche où couvait le feu.

« S'il faisait jour, » pensa-t-il, « je pourrais voir la blessure. » Il serra les lèvres et se sentit vaciller. Les quelques pas qu'il fit pour atteindre le lance-lumière lui parurent durer une éternité. La fièvre ronflait à ses tempes et il avait terriblement soif.

Il remit l'arme à sa ceinture.

« Je ne vais pas crever ici, » se dit-il. « Bon sang, je ne vais pas crever ici ! »

Il avait fait une erreur. La chose, au détour de la piste, avait été une machine. Une machine d'une puissance extraordinaire, bourrée d'énergie. L'explosion aurait pu le tuer, le volatiliser en gouttelettes de feu sur tout le paysage.

Mais il y avait eu aussi un animal, un être, plutôt. Ou plusieurs. Ils l'avaient guetté dans la nuit. Ils avaient su qu'il allait venir. Etaient-ils les constructeurs de la machine ? En ce cas, ils devaient disposer d'autres moyens, plus efficaces. Il ne pouvait entamer, seul, une véritable guerre. Tôt ou tard, il perdrait.

Il regarda ce qui restait de la machine : un tas de braises qui rougeoyaient encore. Il s'en approcha. L'odeur était infecte. Il identifia quelques éléments métalliques fondus. Le lance-lumière avait tout nettoyé, annulé. Etres et matériel. Mais il n'était pas de taille à lutter avec une civilisation.

Il se demanda s'il devait continuer à suivre la piste. Cela risquait d'être dangereux. « Quels qu'ils soient, » pensa-t-il, « ils vont revenir. »

Il frissonna de fièvre et de peur en songeant qu'il aurait pu rester inconscient jusqu'à leur arrivée. Il imagina l'une des choses énormes penchant sa trompe sur lui.

Plus loin, quelque part entre les montagnes, il y avait sans doute une métropole où vivaient des milliers d'étrangers.

A moins de vouloir se jeter dans la gueule du loup, il devait

quitter la piste. La gueule du loup... Une seconde, il chercha dans sa mémoire obscure l'image de l'animal qui portait ce nom. Mais elle n'y était plus. La fièvre seule habitait sa tête comme elle habitait sa poitrine, et chaque aspiration qu'il prenait à la nuit allumait des tisons dans ses poumons.

Il s'enfonça entre les arbres, dans l'obscurité crissante d'insectes, presque effrayé du bruit de ses pas, du craquement des branches.

« Dieu que j'ai sommeil, » pensa-t-il. « J'aimerais tant dormir... »

Ses jambes ne le portaient plus que par simple automatisme. Un instant, il crut apercevoir des essaims de lumière mouvantes entre les arbres. Puis tout fut à nouveau noyé dans la nuit.

Il s'arrêta, s'appuya contre un arbre et vomit, parcouru de frissons glacés. Il passa une main tremblante sur son front visqueux. Il repartit à nouveau, parcourut encore quelques mètres puis sentit des arbustes invisibles qui griffaient ses jambes. Leurs feuilles bruissaient sous sa main et des épines retenaient son pantalon. Il tira sur sa jambe droite pour la libérer et gémit quand la douleur fusa jusqu'à sa hanche. Les arbustes cédèrent enfin et son propre effort le fit basculer en avant. Il roula dans un creux empli de feuilles humides et de terre molle.

A demi enterré, le visage tourné vers la voûte des arbres, il sombra dans le sommeil.

Il fit un rêve torride et turbulent. Des tiges de métal en fusion s'abattaient depuis un ciel gris et lourd et il courait à perdre haleine. Il était d'abord dans le grand vaisseau, puis sur une étendue blanche, éblouissante de soleil. Ce devait être au bord de la mer, car il percevait le grondement des vagues et il avait un goût de sel sur les lèvres. Il lécha ses mains et se souvint de son enfance. Il continuait de courir mais, soudain, il était nu et suivait une plage de sable blanc. Des oiseaux de mer au bec noir dansaient à sa gauche et semblaient vouloir l'accompagner. Il avait toujours le grondement de la mer dans les oreilles et ce goût de sel dans la bouche...

Il s'éveilla avec une sensation d'étouffement.

Le sel, dans sa bouche, était son propre sang mêlé de terre. Il cracha.

Le grondement, au-dessus de lui, n'était pas celui de la mer. Dans l'aube grise et poudrée d'humidité, une chose énorme bourdonnait et grondait au-dessus des arbres. Il l'entrevit comme une

ombre rapide. Un vent furieux fouetta les branches. Puis le grondement s'éloigna, s'éteignit.

« Cauchemar, » pensa-t-il. « Cauchemar... » Des oiseaux monstrueux le traquaient maintenant... Il s'agenouilla dans les feuilles. Des oiseaux... Ou bien était-ce une machine volante ?

La partie droite de son corps était comme un tronc d'arbre inerte et froid. Il palpa sa poitrine. Elle était couverte de boue et de débris de feuilles. Il avait peut-être plu à nouveau durant la nuit. Il regarda autour de lui. Les arbres n'étaient encore que des colonnes imprécises, grises et rousses dans la brume qui tapissait le sous-bois. Le ciel, pourtant, s'éclaircissait très vite. Le bourdonnement menaçant s'était éteint mais, très loin, Gregory entendit un cri bizarre, une espèce d'appel animal, sauvage. Et un autre, dans la direction opposée.

« Grand Dieu !... » Il se prit la tête entre les mains. Son front était douloureux, glacé. « Je suis tout seul ! » Il se souvint alors de la radio. Brusquement, il fut debout. Il se raidit sur ses jambes. Son cœur semblait s'être arrêté. « Du calme, » se dit-il. « D'abord la trousse... refaire le pansement... Voir mon bras. » Il fouilla fébrilement dans ses poches. En ouvrant la trousse, il vit que tout était intact.

Il refit le pansement à sa jambe. Une injection, un comprimé. Il regarda son bras et grimaça. Ce qu'il voyait évoquait plus un fragment d'écorce brûlé qu'un membre humain. Mais il pouvait encore le bouger. Il s'adossa contre l'arbre et, posément, fit les gestes nécessaires. Nettoyage de la plaie. Pulvérisation d'antibiotique. Nouvelle injection de calmant.

Il rangea la trousse, croqua une tablette nutritive puis vérifia la présence du lance-lumière à sa ceinture.

Ensuite, il se mit en marche. Il devait retrouver le poste, regagner la piste malgré le danger.

« Neuf caissons, » pensait-il en regardant avec un détachement étrange ses bottes qui soulevaient les feuilles et la terre. « Il reste neuf caissons... Quelque part... Il faut les appeler. Et le vaisseau... Peut-être qu'il répondra... »

Une idée lui vint, qui lui procura quelques secondes d'espoir. Il se pouvait que son caisson eût été le seul à quitter le vaisseau. En ce cas, lui seul était perdu, lui, Grégoire Gregory, pataugeant dans cette forêt étrangère pendant que l'expédition établissait les fondements de la colonie...

Mais aucun caisson n'avait répondu. Aucun des vingt premiers.

Même s'ils étaient encore fixés à leurs berceaux d'acier, au flanc de la nef, ils auraient dû répondre. Et les signaux de la balise du caisson auraient été reçus, déjà.

Seule sa jambe gauche avançait, traînant tout son corps. La partie droite suivait, inerte et froide. Il n'éprouvait plus les brûlures de la fièvre.

Une lumière rose se glissa dans le bois. Gregory vit détaler devant lui un minuscule animal noir. Puis un oiseau s'envola d'une branche. La vie de la forêt s'éveillait. Elle ne le craignait plus.

« Mais elle n'a plus rien à craindre, » songea-t-il avec amertume. « Je suis la proie, maintenant... »

Puis, soudain, il faillit pousser un cri de joie en découvrant la piste entre les arbres. Et presque aussitôt, il entendit le grondement d'un monstre qui approchait.

6

IL ne prit pas de risque. Il leva le lance-lumière et tira dès que la forme grotesque surgit au tournant. Dans l'éclat bleu de l'énergie libérée, il entrevit un second monstre qui stoppait derrière le premier, tentait de reculer. Il le détruisit comme le premier en déplaçant l'arme de quelques millimètres.

Ensuite, sans perdre une seconde, il se mit en marche sur la piste, abandonnant derrière lui les deux taches noires et fumantes.

Le matin étranger faisait apparaître des oiseaux entre les cimes aiguës des arbres. Gregory marchait au bord de la piste, tous les sens aux aguets. Sa main droite était crispée sur la poignée du laser.

Un bourdonnement... Il se jeta dans le bois.

Le fantastique oiseau passa en trombe au-dessus de la piste. L'espace d'un instant, il crut qu'il allait s'éloigner à nouveau. Mais il revint, frôla les arbres et, quand le silence tomba brusquement, il comprit qu'il s'était posé.

« Il faut que je sache, » pensa-t-il.

Le lance-lumière détruirait l'ennemi, oiseau ou machine.

La piste amorça un détour et il reconnut soudain l'endroit où il arrivait. Un peu plus loin, il vit les restes noirs de la machine.

Le poste... Il se mit à chercher, courbé vers le sol, examinant l'herbe au pied des arbres.

Mais le poste avait disparu.

Debout au milieu de la piste, immobile, il eut envie de hurler sa colère et sa solitude. Dans le ciel rose et bleu, le jour se levait. Bientôt, ce serait un matin d'été, puis un après-midi torride. Et il serait irrémédiablement seul dans ce paysage étranger que hantaient des monstres.

Sans réfléchir, il se mit à marcher sur la piste, au-delà du tournant. Le soleil apparut et des taches de lumière dorée se posèrent sur les arbres. Des nuages d'insectes gris jaillirent de fourrés clairs émaillés de baies sauvages. Gregory ne savait plus vraiment où il allait. Ses idées étaient comme des balbutiements, des souffles intérieurs, maladifs. Son imagination, parfois, lui amenait des images de cités tentaculaires, bourdonnantes d'énergie, capitales de cette planète. Les arbres se changeaient en colonnes et la piste devenait une voie cyclopéenne.

« La Terre ne saura jamais, » pensa-t-il. « La Terre... » Mais ce n'était qu'un mot. Il ferma les yeux et voulut presser ses tempes entre ses mains pour retrouver le goût de la Terre. Mais il n'y avait plus en lui que le vide et la peur qui tournait comme une grande roue de gel.

La piste fit un nouveau tournant et, comme les arbres s'écartaient puis s'éclaircissaient, il découvrit tout l'immense paysage. Montagnes vertes et noires, vallées claires où glissait le soleil, taches pâles de lacs lointains et... et d'autres choses qu'il ne pouvait identifier. Des formes régulières, étranges.

Quelque part, il y eut un bourdonnement, puis un grondement, dans une autre direction. Gregory se souvint de l'oiseau géant qui s'était posé hors de la piste. Oiseau... Machine.

« Que fais-tu là ? » se dit-il. Le danger lui apparut brusquement et il voulut s'élancer hors de la piste, courir vers la forêt, vers la voûte sombre et douce des grands arbres protecteurs.

C'est alors qu'il découvrit la fille.

Elle était humaine, indéniablement humaine. Ses longs cheveux bruns roulaient en mèches éparses sur ses épaules. Elle portait des pantalons et de petites bottes noires. Ses grands yeux le fixaient avec surprise.

« Grand Dieu, » dit-il. Il eut envie de pleurer. « Au moins quelqu'un... » Il s'approcha d'elle. « Où est votre caisson ? Savez-vous ce qu'est devenu le vaisseau ? »

Elle recula en secouant la tête. Le grondement qu'il avait entendu

quelques secondes auparavant retentit à nouveau, plus proche. Il tendit la main.

« Les monstres vont arriver, » dit-il d'un ton pressant. « Ils me cherchent... Ne les avez-vous pas encore rencontrés ? Venez. Vite. Il faut fuir. »

Elle ouvrit la bouche, secoua de nouveau la tête. Il lui saisit le bras mais elle se dégagea d'un mouvement vif.

« Mon Dieu, mais venez donc ! » cria-t-il. « Les voilà ! »

Elle se mit à courir sur la piste et il s'élança derrière elle. Un monstre à trompe déboucha au tournant. La fille trébucha, tomba devant lui et le monstre s'arrêta, hésitant. Gregory poussa un cri terrible et leva le lance-lumière. Il ne voulait pas blesser la fille et il visa une fraction de seconde trop tard.

Le monstre fit quelque chose et une flamme atroce lui traversa la poitrine.

Mais il ne tomba pas. Il se rejeta en arrière, courut vers le bord de la piste. La flamme, maintenant, lui dévorait le corps. Derrière lui, le monstre hurla. Il avait plusieurs voix, semblait-il.

Gregory voulut bondir vers les arbres. Mais il lui sembla qu'il continuait à flotter sans jamais retomber. Il n'y avait plus qu'un vide gris et poisseux et les arbres s'éloignaient à une vitesse affolante. Ses mains griffèrent le sol. Une seconde avant de basculer dans le néant, il ouvrit les yeux et vit une pierre blanche, près de son visage.

Des mots étaient gravés en noir sur la pierre, et l'approche de la mort lui fit comprendre la vérité à l'instant où sa tête roulait dans l'herbe. Les mots disaient :

DÉPARTEMENT DE LA NIÈVRE - GIEN S/CURE 8 KM.

7

Le lieutenant, les deux soldats et la jeune fille se penchèrent sur lui. Il était étendu sur le ventre, un bras replié contre la poitrine, l'autre tendu vers la borne. Sa tenue était maculée de boue et il avait des aiguilles de sapin dans les cheveux.

Le lieutenant le retourna avec précaution, posa une oreille contre sa poitrine. En se redressant, il secoua la tête.

Loin sur la petite route de campagne, les hommes de l'hélicoptère arrivaient enfin.

— « Il s'appelait Grégoire Gregory, » dit le lieutenant. Il regarda les deux soldats et la fille, blême et muette. « Le *Langevin II* s'est écrasé hier dans le Sud saharien, juste après son départ. On ne pensait pas qu'il y ait un survivant. Et puis, on a capté par hasard le signal de la balise de son caisson de sauvetage. Un paysan a retrouvé l'engin. »

— « C'est mon père, » murmura la fille.

— « L'accident et le choc ont détruit sa raison, » poursuivit le lieutenant. Il parlait plus pour lui-même que pour les deux soldats et la fille. Les hommes de l'hélicoptère n'étaient plus qu'à quelques mètres. Un gros capitaine arrivait en tête, soufflant comme un phoque.

« Pauvre type. Il a dû quitter le vaisseau quelques secondes avant la catastrophe. Un coup de chance, si l'on veut... » Il secoua la tête. « Il se croyait arrivé sur un des mondes de Sirius, c'est certain. Il a commencé par griller un tracteur avec son conducteur, dans une clairière. Et puis une jeep avec quatre hommes, hier soir. Ils avaient monté des haut-parleurs sur les véhicules mais, dans sa folie, il n'a rien compris... »

— « Et le transfo ? » dit un des soldats. « Tout le bled a été privé de jus. Et il y avait encore une jeep à côté, avec un projecteur. »

— « Deux hommes de plus, » dit le lieutenant. « Le transfo a explosé... » Il montra le bras droit de Gregory. « Il a d'ailleurs failli être tué par les câbles. Cela aurait sauvé les hommes des jeeps de tout à l'heure. Quel gâchis... » Il leva la tête et posa un regard indécis sur la fille. « Quel gâchis... Le coin a été bouclé trop tard... Un pauvre fou en liberté avec un laser... Quatorze morts... » Les mots tombaient de sa bouche.

Les hommes de l'hélicoptère s'étaient arrêtés derrière eux. Le gros capitaine se pencha. Il portait l'insigne de la Commission Internationale de l'Espace, un disque blanc avec une silhouette noire de Pégase.

— « Vous l'avez eu, » dit-il.

Le lieutenant se redressa. Il lui fit face avec une envie violente de le gifler.

— « Oui, » dit-il simplement. « Il était fou, mon capitaine. »

— « Je sais, je sais, » fit le capitaine en examinant le corps. « Le Conditionnement des Expéditions est très dur et il suffit paradoxalement d'un accident, d'une terrible émotion pour que des sujets faibles... »

Le lieutenant s'éloigna vers la jeep pour ne plus rien entendre. Le soleil était déjà chaud sur la route. Il se demanda comment Gregory avait bien pu voir le monde, en été. Derrière lui, l'un des soldats murmura : « Tout de même, Sirius... »

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du nombre de manuscrits qui nous ont été envoyés, nous rappelons que nous sommes **dans l'impossibilité** d'en examiner d'autres. Nous prions les auteurs qui auraient l'intention de nous soumettre des textes **de s'abstenir de tout envoi.** Nous regrettons de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

TERRY CARR

Le saut dans le vide

La pierre de touche de Terry Carr (nº 136) était une variation sur un thème fantastique fascinant : l'objet doté d'un pouvoir. *Saut dans le vide* au contraire aborde la science-fiction — et son auteur en profite pour exposer ce à quoi on n'avait encore jamais pensé, dans le domaine des voyages dans le temps...

ARTHUR LEACOCK traversa d'un pas traînant le hall de la petite université du Midwest où, à une semaine près, il avait besogné trente-deux années durant. Quelques raides mèches poivre et sel de ses cheveux ébouriffés au cours du sommeil dépassaient de sous son képi de cuir. Un képi qu'il portait depuis 17 ans sur 32. Ses chaussures fréquemment ressemelées ne faisaient quasiment aucun bruit en ce lieu dont, pourtant, les murs révélaient des propriétés de répercussion telles qu'Arthur s'imaginait parfois entendre par eux l'écho de son propre souffle.

Il bifurqua à droite pour se diriger vers le vaste parloir situé au centre du bâtiment, et escalada deux à deux les marches de l'escalier menant au deuxième étage. Il montait tête baissée en s'accrochant à la rampe de sa large main noueuse, et son regard errait aveuglément sur les marches qui défilaient sous lui tandis que sa bouche se rétractait entre ses joues ravinées.

Robert Ernsohn — ce sombre Robert à l'âme noire et à la voix de stentor — serait déjà à son bureau. Le souple et cauteleux Robert au front noble et lisse comme celui d'un mannequin de cire y arrivait toujours une heure avant l'apparition d'Arthur. Ce dernier savait qu'il trouverait Robert en train de revérifier les chiffres dont il avait déjà contrôlé l'exactitude la veille jusqu'à minuit. Non que Robert mît en doute ses capacités dans le domaine des mathématiques appliquées, mais ce lui était une habitude immuable de revérifier systématiquement tous ses calculs. Car, bien sûr, jamais Robert ne s'abandonnerait vaniteusement à un excès de confiance en lui-même. Invariablement il s'assurait que

ses calculs étaient exempts de la moindre erreur. Et cette certitude une fois acquise, il arborait un sourire rayonnant.

Parvenu au deuxième étage, Arthur franchit le seuil du hall au fond duquel se trouvait le bureau de Robert. Derrière lui, la porte battante émit aux grincements avant de s'immobiliser en position de fermeture.

Robert Ernsohn était assis à son bureau de style prétentieusement banal, dans un coin près de la fenêtre. A l'entrée d'Arthur, il leva les yeux et balaya de côté les papiers étalés devant lui. Le soleil matinal dardait par-dessus le toit du bâtiment qui s'élevait de l'autre côté de la cour, et ses rayons obliques, filtrant à travers le store vénitien, venaient strier d'or le bureau du sombre Robert aux yeux bruns. Celui-ci eut un sourire inconsciemment faunesque et déposa son crayon sur le meuble.

— « J'ai vérifié tous mes calculs à quatre reprises, » dit-il au vieil Arthur. « Faute de pouvoir m'absenter pour aller soumettre mon travail à un computeur dans le nord de l'Etat, j'ai dû contrôler avec les moyens du bord. J'espère que mes chiffres sont rigoureusement exacts. »

Arthur, qui avait observé les lèvres de son interlocuteur pendant que ce dernier exprimait sa confiance en soi, se rendit au vestiaire pour y accrocher son manteau d'hiver et en revint avec un chiffon à poussière. En cinq pas il traversa le bureau pour gagner le laboratoire attenant. Un labo exigu, bruyant et sale. Le sol, du moins, était crasseux ; car le matériel, lui, brillait de netteté. Ce fut néanmoins l'appareillage qu'Arthur se mit à astiquer de plus belle parce que *la Machine* allait faire l'objet d'une expérience décisive ce matin même.

L'engin comportait une couchette en plan incliné au milieu d'un fouillis électromécanique inextricablement complexe. Arthur épousseta le cuir de la couchette en l'effleurant du bout des doigts ; puis il frotta consciencieusement les parties métalliques de l'appareil, mettant à l'épreuve çà et là le fonctionnement de quelque manette ou levier. Et tout en huilant certaines articulations du mécanisme, il fredonna distraitement un petit air. Mais se surprenant à ce faire, il cessa aussitôt.

La Machine — cette *Machine à explorer les Temps Futurs* — était maintenant fin prête pour l'utilisation humaine. Chaque jour méticuleusement entretenue en parfait ordre de marche, elle avait nécessité une révision complète durant une semaine entière et l'on avait procédé au remplacement des pièces douteuses. A la suite

de quoi l'essai d'hier s'était avéré probant. Le chandail de Robert (Arthur n'eût pas volontiers risqué le sien) avait été envoyé à deux jours de distance dans l'avenir... et en était revenu. On l'avait alors expédié successivement à six mois, puis à cinq ans dans le futur... et chaque fois il avait fait retour à son propriétaire. Mais, bien sûr, Arthur Leacock n'avait jamais douté de ces retours.

Robert apparut sur le seuil du petit laboratoire et observa le vieil Arthur mettant le contact afin de chauffer la Machine. Des aiguilles oscillèrent sur des cadrans et Robert se pencha pour y lire, les yeux brillants d'intelligence, certaines indications qu'il confronta avec ses feuilles de chiffres apportées avec lui. Finalement il eut un hochement de tête approbateur. Arthur ne tint nullement compte de sa présence. Il coupa le contact et se dirigea vers la fenêtre où il consulta sa montre : 7 h 43. Alors il déboucla son bracelet-montre et le remit à Robert avant de passer dans l'autre pièce.

Là, derrière le bureau du professeur Ernsohn, il s'assit dans le fauteuil et regarda par la fenêtre donnant sur la cour. Une brunette de 18 ans fréquentait un cours commençant à 8 heures et arrivait toujours en avance. Arthur la guettait chaque matin par cette même fenêtre ; et dès qu'elle était en vue, il s'efforçait à distraire l'attention de Robert afin que le charmeur noiraud manquât l'occasion d'apercevoir la jouvencelle. Arthur agissait quotidiennement ainsi depuis le jour où, deux mois plus tôt, il avait entrevu Robert conversant en aparté avec la jeune fille.

La voilà justement qui arrivait d'un pas rapide dans le froid vif. Déjà elle escaladait au trot les quelques marches précédant la cour. Par ce temps glacial, elle s'était emmitouflée dans un lourd manteau neutralisant une silhouette beaucoup plus suggestive en jupe et chandail — précaution dont le vieil Arthur loua incontinent la double sagesse : il n'ignorait point la raison d'optique motivant la préférence des mois scolaires d'été chez les universitaires masculins de même engeance que ce ténébreux Robert aux pommettes de Mongol.

— « A quelle heure désirez-vous partir ? » cria-t-il à Robert qui, venant répondre dans la pièce même, ne jeta pas un seul regard vers la fenêtre.

— « A huit heures, » précisa-t-il.

— « En êtes-vous certain ? »

— « Tout à fait. Nous en avons convenu définitivement hier et je change rarement d'avis. »

— « Sait-on jamais ? » fit Arthur. « Un imprévu aurait pu vous contraindre à modifier vos projets. »

Robert sourit comme pour assouplir les muscles de sa face boucanée :

— « Au point où en sont les choses, rien ne pourrait modifier mes plans. Sauf, peut-être, une manifestation de la volonté divine. »

La volonté divine... songea le vieil Arthur désireux de s'assurer, d'un coup d'œil par la croisée, que la jeune étudiante était maintenant hors de vue et donc à l'abri.

— « On frappe à la porte, » dit-il soudain.

Le professeur alla ouvrir mais, ne voyant personne devant le seuil, il s'en fut inspecter du regard les escaliers. Immédiatement Arthur tourna les yeux vers la cour. La jeune fille s'était assise sur un banc proche de l'entrée de sa classe. Elle feuilletait un livre. Ses longs cheveux lui retombaient en partie sur le front comme une frange de brume. Même à distance, Arthur ne s'y trompait guère : c'était bien là une opulente et souple chevelure magnifiquement virginale. Il savait combien Robert eût aimé y plonger les doigts et caresser le cou d'albâtre de cette vierge à peine nubile, serrée tout contre lui...

Robert constituait pour elle un danger. Un danger dont personne d'autre qu'Arthur Leacock ne semblait conscient. Mais le vieil Arthur, pour avoir observé les faits et gestes des étudiants mâles tout au long de trente-deux années scolaires, savait reconnaître la lueur de concupiscence qu'il surprenait maintes fois dans les yeux de Robert. Tant d'étudiants et de jeunes professeurs avaient, par moments, ce regard trouble et sournois voilant des appétits charnels inavoués, une ardeur dont l'intensité tour à tour croissante et décroissante finirait, comme un feu dévorant, par une explosion passionnelle si violente que... Mais Arthur préférait ne pas achever sa pensée.

Une fois, il avait tenté de mettre les autorités universitaires en garde contre Robert dont l'âme n'offrait qu'un obscur dédale où couvaient les plus noirs desseins. En bas, au bureau de Mr. Lewis, le recteur, il avait voulu dessiller les yeux au sujet de Robert et le montrer sous son vrai jour. Cet entretien avait eu lieu après les cours, le soir même du jour où il avait vu ensemble Robert et l'étudiante. Il s'en était confié d'abord à l'assistante de Mr. Lewis, femme austère et grisonnante, et avait même suggéré la révocation pure et simple du satyrique Robert. Mais la respectable dame ne lui avait prêté qu'une oreille distraite et, alors qu'il se trouvait

encore dans l'antichambre, face à la sortie et le regard placidement fixé sur un éclat de bois dans le parquet, il l'avait entendue dire à Mr. Lewis :

— « Souvenons-nous qu'Arthur se fait vieux. A cet âge, on devient sujet aux troubles et défaillances de mémoire. La sienne lui joue probablement des tours. Parfois les vieilles gens perdent un peu le contact avec la réalité ambiante. »

— « Mr. Robert Ernsohn est l'un de nos meilleurs éléments parmi les jeunes professeurs, » avait répondu Mr. Lewis. « Nous l'appuyons aussi pleinement que possible dans ses recherches et nous avons entière confiance en lui. »

Arthur avait alors perçu un froissement de papier, puis le silence s'était fait. Aussi avait-il cessé de contempler le parquet pour gagner la sortie.

Perdu le contact avec la réalité ambiante ?... A l'université, Arthur avait observé les regards et les mœurs d'innombrables jeunes gens durant la part majeure de son existence. Et cette pratique lui en avait appris long sur « les réalités de la vie ». Au début de sa carrière, son poste de concierge s'était révélé propice aux études prolongées sur les mœurs estudiantines ; plus tard il avait poursuivi ces mêmes études non seulement dans l'exercice de ses nouvelles fonctions d'assistant aux laboratoires de chimie, mais également depuis le petit observatoire aménagé là-haut sous le toit. Il avait vu les gars envelopper d'un regard de convoitise les filles gracieuses aux longs cheveux flottants et à la fine cheville, dont le roulement de hanches imprimait dans la marche un doux balancement à leur jupe ajustée. Certes, les réalités de la vie n'avaient plus de secret pour lui.

D'autre part, il avait lu clandestinement pas mal de choses en la matière, dévorant des livres « empruntés » à la section des ouvrages que l'on gardait sous clé à la bibliothèque du campus. Des attentats et crimes commis par des détraqués de tous genres : sadiques et autres psychopathes à la sexualité aberrante, éventreurs mutilant ou disséquant leur victime ; certains allaient jusqu'aux ablations mammaires et d'aucuns excisaient de l'abdomen les viscères qu'ils étalaient sur le sol, puis lavaient le corps partiellement évidé et le rhabillaient avant de quitter le théâtre de leur boucherie démentielle. L'ensemble de cette littérature d'horreur, relevant de la criminologie psychiatrique, avait achevé l'édification d'Arthur quant aux réalités de la vie. Ces réalités l'entou-

rant de toutes parts, il n'aurait pu manquer d'être et rester en contact avec elles.

Derrière lui, la porte s'ouvrit : le sombre Robert fronçait les sourcils en revenant dans son bureau.

— « Il n'y avait personne, » dit-il. Puis, ayant consulté la montre de son assistant, il se rendit au laboratoire où l'attendait la Machine.

— « Il doit être l'heure, » dit Arthur en lui emboîtant le pas.

— « Oui, » fit Robert qui s'installa sur la couchette inclinée.

Arthur amena le chronoviseur gradué juste au-dessus du corps de Robert et y composa correctement les données précises. Après quoi il mit le contact et, la Machine étant dès lors en marche, il attendit qu'elle chauffât.

L'ambitieux Robert allait effectuer une plongée dans l'avenir. Pas très loin : seulement à une heure d'anticipation... mais l'événement ferait date dans l'Histoire ; Ernsohn serait le premier explorateur en son genre. Nul autre qu'Arthur ne semblait avoir eu vent de la méthode à suivre pour réaliser cette expérience sans précédent. Mais en homme avisé, l'inventeur avait surmonté tout seul les multiples difficultés de réalisation et, franchissant tous les obstacles, était parvenu à construire l'engin sans dévoiler aux édiles la véritable destination de son œuvre. En gardant jalousement son secret, il avait empêché du même coup les éminences universitaires et autres d'opérer la mainmise sur ses travaux. « Je dois pouvoir me fier à mes propres capacités, » s'était-il borné à dire.

Arthur continua d'observer l'inventeur cependant que ce dernier se laissait aller en arrière pour s'adosser à la couchette temporelle et se placer sous l'appareillage de la Machine. Robert, fermant à demi ses paupières ombragées de longs cils charbonneux, fit alors une inhalation profonde.

— « Prêt, » dit-il.

Ainsi donc, l'intrépide Robert s'en va dans l'avenir, songea Arthur. *Et à son retour il amènera des témoins pour le « voir en double » d'ici une heure ; témoins auxquels il expliquera amplement le phénomène dont il sera le héros. Il le fera à pleine voix, de cette voix si riche en nuances et néanmoins glacée. Subséquemment il publiera un rapport scientifique et accédera au professorat dans une Faculté plus importante. En un mot, il deviendra célèbre dans les milieux où pullulent les jeunes filles bien roulées. Parce qu'il est, lui aussi, bigrement au fait des réalités de la vie...*

L'assistant de laboratoire contrôla soigneusement les cadrans

et vecteurs de la Machine, veillant à ce que leurs indications soient strictement conformes aux instructions reçues. Bon travailleur, c'était un assistant consciencieux. C'est pourquoi il n'avait pas craint le congédiement après que la collaboratrice du recteur l'eût tourné en dérision. Tous s'accordaient à reconnaître que par lui les ordres étaient toujours exécutés à la lettre.

— « Au revoir, » dit-il. Il poussa un levier, et Robert disparut.

Arthur s'approcha de la couchette vide et posa la main sur le doux capitonnage de cuir, lequel conservait encore un peu de la chaleur corporelle de l'homme qu'il venait d'expédier dans le futur.

Mais il appartenait au vieil Arthur de le rappeler au présent. Il ramena donc la Machine au point mort et actionna un autre levier. Aussitôt Robert reparut sur la couchette... Arthur se pencha vers lui et resta là un moment, à regarder le sang couler par la bouche, les narines, les yeux et les oreilles du voyageur temporel. En outre, un petit trou traversait de part en part la jambe droite et se mettait à saigner, lui aussi. L'inventeur avait cessé de vivre.

De l'avis d'Arthur, la perforation de la jambe avait probablement été causée par une météorite. L'assistant avait ouï parler de ces corps sidéraux lorsqu'il travaillait à l'observatoire. Au cours de ces après-midi là-haut, il avait eu la prescience de ce qui pouvait advenir à Robert explorant le futur. Certes, il était assurément possible à l'explorateur de partir en anticipation d'une heure dans le temps et d'être rappelé au présent presque aussitôt après. Mais à une heure de distance dans l'avenir, la Terre, elle, ne serait plus exactement au même endroit : elle accomplit en effet sa révolution autour du soleil à la vitesse approximative de 29 kilomètres par seconde, et en raison de ce fait, l'ensemble du système solaire paraît se déplacer, par rapport à la Terre, de quelque 19 kilomètres/seconde vers un point situé dans la constellation d'Hercule. Voilà, du moins, ce que lui avait inculqué un membre de la Section d'Astronomie, et sa mémoire l'avait fidèlement enregistré.

L'explorateur temporel avait probablement réussi à se transporter dans le futur à une heure de distance *dans le temps* — mais au lieu d'« atterrir » en glorieux anticipateur dans l'enceinte de l'université comme prévu, il avait précédé la Terre *dans l'espace* et abouti en un point orbital non encore atteint par notre planète, bien en dehors de l'atmosphère terrestre. Cette plongée sans transition dans le vide spatial exempt d'oxygène et de pression atmosphérique avait fait éclater les poumons et les vaisseaux sanguins, provoquant une hémorragie mortelle avant même que l'homme

succombât par asphyxie. Mais la faute n'en était certainement pas imputable au vieil Arthur.

Fredonnant en sourdine, il bloqua la Machine et lava de son mieux la tête ensanglantée de Robert. Par endroits déjà le sang séchait, formant sur la peau refroidie une couche brunâtre. Puis il remit en ordre les vêtements du mort et monta à l'étage pour relater l'« accident ».

En s'y rendant tout droit, il s'accorda néanmoins une courte halte pour observer une jeune fille au chandail rose et bien rempli, qui se dépouillait de son lourd manteau comme le papillon de sa chrysalide.

Traduit par Jean Laustenne.
Titre original : Brown Robert.

(voir page 160)

JEAN-MICHEL FERRER

Une vie alternative

Il peut y avoir de nombreuses vies dans la galaxie — même des vies impensables à notre échelon spatial ou temporel.

Ses premiers moments de perception lui apportèrent la sourde rumeur des entrailles terrestres, la chute infinie de cataractes d'eau boueuse, toute chargée de soufre et de nuages de spores fertilisatrices.

Elle sut ensuite qu'elle était, comparée au milieu environnant et à la faune qui apparaissait, une créature sans forme, une vague, très vague architecture de vie coulée entre des replis rocheux, des poches savoureuses de sédimentation interne, des lits chimiques où des bouillons nourrissants se renouvelaient constamment.

Un premier mouvement lui permit d'apprécier plus complètement les régions voisines. Les cris des titanothères perçaient alors des voiles de brume qui ressemblaient à de lourds nuages retombés sur la terre humide.

Puis, le temps, à peine, de changer d'orientation et elle perçut le passage d'une formidable caravane d'êtres de petite taille, armés de dards qu'ils avaient pris à la nature. Ils semblaient tout à fait décidés à imposer leur loi.

La créature, elle, savait qu'elle ne pouvait et ne pourrait jamais participer à ces migrations, ni même y prêter de l'intérêt. Car, pour elle, unique en son genre, du moins dans cet univers, les choses suivaient un train bien différent.

Un autre mouvement, et elle réalisa que des architectures parfaitement artificielles couvraient les proches montagnes. Dans l'air, d'autres artifices volaient, portant les petites créatures déjà aperçues. Elle bougea lentement, encore, et des langues de glace passèrent et repassèrent entre les montagnes qui se modelaient en s'abaissant toujours, en adoucissant leur relief.

Et, loin dans l'espace, les feux étrangers qui étaient d'autres

mondes changeaient aussi, bougeaient et déformaient le brillant dessin de leurs agglomérats.

Un autre moment et les petits êtres constructeurs parurent déserter le monde. De grands insectes — la créature n'avait même pas eu le temps de les voir grandir — prirent la relève. Comme elle formait le faible désir d'observer leur comportement, ils n'étaient déjà plus là. Des veines cristallines étaient coupables de cette disparition.

Mais l'étrange vie qui les habitait s'évanouit très vite. Il y eut des périodes d'intense chaleur, ensuite, suivies de glaciations formidables où des archipels blancs et bleus se heurtaient avec de fracassants échos. Dans le ciel, le soleil se déformait, se gonflait, puis redevenait minuscule. Il semblait sur le point d'exploser.

La créature en ressentit un malaise passager.

Finalement, le soleil demeura gros, rouge et délétère. Mais le monde continua d'être, parcouru de vastes frissons.

La créature ne fit qu'entrevoir, entre deux sommeils, l'apparition puis le déclin d'une race de végétaux née des spores apportées par une extraordinaire pluie de météores.

Des océans vinrent baigner les montagnes, puis les engloutirent, et la créature éprouva un certain plaisir à absorber des matériaux dilués, subtilement transformés.

Mais il devait s'avérer qu'elle n'aurait pas droit à beaucoup de bonheur et pas autant de chance que certaines de ses très lointaines sœurs.

Elle n'était encore qu'un bébé balbutiant.

Le soleil se gonfla de nouveau et se déforma. La nuit parut s'abattre de l'espace. Dans l'espace, d'ailleurs, un conflit entre plusieurs espèces se déroulait. Des conflagrations formidables secouèrent le monde.

Et puis, les innombrables soleils eux-mêmes se comportèrent comme s'ils désiraient entrer dans le conflit. L'univers tout entier flamboya tandis que des constellations désaxées cinglaient les unes vers les autres et se heurtaient avec des libérations d'énergie qui précipitaient l'anéantissement.

Quand celui-ci survint, pour l'ensemble de cet univers, la créature n'avait accompli, peut-être, qu'une dizaine de mouvements. Elle venait, en fait, de naître à la vie.

Une vie alternative, faite d'éclairs de connaissance. Une vie si lente, si lente... Et pourtant si courte.

AVRAM DAVIDSON
et RANDALL GARRETT

L'appel des sirènes

Le mythe de la sirène est sans doute l'un des plus poétiques et des plus séduisants pour l'imagination que nous aient transmis les vieilles légendes. Et les auteurs fantastiques ne se sont pas privés de l'exploiter. Tant et si bien qu'un jour, il fallait bien qu'on s'emploie à le démolir ! Les responsables de cette exécution, Avram Davidson et Randall Garrett, font montre d'une cruauté féroce. Sans pitié, ils règlent son compte à ce personnage qui charma les rêves de l'humanité, au point qu'il nous sera difficile, dorénavant, de lire une histoire de sirène sans penser au portrait... virulent qu'ils en ont fait.

Si le curieux voyage de Jack Wilson ne lui révéla pas quelle chanson chantaient les sirènes, sous d'autres aspects il fut néanmoins satisfaisant.

Le spécialiste découvre trop souvent qu'il s'est développé le goût à un point tel qu'il n'éprouve que fort rarement de la satisfaction, et pour ce qui est d'être excité, cet événement ne se produit pratiquement jamais. Depuis les troubles récents intervenus au Tibet, par exemple, il est impossible d'obtenir un rôti de yak convenablement préparé. L'animal plus petit qui porte le même nom, originaire du Sikkim et du Nepal, est non seulement déficient du point de vue des marbrures, mais sa chair est généralement fibreuse et aqueuse. Nombreuses sont de nos jours les mines allongées et les ventres affligés de borborygmes aux alentours du vieux Club de Lhassa, à Darjeeling.

Jack Wilson, cependant, est un spécialiste en nourritures marines et, pour des gourmets de sa trempe, un seul rayon brillant perce l'ignoble brouillard de flasques filets de carrelet qui constituent le menu uniforme du vendredi dans toute la contrée, unique voie d'évasion pour échapper aux crevettes figées dans un beurre poisseux. Les connaisseurs et amateurs de nourritures marines reconnaîtront immédiatement que nous faisons allusion

au *Seafood Grotto,* restaurant qui ne contient pas le moindre flacon de Ketchup et dont même les tranches de citron ne sont pas de l'espèce fruste et vulgaire, mais d'une variété rare et délicate, dite Otaheite, et proviennent d'un petit buisson, quelque part en Géorgie.

Veuillez nous pardonner ; non. Nous ne vous dirons pas où est le *Seafood Grotto,* sauf qu'il se trouve à quelques dizaines de mètres du rivage du Pacifique, près de l'extrémité postérieure d'un quai, quelque part entre Coronado et Nootka Sound — ce qui suffit amplement pour quiconque aurait l'intention de fouiller le bord de mer. Il est douteux qu'un véritable amateur de nourritures marines consente à vous l'indiquer, à moins que vous ne soyez connu de lui, non seulement comme ami, mais également comme un initié partageant la même dévotion.

D'autre part, les propriétaires du *Grotto* n'ont garde d'avoir recours à la publicité ; ils n'ont que faire de clients incapables de savourer leurs mets succulents et ne manquent pas de ceux qui présentent les aptitudes requises.

Et nul plus que Jack Wilson n'apprécie ces spécialités.

Son nom ne figure pas dans le *Guide* des gourmets. Les soi-disant connaisseurs en vin et leur mystérieux jargon, il les met dans le même sac que les Turcs taste-eau, les taste-thé et autres fumistes. Il considère la bière comme tout juste digne de servir de shampooing pour les femmes d'une certaine classe. Les femmes — quelle que soit leur classe — il les adore. Ainsi que les nourritures marines.

Seulement, l'amour des nourritures marines, de même que l'amour des femmes, peut amener l'homme dans des situations étranges, et Jack Wilson qui cumulait ces deux passions d'une façon tout à fait littérale, trouvait le moyen de se mettre dans une situation telle que...

Mais il serait plus simple de commencer par le commencement.

Jack adore les mets que l'on sert au *Seafood Grotto* autant, sinon plus que quiconque ; mais il y a dix ans, le *Grotto* n'existait pas, et Jack passait une bonne partie de son temps à voguer sur des mers féeriques, et à en savourer les fruits. La guerre — dont il avait fait sa bonne part — était terminée depuis un peu plus d'une demi-décade, et l'économie mondiale, du moins en ce qui concerne les ressources pélagiques, n'avait pas retrouvé son niveau d'avant-guerre. Le caviar russe, il est vrai, commençait à ruisseler timidement sur les marchés mondiaux, mais du fait des troubles tragiques qui régnaient dans l'Azerbaïdjan et le Trans-Kur, les pêche-

ries de beluga dans la Caspienne occidentale n'étaient plus que l'ombre d'elles-mêmes ; et le bon frai gris que l'on tire du ventre volumineux des esturgeons de mer, qui fréquentent les rivages orientaux de cette étendue d'eau salée manque, comme chacun dans le monde le sait, de délicatesse.

A titre de compensation, Jack Wilson connaissait une petite cabane éprouvée par les intempéries où l'on dégustait un mulet fumé digne des dieux et des prospecteurs de pétrole du Texas.

De même, depuis que le gouvernement du Kuomintang avait perdu le Céleste Empire (à l'exception de Formose, Matsu et Quemoy), les crevettes de petite taille, mais au bouquet suave — certains prétendent qu'il s'agit de salicoques, mais peu importe — et que l'on trouve seulement à l'endroit où le Golfe de Po Hai débouche dans la Mer Jaune, demeuraient strictement introuvables, à n'importe quel prix. Du moins à ceux que Jack Wilson était disposé à payer.

L'argent comptait fort peu pour lui ; il jouissait de ce qu'on appelle communément « une situation indépendante », c'est-à-dire qu'il pouvait dépenser beaucoup, beaucoup d'argent, sans avoir à se préoccuper d'exécuter un travail fastidieux pour le gagner.

Donc, mises à part les victuailles thalassiques propres aux régions du monde contrôlées par le communisme, Jack n'était nullement tributaire des fluctuations du commerce d'importation et exportation ; où le menaient vents et marées, allait Wilson. Mangareva le connaissait et aussi les basses eaux du Capricorne. Les cérémonies nuptiales et aquatiques de la grande tortue de mer l'enchantaient, de même que la soupe verte que l'on préparait avec sa chair. Dans un minuscule port de pêche, sur la côte de Dalmatie, dont le nom de sept lettres ne comporte pas moins de six consonnes, il découvrit et fit ses délices d'une petite seiche rose que l'on faisait bouillir dans son propre sépia. Il découvrit quatre merveilleuses façons de préparer un rare et minuscule crabe mauve des îles Laccadive, dont toutes exigeaient qu'il fusse sauté dans du *ghee*. Il apprit que le *baccalà* — cette morue séchée, qui pour la forme, la texture, et même le goût n'est pas tellement différente d'une vieille planche à laver — lorsqu'elle est préparée avec du *cibolini*, de la sauce d'oursin, et de l'huile d'olive extraite au premier pressage, est capable de détourner pendant un court instant l'esprit d'un *signoretto* sicilien de l'attention passionnée qu'il porte aux jeunes servantes à peine nubiles.

Et il appréciait infiniment cet exquis mélange de brochet, de

poisson blanc et de carpe, adorablement passé au court-bouillon, que les exilés de Minsk et Pinsk ont fait connaître à travers les continents et archipels sous le nom de gefilte de poisson.

N'allez pas croire cependant que Jack Wilson circonscrivait son champ d'activité, pour la satisfaction de ses aspirations intimes, à la recherche de nouveautés gustatives dans le domaine des nourritures marines. Les produits de la mer étaient sa *spécialité*. Mais il partageait avec tous les mâles du genre humain ces goûts qui font la joie de tout homme digne de ce nom. Néanmoins, bien que Jack fût fort versé dans la chasse du beau sexe et que la pratique de ce sport lui parût divertissante, revigorante et digne d'intérêt, elle présentait pour lui peu de difficulté. Un homme doué d'une intelligence suffisante, d'un abord agréable, d'une santé excellente, d'un physique avenant et d'un compte en banque comportant un nombre de six chiffres, a rarement besoin de *poursuivre* les femmes.

Si notre Jack n'était pas marié, ce n'était pas tellement en raison de son jeune âge que de son goût très vif pour la liberté à laquelle il ne voulait pas renoncer ; il n'éprouvait d'ailleurs aucune aversion pour cette institution en tant que telle. Au fond de lui-même, il avait le sentiment qu'il finirait — un jour — par se marier, et cette perspective ne le hérissait en aucune façon. Néanmoins, quelles que fussent les qualités mystérieuses qu'il désirait trouver chez une épouse, il lui restait encore à trouver la femme qui semblât les posséder.

Il se remémorait le dicton mexicain : « Il faut nourrir le corps afin que l'âme puisse y vivre » ; c'est pourquoi la nourriture — sa préparation et son ingestion — lui avait toujours paru participer du domaine spirituel tout autant que du temporel et du social. Un intérêt intelligent et documenté pour l'art culinaire faisait, à son point de vue, toute la différence entre manger et simplement se nourrir. Plus une femme portait d'intérêt sincère aux mets qu'il choisissait pour leur menu commun, plus il se sentait attiré vers elle ; leur amitié prenait ainsi une dimension nouvelle. Hélas ! Du fait des détestables progrès des préparations en boîtes, des mets surgelés et autres soupes toutes faites, Jack Wilson avait rarement rencontré une femme qui fût son égale sur le plan culinaire et peu qui ne lui fussent pas désastreusement inférieures.

Wilson accomplissait généralement ses pérégrinations à bord de ses propres navires — car en sa qualité d'amateur du grand large hanté par les dauphins, il était possesseur d'un yacht à

moteur Diesel tout à fait capable d'affronter un tempêtueux Atlantique — et l'on s'imaginera aisément que maints week-ends et parfois maintes semaines furent passés avec plaisir et profit sur le sein de la grande bleue. Et la seule chose qu'il n'eût jamais dévoilée à la rare sélection de ravissantes mignonnes dont il s'était fait le chevalier-servant sur six ou sept océans, c'est qu'il recherchait quelque chose de plus que la perfection chez une femme.

Pour parler sans détour, il était en quête d'une sirène.

Wilson était tout à fait certain que la légende des sirènes n'était pas le moins du monde une légende, mais la simple vérité. On les avait vues trop souvent, trop de rapports provenant de lieux disséminés sur les vastes océans qui recouvrent le globe terrestre avaient signalé le fait au cours de siècles innombrables de l'histoire humaine, pour qu'on puisse douter que de tels êtres eussent un jour hanté les mers de la planète. Et dans l'opinion de Jack Wilson, elles y menaient toujours leurs aquatiques ébats. (A ce propos, il avait de même une foi inébranlable dans l'existence réelle du serpent de mer — à cette différence près qu'il n'avait nul désir de découvrir un serpent de mer.)

Il ne faudrait pas en déduire que Jack Wilson nourrissait l'intention d'épouser une sirène ; c'eût été pousser les choses un peu loin, spécialement pour un homme aux goûts raffinés. Il ne désirait pas particulièrement courtiser une sirène, bien que le processus physiologique éveillât son intérêt sur un plan mi-scientifique. Ce que Wilson poursuivait en vérité, c'était un rêve de beauté. Une vision de béatitude.

Cette vision était partiellement composée de la substance dont sont faits les rêves, mais elle comportait par ailleurs quelques-uns des traits les plus mémorables des femmes les plus mémorables que Wilson eût intimement connues. Et il se trouvait que chacun de ces ravissants articles qui obsédaient son âme, s'identifiaient en quelque sorte aux trésors mêmes de la mer, comme le dit le poète :

A cinq brasses de fond, glisse mon vrai amour...

Son vrai amour avait, pour commencer, de longs cheveux blonds ensoleillés, de la couleur des sables d'or de Trincomalee (Merrilyn Madison, dont les tresses demeuraient dans son souvenir, longtemps après que les notes pleines de grâce de son corps se fussent agréablement fondues dans la symphonie d'une vingtaine d'anatomies non moins séduisantes). Son vrai amour avait des dents sem-

blables à une rangée parfaitement assortie des plus belles perles de Bahrein (la Comtesse Della Gama ; il préférait oublier que ces dents causaient des morsures particulièrement douloureuses). Les yeux de son vrai amour étaient aussi bleus que la baie de Naples par un jour d'été (Marya Amirovna, dont les yeux, comme la mer, tournaient au gris lorsqu'une tempête était imminente). Sa peau avait la blancheur laiteuse des eaux qui baignent la plage de Saipan (Kirsten Jonsdotter, grande, majestueuse et passionnée). Ses seins étaient splendidement divergents et crêtés de corail (Amy, duchesse de Norchester ; la femme aux manières froides et au sang bouillant). Elle...

Mais il suffit.

Chacune de ces femmes avait été, à sa manière propre, aussi proche de la perfection que puisse l'être un humain. Pourtant, chacune d'elles n'avait pas réussi à le satisfaire pendant longtemps, non, du fait d'un défaut particulier, mais de l'absence d'une qualité indéfinissable. Et c'est ainsi qu'au fil des années, l'image qu'il se faisait des sirènes s'était assimilée toutes les perfections des femmes qu'il avait connues, plus ce *quelque chose* défiant toute définition.

Intellectuellement parlant, il n'imaginait pas que toutes les sirènes seraient à l'image de sa vision. Sa raison lui affirmait que de telles créatures doivent varier d'un individu à l'autre ainsi que le font les femelles non pinnipèdes. Mais au fin fond de son âme — à cinq brasses de profondeur — il savait que *sa* sirène serait la perfection des perfections.

Alex MacNair, capitaine du *Lorelei* qui était le yacht de Jack Wilson, n'avait pas d'opinion sur les sirènes. Il était tout disposé à y croire — lorsqu'il en verrait une — mais, laissé à lui-même, il n'aurait pas fait trois pas pour se pencher sur le bastingage et regarder le phénomène *de visu.* A son avis, les Sirènes, comme les Tritons et les Naïades, n'étaient pas de son ressort. Son rôle était de diriger un vaisseau de haute mer. La tâche dévolue à ce navire était de la compétence de son propriétaire, et le capitaine MacNair était parfaitement satisfait d'une telle division du travail et des responsabilités. Et pour ce qui est d'une pittoresque dévotion envers la Vieille Ecosse, elle se limitait à une dilection profonde pour les bonnes bouteilles de Ballantine de douze ans d'âge.

Au cours de sa carrière, il n'avait commis qu'une seule fois la

faute de traiter à la légère l'amour de son patron pour les sirènes. La scène s'était passée à Port-au-Prince à une époque où l'enthousiasme de Jack était encore de fraîche date. « Capitaine MacNair ! Regardez ce journal ! Un cargo venu de Nouvelle-Zélande a aperçu une sirène ! »

Le capitaine avait poliment saisi le journal qu'on lui tendait et déchiffré lentement la prose française rédigée dans le style alambiqué du XVIII[e] siècle, ou à peu près, avec une délibération qui faisait bouillir Jack à ses côtés.

— « Ah ! » dit enfin MacNair en levant les yeux. « Intéressant ! Très intéressant. Mais je vais vous dire ce dont, probablement, il s'agissait. A mon avis, ils ont vu un lamantin. Ou un manatee. Ce n'était sans doute pas autre chose. » Et il rendit le journal tandis que le sourire condescendant s'évanouissait de son visage.

— « Capitaine, » dit Jack d'un ton qui était la seule chose glacée qu'on pût trouver dans cette journée haïtienne, « avez-vous jamais vu un lamantin ? »

— « Oui, Sir, j'en ai vu. »

— « Et votre vue est bonne ? »

— « Dix dixièmes, Mr. Wilson. »

— « Alors dites-moi. Vous serait-il possible de confondre un lamantin avec une sirène ? A votre avis, un lamantin ressemble-t-il à une jolie femme ? »

MacNair consulta ses souvenirs. L'animal était un peu plus grand qu'un homme adulte, et plus visiblement mammifère qu'un dauphin ou une baleine. A partir de la ceinture, sa queue ichtyoïde avec ses palettes horizontales, pouvait présenter quelque ressemblance avec une sirène. Mais au-dessus de la ceinture ?

Il était certainement impossible de prendre les nageoires pour des bras. Et cette tête chauve et proéminente avec son visage tuméfié, ses yeux profondément enfoncés, sa lèvre supérieure fendue en deux, hérissée de poils durs, n'avait certainement rien d'humain.

— « Réflexion faite, Mr. Wilson, » avoua MacNair, « je ne pense pas qu'une personne dans son état normal puisse confondre un lamantin avec une jolie femme. »

— « C'est exactement ce que je disais ! Même le marin le plus dépravé serait incapable de commettre une pareille bévue. »

Dans son for intérieur, MacNair professait l'opinion que son patron avait évidemment connu moins de marins dépravés que lui-même, mais il garda ses réflexions pour lui, et jamais plus il n'émit le moindre doute sur l'existence des sirènes. Ahab avait chassé la

baleine ; Mr. Wilson, les sirènes. Dans l'ensemble, la chasse à la sirène, de loin la moins dangereuse, était de beaucoup préférable. De même pour les nourritures marines. « Une bonne journée de travail, pour une bonne paye ». Telle était la devise de MacNair.

Wilson s'était depuis longtemps abonné à un service de coupures de presse à New York, un autre à Londres, un troisième à Paris, et après la guerre un quatrième à Tokio, qui lui fournissaient des renseignements sur les sirènes, cueillis dans les périodiques du monde entier. Ces coupures étaient collées méthodiquement dans son registre relié cuir. Au cours des années, les volumes s'étaient multipliés.

Ce qui rendait Jack Wilson malheureux, c'est qu'il arrivait toujours trop tard. Il avait beau se précipiter avec le maximum de vitesse vers l'endroit où une sirène avait été signalée — et en plusieurs occasions, il avait emprunté l'avion — la timide créature avait toujours décampé lors de son arrivée sur les lieux.

Cette situation paraissait irrémédiable. Les grandes agences de presse internationales ne considèrent pas la découverte de sirènes comme de véritables nouvelles. Contrairement aux meurtres perpétrés à coups de hache, par exemple, et aux scandales sexuels, elles sont reléguées en dernière page et sont en général vieilles d'une semaine ou deux. Et même dans ce cas, ces entrefilets servent de remplissage, et les détails circonstanciels sont des plus maigres, puisque la plus grande partie de l'espace disponible est dévolue à ce que Jack considérait comme l'humour douteux du reporter.

Cependant, à tout prendre, Jack n'était ni un sot ni un homme malheureux. Si la chasse offrait fort peu de péripéties, elle ne manquait toutefois pas de sel. Il en était résulté plus d'un épisode savoureux, culinaire ou amoureux.

Venons-en maintenant — et il est plus que temps, si l'on considère l'importance de son rôle dans le dénouement de cette histoire — au professeur Milton Rowe. Au cours de leur vie d'étudiants à l'Université Miskatonique, Wilson et Rowe n'avaient été que de simples condisciples, dont les relations étaient toujours demeurées au niveau d'un banal puis-je-jeter-un-coup-d'œil-sur-vos-notes ? Au laboratoire et dans les salles de cours, il était consciencieux, travailleur, et un tout petit peu borné. Il paraissait timide, buvait peu et faisait le désespoir des « marieuses » de la faculté. Il était aussi un ichtyologue.

Un jour qu'il se frayait un chemin dans le vieux quartier d'Anti-

bes, Jack Wilson s'était trouvé nez à nez avec un petit homme avenant, au menton effacé, à la bouche large, portant d'énormes lunettes à verres épais et des vêtements de coupe américaine.

C'était le même Rowe que Wilson avait connu, vieilli d'une décade ou plus, et pourtant ce n'était plus du tout le même Rowe. Légèrement intéressé par le changement intervenu chez son ancien condisciple, Jack l'invita à se joindre au groupe qui se trouvait à bord du *Lorelei.* C'était une invitation pour le week-end, mais qui se prolongea pendant six semaines. Le changement dont nous parlions plus haut devint discernable cinq minutes après qu'il eut été présenté à Michi et Josette.

Comme bien d'autres hommes dépourvus d'attraits physiques avant lui, le professeur s'était aperçu qu'il n'est pas nécessaire de posséder l'anatomie d'un champion de lancement du poids, ni les traits d'une vedette de cinéma, pour éveiller l'intérêt d'une femme désirable. Le charme, l'esprit, la compréhension sont beaucoup plus importants et — maintenant qu'il se trouvait loin du relent du laboratoire, de la crayeuse sécheresse de la salle de classe, et de la respectabilité maniérée de la vie mondaine de la faculté — le professeur Milton Rowe pouvait faire étalage de ces trois qualités sans aucune restriction.

Peu d'hommes pouvaient autant que lui tirer profit de leurs vacances.

Les passagers du *Lorelei* s'embarquèrent pour Cythère et pendant six semaines ils brûlèrent sur les eaux sans marée (mais certes pas douloureuses) de cette mer intérieure. Michi, Josette, Jack Milt, le doux air salin, la mer elle-même, une succession de petits ports peu connus et tout à fait charmants, du bon cognac, jours dorés, et nuits brillantes...

C'est avec la plus agréable surprise que le Miskatonique professeur de biologie marine découvrit que la vie pélagique est non seulement d'une étude fascinante mais qu'elle offre également au palais des satisfactions raffinées !

Nos quatre passagers se trouvaient donc un après-midi sur le pont, une faible partie de leur peau recouverte de ce strict minimum de tissu auquel on a donné le nom de bikini lorsqu'il est porté par des femmes, et étanchant leur soif par l'absorption d'un liquide à la fois frais et revigorant qu'ils tiraient d'une bouteille plongeant dans un seau de glace.

Le professeur Rowe, tout en se prouvant distraitement à lui-même que son pouce s'ajustait à ravir à l'harmonieux nombril de Josette, se lança dans un exposé sur les pérégrinations pélagiques du saumon Chinook, au terme duquel Josette demanda avec étonnement : « Mais comment connaissez-vous toutes ces choses ? Comment savez-vous où sont ces poissons, où ils vont afin de pouvoir les étudier ? »

— « Eh bien, mon chou, nous utilisons divers procédés. Mais nous disposons à présent d'un nouveau moyen qui est capable de prédire avec une certaine précision à quel endroit se trouvera tel banc de poissons à tel moment. Avec une marge d'erreur variable, bien entendu. Nous utilisons l'un des nouveaux ordinateurs électroniques. »

Jack, qui sommeillait à moitié, se redressa soudain, très intéressé. « Prédire où ils se trouveront ? Comment est-ce possible, mon vieux ? »

Son « vieux » fit un geste distrait : « Je ne puis naturellement pas vous donner des détails mathématiques. *Grosso modo,* voici comment les choses se passent. Nous possédons des renseignements sur les migrations de poissons qui s'étendent dans certains cas sur plus d'un siècle. Tu sais cela, Jack. Les livres du loch des pêcheurs contiennent le volume des pêches, leurs dates, les informations météorologiques et ainsi de suite. La météorologie est très importante dans cette question. De même que le plancton.

» Quoi qu'il en soit, tous ces renseignements sont traduits en une sorte de code mathématique et transcrits sur cartes perforées qui comportent la date, l'heure, la pression barométrique, vitesse et direction du vent, espèces et nombre de poissons repérés... » (il prit une respiration) « latitude, longitude, profondeur de l'eau, direction du courant, caractéristiques de la côte la plus proche, s'il en existe.

» Egalement la brillance du soleil et de la lune. La lumière exerce une influence sur la profondeur à laquelle se tiennent les poissons. Ensuite, il y a le moment de la marée, la salinité de l'eau et ainsi de suite.

» Nous disposons de milliers et de milliers d'exemples, » poursuivit Rowe avec enthousiasme. « Nous rassemblons toutes les informations et nous les introduisons dans l'ordinateur, et ce damné appareil digère le tout et établit les corrélations entre ces divers facteurs. Vous comprenez ?

» Si bien que lorsque nous voulons savoir quel genre de poissons nous trouverons à un endroit donné, à un moment donné, il

nous suffit de présenter à la machine toutes les informations concernant la date, l'heure, la latitude, la longitude et ainsi de suite. Alors, l'ordinateur machouille et triture tout cela et *chouff* ! il expectore une carte perforée d'un certain nombre de trous, que l'on fait passer dans une machine à décrypter, et l'on obtient finalement une liste portant le nombre de poissons que l'on trouvera à cet emplacement précis, à telle heure et dans telles circonstances.

» D'autre part, si nous voulons savoir où trouver une espèce particulière de poissons, l'ordinateur indiquera quelles seront les conditions qui devront être réunies pour déterminer un tel endroit. Vous me suivez ? »

Jack fronçait les sourcils, plongé dans des réflexions profondes. Le sourire de Josette devenait quelque peu languissant. Michi, partisan de l'action directe, saisit un flacon d'huile à bronzer et le tendit à Jack. Il ne parut pas voir le geste ni être intéressé par l'offre implicite qui mettait son corps luisant à la disposition de ses mains. Il hocha la tête d'un air absorbé. Les vagues bleues dansaient. Il cligna des yeux. Puis, il jeta autour de lui un regard surpris comme s'il se souvenait soudain de l'endroit où il se trouvait. « Eh bien ! » dit-il. Il sourit et le charme fut rompu. Michi lui offrit une seconde fois le flacon d'huile solaire, et cette fois il le prit.

Bien qu'on lui eût offert d'effectuer la traversée de l'Atlantique à bord du *Lorelei*, Milt refusa. Il ne tenait pas, disait-il, à lasser sa chance. Il effectua le voyage de retour à bord d'un paquebot grec à clientèle populaire, devenant de plus en plus réservé à chaque mille marin parcouru et lorsqu'enfin il posa le pied sur le campus Miskatonique d'Arkham, il était redevenu la personnification même de l'ichtyologue modèle, tant par son aspect que par son comportement.

Wilson, qui était de retour à New York, s'activait. En compagnie du capitaine MacNair, il avait passé beaucoup de temps à reviser ses livres de coupures, et à enregistrer sur une table alphabétique tous les renseignements qu'il avait pu recueillir dans lesdites coupures. L'étape suivante consisterait à rassembler de nouvelles informations.

Selby Research Associates était un organisme toujours prêt à entreprendre des recherches sur tous sujets, pour le compte de

quiconque était disposé à payer le prix. Selby, en personne, homme barbu et mince, d'aspect académique, serra la main de Wilson, lui indiqua un siège et leva une paire de sourcils interrogateurs.

Wilson tira de sa serviette une liasse de papiers. « Je voudrais quelques bulletins météorologiques, » dit-il. « Voici une liste de navires. Découvrez la latitude et la longitude exactes de chacun d'eux, à la date et à l'heure indiquées. Et je veux connaître les conditions météorologiques dans chacun des cas — la direction du vent, la pression barométrique — tout. »

Selby hocha la tête d'un air absent, surtout préoccupé de vérifier la situation de fortune de Wilson. « Rien d'autre, Mr. Wilson ? »

— « Si. Voici une liste d'endroits situés le long des côtes dans une vingtaine de pays ou davantage. Je voudrais les mêmes renseignements météorologiques aux dates indiquées et, si possible, une carte du territoire intéressé — ligne côtière et ainsi de suite. »

Selby se tira brièvement la barbe. Il n'était pas homme à résister lorsque l'Occasion venait frapper à sa porte avec un bélier. « Avons-nous mentionné des honoraires, Mr. Wilson ? » ce fut là tout son commentaire.

— « Combien ? »

Selby qui avait pensé à un chiffre, le doubla, y ajouta cinquante pour cent et l'énonça à haute voix. Wilson tira son chéquier et rédigea immédiatement un chèque. « Commencez immédiatement, » dit-il en le tendant. Selby prit le précieux papier à deux mains comme s'il se fut agi d'un vase chinois de l'époque Tang, et l'assura qu'il n'y manquerait pas.

Jack lança plusieurs coups de téléphone, soucieux de faire progresser la nouvelle étape de son plan, et se heurta à des difficultés imprévues. Dix ans plus tard, les ordinateurs devaient devenir aussi nombreux que les feuilles — mortes ou pas — mais en 1950, à Vallambrosa, ils n'étaient pas tellement faciles à découvrir. La plupart des grands modèles en étaient toujours au stade expérimental, et il était difficile d'en trouver un à louer.

Il se convainquit rapidement que pour obtenir la disposition d'un ordinateur suffisamment complexe pour la tâche qu'il voulait lui confier, il lui faudrait se mettre en rapport avec Rowe.

— « A vrai dire, Jack, je ne suis pas sûr, » dit Milt. « De quelle créature marine parles-tu ? »

— « Ce n'est pas tout à fait ton rayon, Milt. Un mammifère, je crois. De la famille du dauphin, j'imagine. A moins que ce ne soit du lamantin ou manatee. » Et il continuait de discourir de

façon convaincante, parlant de la vache de mer de Stellar (dont on croyait la race éteinte depuis 1715). C'était de l'hérésie vulgaire et sordide. Il espérait que les moyens seraient justifiés par la fin qu'il avait en vue.

Wilson mentionna les renseignements qu'il possédait sur les apparitions de sirènes, sans avouer, bien entendu, que c'était une sirène qu'il cherchait.

Le professeur Rowe l'écouta avec attention, mais il répondit à la fin en secouant lentement la tête : « Je crains que ce ne soit impossible, Jack. Crois-moi, je voudrais bien t'aider, mais les travaux que nous avons entrepris immobiliseront l'ordinateur pendant les deux années à venir. Il ne serait pas possible d'y insérer un projet particulier comme le tien. Après tout, nous étudions les *poissons* et non les mammifères. Maintenant, si tu veux me confier tes renseignements, je pourrai les ajouter au reste. Ils viendront en addition de notre banque générale d'informations. Mais il ne nous est pas possible de consacrer des heures supplémentaires à un animal marin d'une espèce rare comme le tien. »

— « Oh ! » dit Wilson l'air déconfit. « Eh bien, tant pis. » Après un moment il se rasséréna. « A propos, Milt, veux-tu assister à la conférence que je donne au Club de la Faculté ? »

— « Je ne manque jamais une réunion du Club de la Faculté, » dit le professeur. « Quel genre de conférence donnes-tu ? »

— « Sur la mer. Tout à fait ton rayon. Je vais projeter quelques films de huit millimètres. »

— « Des films ? » Le professeur Rowe eut soudain l'impression qu'un courant d'eau glacée, défiant les lois de la pesanteur, montait le long de son échine.

— « Oui. Tu te souviens. Ceux que nous avons tournés cet été. »

— « Tu les as... euh... édités, naturellement ? » demanda le professeur faiblement.

Wilson prit un air innocemment impénétrable.

— « Mais non. Je n'en ai pas eu le temps. »

Les deux hommes se regardèrent dans le blanc des yeux pendant une minute entière.

Puis le professeur Rowe détourna les yeux et soupira. « Si tu peux trouver le temps d'éditer ces films, Jack, je crois que je trouverai le moyen d'insérer ton projet dans le programme de l'ordinateur. Après tout, » continua-t-il d'un air absent, la Lumière de la Science Pure brillant soudain dans ses yeux, « cela ne diverge pas réellement avec les autres travaux que nous avons entrepris. »

— « Je suis heureux que tu envisages les choses de cette façon, » dit Wilson. « Mais je ne vois pas pourquoi tu veux éditer les films. Il n'y a que ceux que nous avons pris au large de Capri, au moyen de la caméra sous-marine. »

Le professeur regarda le visage de son ami et l'étudia soigneusement, avec une expression expectative, comme s'il examinait sa bouche pour découvrir des traces de beurre non fondu.

L'opération prit un peu plus de temps que ne l'avait prévu Wilson. La grande masse de renseignements (dont il avait soigneusement expurgé le mot « sirène ») devait être condensé sous une forme mathématique. Chacun des facteurs dont le nombre atteignait plusieurs centaines, se voyait attribuer une valeur numérique exprimée, non en système décimal, mais en système binaire utilisé par les ordinateurs.

Puis après avoir été transformés en nombres, ils devaient être rigoureusement transcrits selon un code spécial sur des cartes perforées mesurant 180 mm × 80 qui se chiffraient par plusieurs centaines.

Après les trois premiers jours, Jack Wilson cessa de venir pour observer les opérations ; la fascination qu'il éprouvait au début s'était rapidement émoussée devant la monotonie du travail.

Finalement le professeur l'informa que les calculs étaient terminés.

Le bureau de Rowe était jonché d'une pile de larges feuilles de papier dont chacune portait une longue ligne sinueuse qui semblait réunir une interminable série de points.

— « Nous avons tracé les graphiques de l'opération entière, y compris les interpolations et les extrapolations, » dit le professeur Rowe. « Bien entendu, dans un problème multi-dimensionnel tel que celui qui nous occupe, les graphiques sont nécessairement des abstractions bi-dimensionnelles, mais tous les renseignements dont tu auras besoin se trouvent là. »

Avant que Jack ait pu faire entendre qu'il ne comprenait goutte à ces lignes zigzagantes, le professeur fouilla dans la pile et en extirpa une simple feuille. « Voici le document le plus important, du moins en ce qui te concerne, » dit-il en la déployant sur le sommet de la pile. « La ligne suit chronologiquement le dessin de la migration, selon les coordonnées spatiales vérifiées. »

Jack hocha la tête silencieusement.

— « Ton mammifère suit fidèlement cette courbe, » continua le professeur. « Maintenant, en ce qui concerne l'extrapolation de la courbe... »

Il prit une autre feuille de papier dans la pile, se dirigea vers une grande projection Mercator de la surface terrestre, et fixa soigneusement le papier sur la carte au moyen de punaises. Jack Wilson découvrit que, pour la première fois, les lignes prenaient pour lui un sens.

— « On dirait des lignes maritimes sur une carte de navigation, » dit-il.

— « N'est-ce pas ? » approuva le professeur. « La mer Méditerranée, la mer des Caraïbes ont été toutes deux fréquemment parcourues il y a quelques décades. Puis c'est le tour du Pacifique sud, par le canal de Suez et l'océan Indien. Là le schéma prend un aspect fortement cyclique, comme tu peux le voir.

» L'animal préfère évidemment les eaux plus chaudes et remonte vers le nord pour se rapprocher de l'Equateur durant les mois d'hiver de juin, juillet et août, et reprend la direction du sud vers l'Australie et l'Océanie durant les mois d'été de décembre, janvier et février. »

Le professeur saisit sur son bureau une carte qu'il tendit à Wilson. « Voici la latitude, la longitude et les dates concernant les mois suivants. Comme tu le constateras, la meilleure méthode consiste à fouiller la Grande Barrière de Récifs, juste au large de la côte du Queensland. »

Jack Wilson prit la carte, tandis que des visions de sirènes dansaient dans sa tête. Rowe, qui ne soupçonnait pas ce qui se passait sous le crâne de son camarade, poursuivit :

« La bête X apparaîtra le plus vraisemblablement aux alentours de l'une de ces petites îles et des eaux adjacentes. »

Wilson releva vivement la tête.

— « *La bête X ?* »

— « C'est ainsi que nous l'appelons dans la salle de l'ordinateur, » dit Rowe. « Après tout, il fallait bien lui donner un nom quelconque. « Créature ressemblant prétendûment aux membres de l'ordre *Sirenia* » est quelque peu longuet, ne penses-tu pas ? »

Et plutôt incorrect aussi, pensa Jack. « Bête X », vraiment ! Cette ravissante créature qui se joue dans les vagues éclaboussées de soleil et les profondeurs glauques ! Eh bien, l'anticipation deviendrait réalité, et ces petits détails n'avaient aucune importance.

— « Milt, » dit-il à voix haute, « je te suis infiniment recon-

naissant. Je t'enverrai une carte-postale du Queensland... et, bien entendu, nous comptons sur toi pour nous accompagner l'été prochain sur le *Lorelei.* »

Le professeur hocha la tête d'un air absorbé. Il pensait en effet à l'Eté passé et à l'Eté encore à venir, loin des indiscrètes et visqueuses épouses de la faculté et des collègues adénoïdalement vertueux ; et dans cette vision, les cieux gris d'Arkham étaient remplacés par un bleu firmament où brillait l'éclatant, l'immortel Soleil, sous les chauds rayons duquel il s'étendait sur le sable doré près de jeunes femmes aux courbes compactes mais accueillantes et aux doigts chargés d'électricité. Mais cette vision, bien qu'agréable, était plutôt floue ; tel un ours tapi bien au chaud dans sa caverne exiguë qui rêverait vaguement de poissons jaillissant des torrents de montagne et de buissons chargés de baies mûres à point.

— « Je ne comprends toujours pas, » dit le capitaine MacNair, « pourquoi vous ne prenez pas l'hélicoptère. Il me semble, si vous voulez bien me permettre d'exprimer ma pensée, que ce serait beaucoup moins dangereux. »

— « C'est possible, capitaine, » dit Wilson, « mais je ne veux pas risquer d'effrayer mon gibier, maintenant que nous sommes si près. En outre, le professeur Rowe m'a déclaré que ces chiffres ne sont qu'approximatifs. Elle pourrait fort bien ne pas se montrer, deux ou trois jours durant. Et je ne pourrais pas tenir l'air en hélicoptère pendant tout ce temps. Non, MacNair, nous procéderons suivant ma méthode. »

— « Très bien, Sir. » Le capitaine paraissait toujours sombre. « Avant la fin de l'heure présente, nous serons aussi près que nous pouvons nous le permettre. »

Le plan tel que l'avait conçu Jack Wilson était tout à fait simple. La région de la Grande Barrière de Récifs n'était pas de celles où des navires d'un grand tirant d'eau pouvaient se mouvoir avec impunité, et l'île que recherchait Jack Wilson se trouvait précisément en plein cœur de cette région. C'est pourquoi le *Lorelei* s'en approcherait d'aussi près que possible et à partir de là, il continuerait sa route tout seul. Dans ce but, il avait fait l'achat d'une sorte de périssoire à voile, parfaitement construite, la chargea de provisions, d'un petit moteur hors-bord et de plusieurs bidons d'essence. Wilson ne voulait pas courir le risque d'affronter des vents

contraires, puisqu'il devait parcourir quarante milles à partir du mouillage du *Lorelei*. Et par mesure de précaution supplémentaire, il emportait un petit poste émetteur-récepteur de radio étanche. Si les choses se gâtaient, un appel lancé au *Lorelei*, et le capitaine MacNail accourrait à bord de l'hélicoptère que l'on avait amarré sur le pont du navire.

Le capitaine MacNair jeta l'ancre à l'endroit désigné pour servir de base de départ, et l'équipage se mit en devoir de faire descendre la périssoire de Wilson par-dessus la lisse. La mer était relativement calme, et au-dessus de leurs têtes le chaud soleil de janvier dardait impitoyablement ses rayons sur les hommes en sueur.

— « Maintenant, souvenez-vous, » dit Wilson, immédiatement avant de prendre pied sur l'échelle qui devait le mener à bord de sa périssoire, qui se dandinait languissamment sur les eaux bleues. « Je vous lancerai un appel toutes les six heures. » Il jeta un coup d'œil vers sa montre d'homme-grenouille. « Si vous ne recevez rien, sautez dans l'hélicoptère et accourez à toute vitesse. Compris ? »

— « Oui, Sir, j'ai compris, » dit le capitaine MacNair.

— « Bien. » Wilson descendit l'échelle, monta à bord de la périssoire, et prit le large. Lorsque le vent gonfla sa voile, il mit le cap sur sa destination, agita le bras en direction du *Lorelei* et se concentra sur sa navigation.

Six heures plus tard, il transmit un message au capitaine MacNair : « J'arrive en vue du groupe d'îles, capitaine. Je vais jeter un coup d'œil aux alentours des îles les plus petites, mais je crois que j'échouerai le bateau sur la plus grande. »

— « Très bien, Sir ; mais vous feriez bien de vous dépêcher. Le soleil se couche dans quarante-cinq minutes. »

— « Ça ira. »

Tout allait pour le mieux, pensait Wilson. Il était arrivé à marée haute, comme il l'avait prévu, ce qui signifiait que toutes les îles de la Barrière, sauf les plus élevées, se trouvaient submergées. Il avait déjà procédé à quelques reconnaissances aériennes au début du mois, et constaté que ce groupe particulier de minuscules îles coralliques comportait la seule île qui était à la fois proche de l'endroit désigné par les coordonnées, et suffisamment importante pour comporter une végétation. Elle se trouvait également à une distance considérable de toutes les îles qui présentaient une surface

de quelque importance. Ce *devait être — il fallait que ce fût —* l'île où viendrait la Sirène.

Déjà, dans son esprit, elle n'était plus seulement Une sirène, mais LA Sirène avec un grand S.

Toutes ces pensées lui donnaient une humeur allègre. Cependant il y avait une ombre au tableau. Son estomac.

A vrai dire, ce viscère n'était pas en cause ; c'est son palais qui avait été offensé. Cet organe, il devait l'avouer, n'était pas le moin du monde incommodé ; pas la moindre lourdeur, pas la moindre nausée. Après tout, il y avait plus de vingt-quatre heures qu'il avait mangé cette abominable ratatouille, immédiatement avant le départ du *Lorelei* du continent australien.

En principe, il s'agissait d'ailerons de requins rôtis, et nul autre dans le petit restaurant de Yeereemeeree n'avait trouvé à se plaindre, mais le gourmet qu'il était avait eu l'impression que le requin avait séjourné dans les entrailles d'une baleine dont on l'avait extirpé en même temps qu'une ample récolte d'ambre gris et de calmars à demi digérés. Normalement, Jack aurait tout juste flairé la chose et renvoyé, par le plus court chemin, le corps du délit à la cuisine, mais Donna Brennan, une beauté capiteuse, qui avait fait spécialement le trajet depuis Melbourne pour le voir, avait spécialement choisi le menu. Il lui eût été difficile de refuser. Mais ses papilles gustatives profanées manifestaient leur indignation, et cette irritation, quoique atténuée, était la seule ombre qui obscurcissait la flamme dont brûlait son esprit d'aventure. En fait, la surexcitation qu'il éprouvait à voguer parmi les îlots voisins de l'île principale noyait pratiquement le souvenir de ces méprisables ailerons de requin.

La manœuvre de l'esquif requérait toute son attention ; même à marée haute, la crête dentelée de la Grande Barrière de Récifs affleurait à quelques centimètres de la surface et risquait d'éventrer sa coquille de noix.

Nul signe de vie dans les parages, à l'exception des poissons aux couleurs vives qui sillonnaient les eaux transparentes. Le ciel, maintenant d'une teinte orange cuivrée par l'effet des rayons de soleil déclinant sur l'horizon, était vide. La brise était à peine perceptible et le seul bruit qui venait frapper ses oreilles était le déferlement des vagues contre les brisants de corail.

Wilson se dirigea vers l'île principale, échoua son esquif et le tira sur la grève. L'île aurait fait les délices d'un dessinateur humoriste. Elle était peut-être un peu grande pour le goût d'un

caricaturiste, puisqu'elle mesurait environ cinquante mètres de long sur trente de large, et elle ne comportait guère plus de végétation que les dessinateurs n'en font figurer sur leurs dessins, mais elle fournissait néanmoins la preuve que des îles, coiffées d'une poignée de palmiers, n'étaient pas une vue de l'esprit.

Wilson avait fondé sa stratégie sur le postulat qu'une sirène ne serait pas effrayée par la présence d'un homme seul et sans armes. Les précédents historiques indiquaient qu'elles évitaient les grandes concentrations humaines, mais qu'un individu isolé ne les inquiétait pas. C'est du moins sur quoi Jack Wilson comptait.

Lorsqu'il eut effectué une exploration complète de l'île, le dernier arceau de l'astre du jour avait disparu derrière l'horizon. Il était entièrement seul sur son île. Il ramassa une brassée de bois flotté qui avait séché sur la grève, découvrit une dépression dans le râpeux sable corallique et alluma un petit feu.

Son estomac était partagé entre deux désirs contraires. D'une part, il réclamait des substances assimilables et d'autre part le souvenir de ces ailerons de requin constituait un obstacle momentanément infranchissable pour toute velléité de caractère alimentaire. Jack décida d'attendre que son appétit fût devenu suffisamment urgent avant d'introduire dans l'exigeant organe, bœuf en boîte ou soupe de tortue. Dans l'intervalle, il se satisferait largement d'une tasse de café. Il était remarquable, péniblement remarquable, de constater à quel point la mer était pleine de choses bonnes à manger et combien la Terre comptait peu de gens capable de les accommoder.

Vingt minutes plus tard, il sirotait une tasse de café, très chaud, très noir, et très sucré à la grecque, et fumait béatement une cigarette, tout en contemplant les flammes dansantes du petit feu de bois. Pas de lune au firmament, et dans le ciel clair, seules les étoiles rivalisaient d'éclat avec le feu rougeoyant tapi au fond du trou de sable.

Combien de temps lui faudrait-il attendre, se demandait-il, avant que la Sirène daignât se montrer ? Et si elle ne venait pas du tout ? Il chassa ces doutes sournois, comme trop absurdes pour mériter un examen. Ne l'avait-on pas presque aperçue à maintes et maintes reprises ? Ses apparitions n'avaient-elles pas un caractère cyclique... ? exactement. Elle serait au rendez-vous. Wilson s'étendit sur son sac de couchage et lança des nuages de fumée vers les étoiles. *Sa*

chevelure serait longue et d'un blond lumineux comparable au soleil, ses dents, des perles de Bahrein parfaitement assorties, ses yeux aussi bleus que la baie de Naples par un jour d'été, sa peau d'un blanc laiteux, ses seins...

— « Ahem ! »

Il leva la tête brusquement. Le bruit ressemblait à s'y méprendre à un raclement de gorge. A trop regarder le feu, les yeux de Wilson étaient devenus momentanément aveugles et ne distinguaient rien dans l'obscurité. Puis sa vue se dessilla...

« *Ahem !* » Le bruit se répéta, cette fois plus insistant. Il repéra sa direction sur la droite, à proximité d'une éminence corallienne. Il regretta soudain de ne s'être pas muni d'un pistolet.

Avec la plus grande prudence, il dit : « Hello ? »

— « Hello, Coco, » répondit une voix méfiante, « pourrais-tu me passer une cibiche ? » La voix avait une tessiture de ténor que l'alcool aurait enrichi de graillons, et maintenant Jack distinguait confusément une forme faiblement éclairée par les reflets chatoyants du feu. Quelqu'un était accoudé sur les coraux à la manière d'un barman familier. Quelqu'un dont la tête s'agrémentait d'une tignasse de cheveux raides. Quelqu'un dont la couleur de peau était étrange, extrêmement étrange — de grandes plaques de rose, de noir, de blanc, comme un cheval pie.

Métis aborigène, se dit l'esprit de Wilson. *Semi-albinisme. A dû apercevoir mon feu et pagayer subrepticement jusqu'à moi sous le couvert de l'obscurité.*

— « Qui est là ? » demanda-t-il en essayant de percer les ténèbres.

— « Mon nom est Mavis. » La voix prononçait Maïvis. « Quel est le tien, Coco ? »

La voix ne cadrait absolument pas avec la silhouette. Ni aucun autre détail d'ailleurs. Mais l'esprit de Jack Wilson bondit tout droit sur une conclusion soudaine et terrifiante, et son cœur fit un bond absolument horrible.

— « Vous êtes... une *sirène ?* »

— « Comme tu vois. Ça t'en bouche un coin, hein ? » Là-dessus, elle laissa échapper un rire gras. « Alors, ça vient, cette cibiche ? »

Le cerveau de Wilson lui donnait l'impression d'être transformé en bloc de glace et à peine capable de fonctionner. « Mais certainement, Mavis, » s'entendit-il dire. « Mais pourquoi ne venez-vous pas vous installer auprès du feu ? J'ai du café chaud et... » Il

s'interrompit soudain en constatant qu'il avait prononcé ces mots sur le ton de la conversation la plus désespérément banale.

Mavis n'avait pas besoin de se le faire répéter deux fois. « Voilà ce que j'appelle un gentleman bien élevé, » dit-elle avec reconnaissance. « Je n'ai pas bu une bonne tasse de café depuis le jour où ce sale petit noireaud a tordu le cou du vieux Joe Kelly qui venait pêcher dans les détroits de Torrès. » Et ce disant, elle bascula par-dessus le corail et se propulsa sur le sable vers Wilson, le feu et le café.

Il jeta un peu de combustible dans les flammes, et il put la voir clairement tandis qu'elle s'approchait.

Aucun doute ne subsistait plus quant à son appartenance à la faune marine. Plus le moindre. Son mode de locomotion, résultant de la queue aux pales horizontales qui lui tenait lieu de jambes, était un mouvement de reptation analogue à celui d'un phoque. Contrairement aux portraits peints par des artistes imaginatifs, la queue de Mavis n'était pas couverte d'une carapace d'écailles iridescentes, mais d'une peau épaisse et rude, rappelant celle d'un dauphin, marquée de place en place par de nombreuses cicatrices.

On pouvait dire que sa chevelure était blonde comme une masse de fibres de chanvre, non emmêlée mais jamais peignée, qui a traîné dans les mers couvertes d'herbes marines pendant d'innombrables années, pourrait être qualifiée de blonde. Ses dents pouvaient être comparées à des perles, mais à des perles baroques — longues, irrégulières et jaunes. Ses yeux, il est vrai, étaient bleus — mais non pas comme la baie de Naples, à moins que la baie de Naples ne soit parfois d'une teinte passée et injectée de sang. Ses seins ressemblaient à deux sacs de farine jumeaux, à demi vides, qui ont été tripotés sans ménagement par des mains sales. Et elle était, sans aucune ombre de doute, une sirène.

Elle s'arrêta près du feu, replia sa queue sous elle avec dextérité, et adopta une pose mi-allongée. La politesse innée de Wilson le fit sortir en partie de son ahurissement. Il tira le paquet de cigarettes de son sac de couchage et lui en offrit une. Lorsqu'elle s'en saisit, il remarqua que ses doigts épais et verruqueux étaient réunis jusqu'à l'avant-dernière phalange par une membrane ressemblant à du cuir.

Jack alluma son briquet et tendit la flamme. Mavis examina la cigarette : « Ma parole ! Une *Sobranie* ! Tu es un drôle de citoyen. » Elle aspira et le regarda en souriant — un de ces sourires que l'on voit sur le visage de certaines prostituées plus que mûres dont les

charmes fanés font fuir la clientèle en dépit d'un optimisme inaltérable. Ce n'était pas exactement une œillade provocante, mais la chose ne saurait tarder.

Wilson s'éclipsa hors de l'espace éclairé et parut s'affairer autour de la cafetière. « Du lait ? » s'enquit-il d'une voix blanche.

— « Siou plaît, » dit Mavis cérémonieusement — malheureusement l'effet fut gâté par un énorme rot qui secoua ses trois cents livres de chair. Elle parut confuse. « C'est l'anguille, » dit-elle. « Ça n'arrête pas. Je n'y peux rien. Combien de fois je me suis dit : « Pas d'anguilles, Mavis ! » Mais la vie ne serait pas drôle s'il fallait toujours suivre un régime, hein ? Cela fait du bien de temps en temps de se fier à sa fantaisie. *Hic !* »

Jack cilla. « Du sucre ? » dit-il d'une voix basse et altérée.

— « Quatre cuillerées. J'aime les douceurs et malheureusement je n'ai pas souvent l'occasion de me régaler. Vous savez comme sont les gens au jour d'aujourd'hui. On n'est même plus tranquille dans la mer avec ces maudits hommes-grenouilles ! Ils ne manquent pas de toupet, c'est moi qui te le dis ! » Avec rancune elle posa la main sur une cicatrice récente de sa queue. « J'adorais le Pacifique avant ces infernales bombes... »

Wilson lui tendit le café. De près, l'odeur de poisson était encore plus pénétrante. Elle prit la tasse avec un « merci » retentissant, et le petit doigt levé, elle huma le liquide d'un air connaisseur. « Ah! ça fait du bien ! Vois-tu, ça va tant qu'on ne quitte pas l'eau, mais quand on en sort le soir, cette brise vous fait passer des frissons dans le dos. Et ce n'est pas le moment de tomber malade lorsqu'on se trouve isolé de tout. » Autre hoquet. « Ahhhhhh ! »

L'esprit paralysé de Wilson réagit avec automatisme. « Heureux qu'il vous ait plu. Vous n'avez sans doute pas souvent l'occasion de boire du café. »

Elle laissa échapper un immense soupir parfumé de poisson.

— « Tu l'as dit. Ça m'arrive rarement. Encore moins qu'autrefois. Me voilà, encore en pleine force de l'âge, et quelle perspective me reste-t-il, veux-tu me dire ? » Rares sont les individus du sexe dit faible qui aient besoin d'encouragement pour parler ; Mavis s'en passait fort bien. Ses réflexions, en majorité récriminatoires, s'étendaient des ébats en eau douce (*J'évite maintenant les rivières, Coco. Elles sont trop polluées — on voit flotter de ces choses... il y a de quoi vous faire rougir !*) au plaisir de suivre le sillage d'un navire à voiles (*On ne peut plus se risquer à ça maintenant ; si un idiot ne vous canarde pas à coups de fusil, on court le danger de*

se faire hacher menu par l'hélice !). Lorsqu'elle parvint enfin à la conclusion de son exposé, elle avait avalé quatre tasses de café et fumé la moitié du paquet de Sobranies.

« Non, mon vieux Coco, » dit-elle pensive en avalant une bouffée et faisant claquer ses lèvres humides, « on dira ce qu'on voudra, mais le métier de sirène n'est plus ce qu'il était dans le temps. Tiens, prends par exemple Boro-Boro et toutes ces satanées païennes d'îles : autrefois ils arrivaient dans leurs grands canoés, la première pleine lune qui suivait le solstice, chantant, faisant du tapage et agitant des torches pour m'accueillir. « *Grande mère des océans, remplis nos filets de poissons* » et autres mélopées du même genre — puis ils jetaient des noix de coco, des patates et des porcs rôtis tout entiers dans la grande salée — ensuite ils retournaient à la berge célébrer leurs cérémonies rituelles, jouer et s'amuser. Mais *à présent* ? » Elle oscillait entre le sarcasme et la mélancolie. « Fini le bon temps, mon vieux. Ce sont les maudits missionnaires qui leur ont tourné leurs stupides têtes ; ils passent leurs nuits à chanter des cantiques, que Neptune lapide les maudits corbeaux ! Puissent leurs glapissements leur faire sauter le tympan ! Non, je te dis la pure vérité, le temps des sirènes est bien passé et je ne sais ce qui me retient de mettre la clé sous le paillasson ! »

Wilson était dans le même état d'esprit. Mais à quoi se résoudre ? Tandis qu'il examinait le problème, Mavis dit soudain : « Mais je parle, je parle, et tu n'as pas encore mangé un morceau. »

— « Je n'ai pas faim, » dit-il faiblement.

Mais il aurait aussi bien fait de ne pas ouvrir la bouche. « Attends-moi ici, Coco, je vais plonger dans le bouillon et je ramènerai une paire de jolis poissons et nous casserons une petite croûte. » Elle se propulsa jusqu'au bord de l'eau et y disparut en ridant à peine la surface de la mer.

Elle ne fut pas plutôt partie que le nuage qui semblait envelopper l'esprit de Jack, se dissipa. Le choc qu'il avait éprouvé en voyant son rêve mis en pièces par une réalité aussi bruyante et aussi malodorante avait obnubilé son cerveau.

Maintenant la paralysie avait fait place au chagrin.

Il essaya de ressusciter le vieux rêve, ne fût-ce que pour un instant, mais la tâche était au-dessus de ses forces. Lorsqu'il essayait d'évoquer la bienheureuse vision, c'était le visage verruqueux et

tacheté de Mavis qui lui apparaissait. Peut-être que nul homme en possession de ses facultés ne pouvait confondre un lamantin avec une jolie femme, mais il serait relativement facile de prendre Mavis pour un lamantin. Il avait édifié sa vie entière sur la poursuite don quichottesque d'un rêve, et maintenant il se trouvait face à face avec la consternante réalité. Il se haïssait d'avoir édifié un tel rêve et il haïssait la pauvre Mavis de l'avoir jeté bas.

Assis sur le sable, regardant sans les voir les braises rougeoyantes de son feu, c'est à peine s'il remarqua le retour de Mavis qui ramenait de sa pêche deux poissons de nom inconnu, mais dont l'anatomie familière était des plus rassurantes. C'est d'un regard distrait qu'il la regarda écailler et vider les deux pièces à l'aide d'un fragment de coquillage. Pas un mot de son bavardage ne pénétra jusqu'à son cerveau cependant qu'elle remplissait les poissons d'une farce faite d'algues et les enveloppait dans une plante marine, puis plongeait les deux paquets ruisselants dans les cendres chaudes, sous le feu, au milieu d'un nuage de vapeur sifflante, et ramenait des braises sur le tout.

Il demeurait toujours stupidement accroupi cependant qu'elle se traînait pesamment dans l'ombre pour aller creuser un peu plus loin dans le sable. En poussant des petits cris de triomphe, elle déterra deux objets ronds, revint vers le feu et lui tendit l'un des deux.

— « Goûte-moi ça, » dit-elle d'un ton engageant.

— « Hein ? » il examina l'objet. « Qu'est-ce ? »

Mavis émit un profond gloussement de gorge. « Mais Neptune me pardonne, tu étais pratiquement assis sur l'une de mes cachettes privées où je fais fermenter mes noix de coco ! J'ai toujours une petite réserve toute prête dans la plupart de ces îlots. Autrement je ne vois pas trop ce qui m'attirerait sur la terre ferme. Tiens... »

D'une main experte, elle extirpa les bouchons en feuille de palme tordue qui permettaient au bioxyde de carbone de s'échapper au cours de la fermentation, tout en empêchant le sable de s'insinuer à l'intérieur.

« Tiens, goûte ! »

Wilson saisit la noix de coco, flaira et goûta. La partie de son esprit qui n'avait pas été annihilée par le choc, dut admettre que le liquide n'était pas mauvais. Il but à longs traits ; le breuvage lui coulait dans le gosier, savoureux et chaud.

« Ahhh ! » dit Mavis en se pourléchant les babines pileuses, « voilà ce qui faisait danser le diacre ! »

Jack ne souffla mot. Il restait encore une nuit entière à « tirer » et ensuite toute la vie, autant se lancer dans la corvée dans un état d'ébriété aussi avancé que possible. Il avala une seconde rasade de cette eau-de-vie de jungle.

Mavis s'écarta un instant, puis revint.

« Nous n'avons pas d'assiettes, » dit-elle gaiement, « mais voilà ton frichti. »

Wilson jeta les yeux sur la feuille de palme qu'elle avait étendue devant lui. Il ne bougeait pas et se contentait de regarder d'un œil vague le poisson cuit à point. Puis la brise marine apporta un arôme délicat jusqu'à ses narines de gourmet et l'eau lui vint à la bouche.

Comme si sa main était douée d'une volonté propre, elle rompit un fragment de la peau croquante et de la chair lamellée et le porta à sa bouche...

Le *Seafood Grotto* ouvrit ses portes à une clientèle sélecte quelques mois plus tard. Jack Wilson, le cadet des associés, effectue toujours des excursions à bord du *Lorelei* pour fournir la table d'hôte de nourritures marines rares et courantes, mais il est rare qu'il s'absente longtemps.

Les quelques personnes qui ont aperçu sa femme, l'aînée de l'association, déclarent que son aspect physique est quelque peu décevant, qu'elle demeure confinée sur un fauteuil à roulettes, la partie inférieure de son corps entièrement dissimulée, ce qui explique qu'elle se tient la plupart du temps dans la cuisine. S'il faut en croire la rumeur, elle prend des bains nocturnes en compagnie de Jack, dans la mer toute proche ; d'autres bruits variés circulent également, dont aucun n'a trouvé jusqu'ici confirmation.

Mais le fait qui n'a nul besoin d'être confirmé, c'est que Jack semble très attaché à sa femme — et que la façon qu'elle a de préparer les produits de la mer n'est tout simplement pas de ce monde.

Traduit par Pierre Billon.
Titre original : Something rich and strange.

SOPHIE CATHALA

Les rencontres

Sans avoir l'air d'y toucher, Sophie Cathala fait passer quelques frissons dans le dos avec cette inquiétante histoire. Celle-ci se suffit si bien à elle-même qu'il nous semble inutile d'insister sur son sujet à la tournure singulière.

A vingt ans, la première fois qu'elle fut amoureuse, du jour au lendemain Jeanne oublia toute son enfance. Il semblait qu'elle eût franchi une porte, qu'elle fût passée d'une pièce dans une autre, et aucun souvenir ne subsistait du chemin parcouru pour parvenir à cet amour dans lequel elle s'enferma.

Un soir, cet ami de son père lui avait dit, avec un sourire attendri :

— « Ainsi, vous me rappelez tellement Isabelle... »

Isabelle, sa fille, avec laquelle il s'était fâché le jour où elle avait, contre sa volonté, décidé de se marier. Maintenant, Isabelle vivait dans un pays lointain et, mère de deux enfants, croyait-on, menait une vie paisible. Elle n'écrivait jamais à son père.

« Vous me rappelez tellement Isabelle... Comme vous, pendant des heures, elle restait assise dans le jardin, les yeux fixés à terre... Je ne savais jamais à quoi diable elle pouvait penser... Elle a toujours été incapable de se livrer à quelque occupation que ce soit. Comme vous. Si, pourtant ! Un jour, elle s'est mise à peindre. Je crois qu'elle avait du talent... »

Le lendemain, Jeanne s'inscrivit à un cours de peinture. Brusquement, elle s'était lassée de son inaction et elle se jeta dans cette activité si nouvelle pour elle, avec une sorte de passion froide, presque réfléchie. Le patron de l'atelier dans lequel elle travaillait examina ses esquisses et reconnut qu'elle possédait un jeune talent déjà très sûr.

Le soir, lorsque, ses cartons sous le bras, le corsage maculé de gouache, Jeanne sortait de l'atelier, elle retrouvait souvent l'ami de son père, qui l'attendait sur le trottoir. Elle l'accueillait d'un sourire tendre et, sans vouloir tout à fait expliciter ses propres sentiments, flatté par l'attention soutenue qu'elle lui manifestait, avant

de la ramener chez elle il l'entraînait dans de longues promenades.

Au fur et à mesure qu'elle rencontrait plus souvent l'ami de son père, une évolution à peine sensible s'accomplissait en Jeanne. Jusqu'au jour où, brutalement, elle décida de se faire couper les cheveux. Ce soir-là, en sortant de l'atelier, elle surprit l'éclair de stupeur qui traversa le regard de l'ami de son père.

— « Oh !... » murmura-t-il. « Qui a pu vous dire ? Et je ne vous ai jamais montré sa photo ! »

Très haut, elle dressa les sourcils, et il continua :

« Elle était coiffée comme vous. Juste comme vous. Ces mèches sombres encadrant le visage... Accusant le contraste avec les yeux pâles... »

Jeanne sourit et lui prit le bras.

— « Allons, » répondit-elle. « Ce soir, j'ai la permission de rentrer tard à la maison. Emmenez-moi au cinéma. »

A peu près vers cette époque, Ludwig, le patron de l'atelier, parut s'intéresser davantage à sa jeune élève. Elle, qui partageait temps et élans entre la peinture et son amour, ignora la sympathie de plus en plus vive que lui marquait Ludwig, mais accepta sans réticences, le jour où, après un cocktail, il l'invita à terminer la soirée en sa compagnie.

Face à face, Jeanne et Ludwig étaient installés dans un cabaret, et ce fut d'un air indifférent qu'elle accueillit les compliments qu'il lui prodiguait. Il la trouvait belle. Très belle. Jusqu'à ce jour, il l'avait connue en blouse de travail et jamais il n'aurait imaginé qu'une toilette pût, à ce point, transformer une jeune fille. Ce soir, pour lui, elle évoquait une autre femme. Une femme qu'il avait beaucoup aimée.

Elle l'interrompit par un éclat de rire.

— « Ah ! » s'écria-t-elle. « Tous les mêmes ! Vous usez tous du même numéro ! A croire que vous avez tous suivi les mêmes cours, à la même école de la séduction. »

— « Ne vous moquez pas... » dit-il. « Je vous en prie. »

Il lui avait saisi le bras. Sans rudesse, elle se dégagea.

— « Du calme, » conseilla-t-elle. « Et racontez-moi. »

— « C'était ma femme... » commença-t-il.

Et pendant qu'il déroulait son récit, Jeanne, qui n'avait jamais fumé, alluma une cigarette et se surprit à en apprécier le goût.

« ...Une ressemblance très subtile, entre elle et vous, » continua-t-il, « je l'ai remarquée dès le premier jour. Les mêmes yeux gris sombre, les mêmes reflets fauves dans les cheveux, la même façon de tenir sa cigarette, la même ironie, aussi, la même froideur. Oh ! je me rappelle encore le soir où elle m'a annoncé qu'elle voulait divorcer, pour suivre ce gamin... »

Jeanne fermait à demi les yeux. Le whisky et les cigarettes

l'étourdissaient légèrement, et ce fut mue par une impulsion soudaine qu'elle se redressa.

— « Partons ! » dit-elle. « Je ne supporte plus cette musique. »

— « Là aussi, » constata-t-il, avec un sourire presque douloureux, « vous me la rappelez. Elle était incapable de rester à la même place pendant plus de cinq minutes. »

Ils sortirent et, dans le mois qui suivit, au cours d'une conversation qui dégénéra vite en dispute, Jeanne annonça à l'ami de son père qu'elle épousait Ludwig. Il s'épouvanta :

— « Un divorcé ? Tu es folle ? Je te l'interdis ! »

— « Et vous me tutoyez, maintenant ? » demanda-t-elle sur un ton agressif.

La discussion devint si violente qu'elle le quitta en lui jurant qu'elle ne le reverrait plus, et qu'elle n'éprouva aucune peine à tenir parole. D'ailleurs, dès le lendemain de leur séparation, elle l'avait oublié.

Le mariage de Jeanne flattait la vanité de sa famille et la personnalité, la notoriété de Ludwig, firent oublier son précédent divorce. De plus, il paraissait tellement amoureux de Jeanne ! Amoureux jusqu'à la stupidité, jusqu'à l'hébétude. C'était presque gênant de constater à quel point Jeanne, elle, demeurait indifférente devant la passion que son mari éprouvait pour elle.

— « Mais enfin, pourquoi l'as-tu épousé ? » lui demanda son père.

— « Il m'aime, » répondit-elle en haussant les épaules. « De plus, il est intelligent, honoré, riche, et disposé à satisfaire le moindre de mes caprices... »

— « Mais tu deviens un monstre ! » constata le père, consterné.

A proprement parler, Jeanne n'avait pas d'amis, mais, en compagnie d'une foule de désœuvrés, elle buvait trop, fumait trop, se couchait trop tard. Et peut-être devait-on imputer à la vie qu'elle menait les altérations de son caractère, autrefois doux et facile. Elle devenait nerveuse, instable, caustique, et, fasciné, Ludwig assistait sans intervenir à cette transformation dont il subissait les conséquences. Le jour où, le regardant droit dans les yeux, sur un ton de défi, elle lui apprit qu'elle venait de le tromper, il secoua la tête.

— « Je le savais, » dit-il. « Il fallait bien que, cela aussi, je le vive une fois de plus. »

Excédée, elle haussa les épaules.

— « Larve ! » jeta-t-elle. « Tu te conduis comme une larve ! Je t'annonce que je te trompe, et tu ne réagis même pas ! »

Elle sortit en claquant la porte, le laissant seul dans l'appartement qu'il avait meublé pour elle avec tant de goût, et dans lequel elle ne pouvait se résoudre à vivre. Elle se retrouva, quelques heures

plus tard, assise sur un tabouret de bar. Au troisième whisky, elle se sentit mieux et s'avisa alors d'un regard posé sur elle. Celui d'un très jeune homme assis à ses côtés.

Avec curiosité, elle le dévisagea et ne put s'empêcher de lui sourire. Elle le trouvait charmant. Il rapprocha son tabouret.

— « Vous avez l'air triste... » dit-il.

Avec un sourire, comme pour excuser l'indigence de cette entrée en matière.

— « Nerveuse, seulement, » répondit-elle.

— « Des ennuis ? »

Elle soupira et se tut. Tout à coup, elle trouvait stupide de boire pour oublier une situation qu'elle avait suscitée et comme, gentiment, il continuait à sourire, elle se leva, jeta de l'argent au barman et sortit sans se retourner.

Dans la rue, elle ne fut pas surprise de reconnaître, marchant silencieusement à ses côtés, le très jeune homme. Elle ne se dégagea pas lorsqu'il lui prit le bras.

— « Où dois-je vous raccompagner ? » demanda-t-il.

Docilement, elle indiqua son adresse, mais lorsqu'il se prépara à la quitter, devant sa porte, elle fondit en larmes. Elle ne voulait pas rentrer. Elle était trop malheureuse avec son mari, trop malheureuse. Il ne l'avait jamais comprise et ne la comprendrait jamais. Ce soir, elle ne savait même plus pour quelles raisons elle l'avait épousé. Elle n'en pouvait plus. Tout, plutôt que de continuer à mener cette vie auprès d'un homme qu'elle méprisait.

— « C'est bizarre, » murmura-t-il avec un sourire crispé. « J'ai déjà entendu cela une fois, dans ma vie... Je me disais bien que vous lui ressembliez... »

Instantanément, Jeanne cessa de pleurer, mais elle se mit à trembler.

— « Je vous rappelle quelqu'un ? » demanda-t-elle.

Un vague effroi se faisait jour dans sa voix, mais il ne s'en aperçut pas. Il venait de l'attirer contre lui et, doucement, lui caressait les cheveux.

— « Oui, » continuait-il rêveusement. « Je l'avais rencontrée, un soir, dans des circonstances semblables. Dans un bar, comme vous ; elle semblait désemparée. Le même regard si bleu et si triste. Elle non plus n'était pas heureuse. Elle aussi méprisait son mari... J'aurais pu l'aimer, si... »

Jeanne s'arracha des bras trop tendres qui l'enserraient, et ce fut en courant qu'elle monta les escalier qui la menaient chez elle. Elle ne voulait pas connaître la suite de l'histoire.

Lorsqu'elle atteignit son étage, au moment de pousser la porte, elle s'arrêta net. « J'aurais pu l'aimer, » avait dit le très jeune homme. Peut-être, ainsi qu'elle-même, pour une raison ou pour une

autre, celle-qu'il-aurait-pu-aimer s'était-elle enfuie, comme une folle, une heure seulement après leur rencontre ? Un instant, Jeanne s'appuya au mur, puis dévala les escaliers : elle devait retrouver le jeune homme.

Il n'était plus devant la porte. Elle revint dans le café où ils s'étaient rencontrés et ne l'y trouva point. Sans trop savoir pourquoi, toute la nuit, elle le chercha dans les rues et lorsque, au matin, harassée, elle se retrouva chez elle, elle était au bord de l'évanouissement.

Assis dans un fauteuil devant un cendrier débordant de mégots, Ludwig l'attendait, et son visage tiré, ses yeux comme voilés d'une taie de poussière disaient assez quelle nuit il avait passé.

— « J'avais pensé que tu ne reviendrais plus... » commença-t-il d'une voix monocorde.

Elle se raidit. Le spectacle de Ludwig affalé dans le fauteuil lui était à tel point insupportable qu'elle se retint pour ne pas hurler.

— « Je m'en vais, » dit-elle.

Il ne se redressa même pas.

— « Tu pars avec lui, n'est-ce pas ? » demanda-t-il, avec la même voix détimbrée. « Tu pars avec lui ? Il est très jeune, et beau, bien entendu, comme l'autre fois ? Et il t'attend ? »

— « Oui ! » cria-t-elle. « Oui ! C'est avec lui que je pars ! Il est très jeune ! Très beau ! Il m'attend ! »

Ludwig paraissait dans cet état proche de l'extase qui accompagne l'épuisement total.

— « J'imagine que tu as décidé de divorcer ? » demanda-t-il.

Elle n'y avait pas encore songé mais, à cet instant, le divorce lui apparut comme la seule solution viable.

— « Oui, » dit-elle. « Oui. Le plus tôt possible. »

Le divorce fut prononcé dans les mois qui suivirent. Jeanne ne retrouva jamais le très jeune homme et, au bout de quelque temps, elle l'oublia, comme elle oublia tous les épisodes de son mariage avec Ludwig. Et si, chaque mois, celui-ci lui envoyait une pension importante, elle n'établissait pas de rapport entre l'argent qui lui permettait de vivre et l'expéditeur qui avait été son mari.

Elle vivait seule, dans un studio dont, la plupart du temps, elle tirait étroitement les rideaux ; comme, depuis son mariage, elle avait cessé de peindre, elle passait ses journées allongée sur son lit, non pas à dormir, mais à se laisser bercer par des vagues de songes diffus. Elle ne sortait de chez elle, fort rarement, que pour se nourrir.

Un jour, inquiet, son père vint frapper à sa porte. Il s'effara de l'amaigrissement de sa fille. Rien ne paraissait plus l'atteindre : elle ne fumait même plus et prétendit n'avoir jamais fumé de sa vie. Il tenta de la réveiller, en lui rappelant certaines des toiles

qu'elle avait aimé peindre, mais elle le considérait avec une telle incompréhension dans le regard que, terrifié, il se précipita chez un jeune psychiatre dont on vantait les talents, et l'adressa à sa fille.

Au grand étonnement du médecin, Jeanne l'accueillit avec un plaisir évident, et ce fut même avec une certaine lucidité qu'elle accepta de lui parler d'elle-même. Elle ne se sentait pas malade, non. Ni déprimée. Simplement, elle refusait absolument de sortir. Pourquoi ?

— « C'est stupide, » soupira-t-elle avec un sourire. « Mais chaque fois que je rencontre un homme, il prétend que je lui rappelle quelqu'un qu'il a bien connu. Et chaque fois, je suis, effectivement, amenée à me conduire comme cette autre qui m'a précédée. Je ne puis vous citer les exemples. Je les ai oubliés. Je sais seulement qu'en quelque sorte, je vérifie. Je ne peux plus le supporter. »

Le médecin ne souriait pas. Il attachait sur Jeanne un regard incertain, comme troublé.

« Vous voyez ! » continua-t-elle. « Vous aussi, comme mon père, vous me prenez pour une folle ! »

— « Non, » dit-il gravement, « je ne vous prends pas pour une folle. »

Ce fut ainsi que débuta leur liaison. Quelques semaines plus tard, Jeanne allait vivre dans la maison de campagne du jeune psychiatre et, du jour au lendemain, elle devint la femme d'intérieur qu'elle n'avait jamais été. Vive, les joues roses, elle partageait son temps entre les couvées de canard qu'elle élevait, les pâtisseries dont elle régalait le jeune médecin, et de longues promenades solitaires à travers la campagne. Parfois, lorsqu'elle paraissait songeuse, cet homme qui l'entourait d'une vigilante affection lui prenait la main et secouait la tête.

— « Allons, » disait-il, avec une ironie tendre, « tu sais bien que tu ne me rappelles personne d'autre que toi ! Je t'aime parce que tu es toi ! »

Cela dura jusqu'au jour où, chez son coiffeur, elle rencontra une femme idéalement blonde. Une brusque tentation s'empara d'elle et l'envie devint si violente que, trois heures plus tard, elle se retrouvait, contemplant son reflet dans tous les miroirs du salon de coiffure, ravie, et blonde.

Il n'allait pas la reconnaître, lorsqu'il passerait la chercher. Peut-être la gronderait-il pour ne l'avoir pas consulté ? Lorsqu'il entra, un peu inquiète, tout de même, elle leva les yeux sur lui, quêtant une approbation, mais il lui opposa un visage immobile, des yeux vides, et ce fut en silence qu'il la conduisit vers la voiture.

— « Tu n'est pas content ! » gémit-elle. « Mon Dieu ! Si j'avais su ! Pourquoi ai-je fait cela ? Tu n'aimes pas ma nouvelle coiffure ! »

De côté, elle regardait son visage trop grave et se désespérait. « Je vais me faire teindre, dès demain, pour retrouver ma couleur naturelle ! » dit-elle. « Quelle idée ai-je eue ! Je vois bien que tu n'aimes pas cela. »

— « Je te répète que tu es parfaite ! » affirma-t-il, en posant une main sur son genou. « Parfaite. Simplement, aujourd'hui, j'ai eu une journée écrasante. »

Elle ne le crut qu'à moitié. Et le lendemain, pour la première fois, elle eut envie de savoir. Elle ne savait pas ce qu'elle voulait savoir, mais elle fit en sorte de se retrouver seule dans le cabinet du médecin. Après avoir bouleversé l'ordre du bureau, dans un tiroir, elle découvrit ce qu'elle cherchait.

Tout d'abord, une lettre, dont l'écriture ressemblait tellement à la sienne qu'elle s'étonna de ne pas reconnaître son paraphe au bas de la page. Mais l'autre avait signé Anne. Puis la photo d'une jeune femme très blonde, dont les traits lui parurent familiers. Alors, elle compara le portrait à son propre visage réfléchi dans le miroir de son poudrier. Enfin, après de nouvelles recherches dans le même tiroir, elle saisit un cahier, dans lequel le médecin jetait parfois des notes. Après l'avoir feuilleté, à la date du jour même elle lut :

« *Hier, elle est allée chez le coiffeur, et sous l'effet d'une impulsion que je serais tenté de qualifier de diabolique, elle a fait teindre ses cheveux en blond. J'ai failli me trahir. Ce matin, sa ressemblance avec Anne était telle que je fus sur le point de crier, en la découvrant à mes côtés. Pourtant, pour elle, elle ne doit rien savoir. Sinon, comment pourrais-je lutter contre cette obsession, qui était celle de la petite Anne le jour où je l'ai connue, et qui est maintenant celle de Jeanne ? Cette petite Anne aux yeux noirs que je n'ai pu garder. Mais je deviens fou. Ma raison ne m'est plus d'aucun secours. Au fur et à mesure que le temps passe, l'un après l'autre, les faits se vérifient. Il faudra que je parle. Ce soir, je lui avouerai dans quelles circonstances j'ai rencontré Anne, comment j'ai vécu avec Anne. Une fois de plus, elle établira un parallèle, mais il faut que je me délivre.* »

Jeanne referma le cahier, rangea soigneusement le contenu du tiroir, replaça la photo et la lettre à leur place, et sortit.

Elle se sentait parfaitement apaisée, et bien que n'imaginant pas encore ce qu'elle pourrait, par la suite, devenir, elle savait qu'elle ne retournerait jamais dans la petite maison de campagne où, ce soir, le médecin l'attendrait en vain.

Sans but, sans pensée, elle longea la Seine jusqu'aux Invalides et, passant devant la tour Eiffel, s'arrêta un instant, puis demanda

un billet pour la seconde plate-forme. Il lui semblait qu'un seul désir émergeait de son esprit brumeux : celui de contempler Paris de très haut, de se laisser gifler par le vent frais qui se levait, d'oublier une fois de plus, d'oublier très vite.

Sur la plate-forme, elle s'appuya au garde-fou, resta longtemps, les yeux fixés dans le vide, et ne s'aperçut même pas qu'un homme venait de s'accouder à quelques pas d'elle. Elle s'apprêtait à redescendre lorsqu'elle perçut, avec une extrême acuité, le regard de l'étranger. Elle faillit ne pas se retourner mais, malgré elle, lui fit face. Lentement, il croisa ses mains et elle en vit blanchir les jointures. Il se taisait mais son menton tremblait, et elle fit un pas vers lui.

— « *No !* » s'écria-t-il soudain, terrifié. « *No ! You are not alive !* »

— « Que dites-vous ? » demanda-t-elle rapidement. « Que dites-vous ? »

L'homme soupira, ferma les yeux un instant, et se passant une main sur le front :

— « Pardonnez-moi, » dit-il, avec un fort accent anglais. « Je reviens ici pour la première fois depuis neuf ans. Elle... Je n'ai découvert que je l'aimais qu'après sa mort... »

Jeanne, à nouveau, s'appuyait au garde-fou. Une curiosité aiguë lui tordait le cœur.

— « Oui ? » chuchota-t-elle.

— « Je ne croyais pas l'aimer. Ensuite, seulement, j'ai compris. Devant moi, elle s'est jetée, d'ici, et est allée s'écraser... »

Le pavé était vraiment très froid, ce matin-là.

HARRY HARRISON

Les mystères du métro

Le métro d'une grande ville n'est-il pas — aux heures nocturnes — un endroit propice à tous les mystères ? C'est bien ainsi que l'entendaient les auteurs de *Ténébrax*, la remarquable bande dessinée qui paraissait dans la défunte édition de l'hebdomadaire *Chouchou*, et où l'on découvrait Ténébropolis, cité souterraine des rats géants, sous les tunnels du métro parisien ! La présente nouvelle de Harry Harrison se situe dans la même lignée.

« DIEU merci, voilà qui est enfin terminé ! » Les paroles d'Adriann résonnèrent sur les murs mosaïqués du couloir du métro, écho sonore ponctué par le clic-clac de ses talons pointus. Puis il y eut un vacarme saccadé au moment où une rame express traversait la station sans s'arrêter, et un relent d'air confiné atteignit les deux voyageurs.

— « Une heure du matin, » soupira Chester. Il bâilla à se décrocher la mâchoire et appuya aussitôt la main contre sa bouche. « Ça signifie que nous n'avons probablement pas fini d'attendre le prochain omnibus. »

— « Par pitié, Chester, ne soyez pas négatif à ce point. » La voix d'Adriann avait la même dureté métallique que le cliquetis de ses talons. « Tous les papiers sont maintenant prêts pour le rapport, nous allons sans doute toucher une gratification, et demain, nous aurons probablement notre après-midi libre. C'est cela qu'il faut se dire. C'est du positif — et vous vous sentirez beaucoup mieux, croyez-moi. »

Ils atteignirent les portillons automatiques avant que Chester eut trouvé une réponse concise qui ne sentît pas trop le-monsieur-obligé-de-faire-le-noctambule-à-une-heure-du-matin. Il glissa un jeton dans la fente et Adriann passa prestement devant lui, tandis qu'il explorait son gousset. Il ne lui restait plus de jetons. Il se dirigea d'un pas lourd vers le guichet en grommelant deux ou trois mots bien sentis.

— « Combien ? » marmonna une voix dans la pénombre qui régnait derrière le guichet.

— « Trois, s'il vous plaît. » Et il poussa deux pièces de vingt-cinq cents sous la vitre. Non qu'il regardât à payer un malheureux trajet. Après tout, Adriann était une femme. Mais elle aurait pu quand même le remercier, ne fût-ce que d'un signe de tête, pour montrer qu'elle ne se croyait pas tous les droits à prendre le métro gratis. Ils travaillaient dans la même firme publicitaire et y gagnaient le même salaire. D'ailleurs (il avait oublié un instant ce simple détail) elle allait maintenant gagner beaucoup plus que lui. La fente avala son jeton et il franchit le portillon.

— « Je monte toujours en queue, » déclara Adriann en lançant un regard de myope vers l'autre extrémité de la station qui ressemblait à un tunnel sombre et désert. « Allons au bout du quai. »

— « Il faudrait que je prenne la voiture du milieu, » objecta Chester. Il n'en fut pas moins obligé de la suivre. Adriann n'entendait jamais que ce qu'elle voulait bien entendre.

— « Il y a une chose que je peux maintenant vous dire, Chester, » commença-t-elle en prenant ce ton homme-à-homme qu'elle employait avec un réel brio. « Je ne pouvais pas vous en parler plus tôt, puisque nous étions sur le même plan et, dans un sens, rivaux pour l'avancement. Mais la coronaire de Blaisdell l'obligeant à un repos de quinze jours, je la remplace comme rédacteur en chef, et... »

— « C'est ce que j'ai appris par radio-potins. Félicitations. »

— « Je suis donc à même de vous donner un bon conseil. Sérieusement, Chester, il vous faut faire preuve de plus d'ardeur, vous affirmer, vous cramponner... »

— « Pitié, Adriann ! On croirait une mauvaise réclame pour tramways surpeuplés ! »

— « Et cela aussi, tenez, il faut y faire attention. Ces petites plaisanteries dont vous êtes coutumier. On commence à trouver que vous ne prenez pas assez votre travail au sérieux — ce qui, dans la publicité, ne pardonne pas. »

— « Bien sûr, que je ne le prends pas au sérieux ! Et je voudrais bien savoir la personne, douée de son bon sens, qui pourrait le faire ? » Il entendit un roulement assourdi et regarda en direction du tunnel. Mais aucune lumière n'y apparaissait. Ce devait être un camion passant dans la rue, au-dessus d'eux. « Oseriez-vous prétendre que vous cherchez vraiment à pondre une prose impérissable pour chanter le doux parfum émanant des aisselles de Madame quand elle utilise la Lotion Sainodor ? »

— « Trêve de grossièreté, Chester. Vous savez pourtant vous montrer charmant, quand vous le voulez. » Adriann tirait parti de son esprit bien féminin pour ignorer les arguments qu'on lui opposait et glisser une petite note attendrie dans cette discussion demeurée jusqu'alors sur le plan strictement logique.

— « Oh ! oui, charmant, je peux l'être, » articula Chester d'une voix plus basse, comme s'il ne se refusait pas lui-même à une pointe d'émotion. Quand elle se taisait, Adriann ne manquait pas d'attraits. Attraits d'une personne qui est déjà du mauvais côté de la trentaine. La robe de lainage mettait en valeur la partie la plus charnue de son corps, et les artifices cachés du bustier étaient certainement pour quelque chose dans le galbe avantageux de sa poitrine, encore que ce fût (il était prêt à l'admettre) plus par soutènement que par rembourrage.

Il l'attira contre lui et passa un bras autour de sa taille. « Oui... je sais être charmant, et je me souviens d'une époque où vous saviez me payer de retour. »

— « Mais ça, mon cher, c'est fini depuis longtemps, » coupa-t-elle de sa voix de pionne. Et elle repoussa son bras avec une expression excédée. Le journal que Chester avait fourré sous son veston tomba par terre. Il marmonna entre ses dents et se baissa pour le ramasser.

Elle resta un moment sans rien dire, affectant d'examiner le côté de sa jupe pour effacer les faux plis, comme si le contact de Chester avait été quelque chose d'impur. Aucun bruit ne venait plus de l'extérieur. La station mal éclairée était soudain plongée dans un silence de sépulcre. Ils se trouvaient seuls, isolés dans cette solitude étrange que connaissent les habitants des grandes villes, avec des milliers de gens qui les entourent, et dont ils sont néanmoins toujours séparés. Chester sentit la tristesse, le découragement l'envahir. Il alluma une cigarette dont il tira plusieurs bouffées coup sur coup.

— « Il est interdit de fumer dans l'enceinte du métro, » fit observer Adriann avec une froideur impersonnelle.

— « Bien sûr. Je n'ai pas le droit ni de fumer, ni de vous serrer d'un peu près, ni de plaisanter au bureau, ni de considérer avec un mépris justifié notre clientèle habituelle. »

— « Exactement. » Adriann pointa vers lui un doigt fuselé que terminait un ongle rouge vif. « Et puisque vous revenez sur ce sujet, je vais vous dire autre chose. Je ne suis pas la seule à avoir

remarqué votre tournure d'esprit. Je le sais. Comme vous étiez dans la maison depuis plus longtemps que moi, on a examiné vos références pour le poste de rédacteur en chef. Or, vous n'avez pas été choisi. Et, confidentiellement, on m'a même laissé entendre qu'il était bel et bien question de vous remercier. Comprenez-vous ce que cela signifie ? »

— « Et comment ! Cela signifie que j'ai réchauffé une belle vipère dans mon sein. Sauf erreur, c'est moi qui vous ai fait obtenir votre premier poste... et encore, il m'avait fallu convaincre le vieux Blaisdell de vos capacités. Oh ! c'étaient les grands serments de reconnaissance, à l'époque. Vous vous rappelez ces scènes passionnées, dans le salon de votre pension de famille ? »

— « Ne soyez pas mufle ! »

— « Parbleu ! Finie la grande passion, fini tout espoir d'avancement, et bien heureux si le bonhomme n'est pas saqué par-dessus le marché. Avec cette sainte nitouche d'Adriann pour amie... »

— « *Dites... Il y a des choses qui vivent dans le métro, vous savez.* »

La voix qu'ils entendaient soudain, rauque et tremblée, venait de derrière eux, du quai qui leur avait jusqu'alors semblé vide. Ils sursautèrent. Adriann se retourna, bouche bée. Il y avait un coin sombre à côté de la grande caisse métallique servant à ranger l'outillage des ouvriers, et ni la jeune femme ni Chester n'auraient pu remarquer l'homme vautré contre le mur. Il venait de se relever tant bien que mal et faisait un pas dans leur direction.

— « Vous en avez, de l'audace ! » Le saisissement, la colère donnaient à Adriann une voix criarde. « On reste là caché, à écouter ce que disent les gens, n'est-ce pas ? Il n'y a donc pas de rondes de police, dans le métro ? »

— « Ouais, des *choses*, vous comprenez... » reprit l'homme qui, ignorant l'apostrophe, grimaçait un sourire à l'adresse de Chester.

C'était un clochard, triste spécimen de la horde déguenillée qui se répandit à travers New York quand on eut démoli le métro aérien de la Bowery, et que la lumière eut pénétré dans ce réceptacle d'épaves humaines. Farouchement photophobes, ils émigrèrent à la recherche d'endroits moins éclairés. Beaucoup trouvèrent refuge dans ces vastes cavernes offertes par les stations souterraines — rames chauffées l'hiver, accès aux toilettes, possibilité de mendier, sans parler des coins où l'on peut se laisser tomber pour dormir. Celui-ci portait bien la marque de son rang social : pan-

talon informe dont presque tous les boutons manquaient, veste avachie fermée avec des bouts de ficelle et sous laquelle on voyait, par le col bâillant, un certain nombre de loques inattendues, souliers crevés et trop grands — et une peau ridée comme celle d'une momie, où chaque craquelure était soulignée par un trait de crasse. Sa bouche s'entrouvrait comme un orifice noirâtre, laissant voir des chicots qui semblaient plantés là en souvenir des autres dents disparues. Examiné en détail, l'homme constituait un objet répugnant, mais si banal pour New York, qu'il faisait partie intégrante de la ville au même titre que les poubelles et les bouches d'égout.

— « Des choses ? Quelles choses ? » demanda Chester tout en cherchant dans son gousset la petite pièce qui les débarrasserait du loqueteux. Déjà, Adriann leur avait tourné le dos.

— « Des *choses* qui vivent dans la terre, » expliqua le clochard avec un sourire chassieux. Il mit un doigt sale contre ses lèvres. « Ceux qui savent en parlent jamais. Y veulent pas fiche la frousse aux touristes, bien sûr. Des choses avec des écailles, des griffes, qui sont là, dans le noir. »

— « Oh ! donnez-lui de l'argent, qu'on en soit débarrassé ! C'est à vomir ! » s'écria Adriann.

Chester mit deux pièces de cinq cents dans la main tendue en forme de coupe, en s'arrangeant pour que ses doigts n'aient pas à toucher la peau crasseuse.

— « Et qu'est-ce qu'elles font, ces choses ? » insista-t-il. Non que les propos du clochard l'eussent vraiment intéressé. Mais un vieux reste de sadisme le poussant, il ne lui déplaisait pas d'exaspérer Adriann.

Son interlocuteur frotta les pièces l'une contre l'autre. « Elles restent ici, elles se cachent, elles guettent. Vous devriez leur laisser quelque chose quand vous êtes seul au bout du quai, à une pareille heure. Les pièces d'un cent font leur affaire. Y a qu'à les mettre par terre, tout au bout, là où elles peuvent tendre la patte pour les ramasser. Avec les pièces de dix cents ça marche aussi. Mais pas celles de cinq cents comme vous m'avez donné. »

— « Voilà une histoire de mendiant qui ne manque pas d'à-propos. » Maintenant que la première peur était passée, Adriann donnait libre cours à sa hargne. « Oui ou non, allez-vous nous débarrasser de ce vieux vagabond ? »

— « Et pourquoi seulement les pièces d'un cent ou de dix cents ? » demanda Chester, intrigué malgré lui. Car il faisait vrai-

ment très noir, à l'extrémité du quai. N'importe quoi... n'importe quelle chose pouvait s'y tenir cachée.

— « Les cents, c'est pour les cacahuètes salées. Elles aiment ça, alors elles vont en chercher aux distributeurs quand il n'y a personne. Et les dix cents, c'est pour le coca-cola. Elles en boivent quelquefois, à la place du sirop de grenouille. Moi, je les ai vues... »

— « Et moi, je vais aller chercher un agent, » coupa Adriann. Elle fit mine de partir, mais s'arrêta quelques mètres plus loin. Du reste, aucun des deux hommes ne faisait attention à elle.

— « Dites donc, mon vieux ? » sourit Chester, tandis que son interlocuteur passait une main tremblante dans ses cheveux embroussaillés. « Vous croyez vraiment me faire avaler votre histoire ? Si ces choses se contentent de manger des cacahuètes, je ne vois pas pourquoi il faudrait se concilier leurs bonnes grâces avec de l'argent... »

— « J'ai pas dit qu'elles mangeaient que des cacahuètes ! » Les doigts crasseux agrippèrent la manche de Chester avant qu'il ait pu s'écarter et il eut un haut-le-cœur en recevant l'haleine empestée de l'homme quand celui-ci approcha la tête tout près de la sienne pour chuchoter : « Ce qu'elles aiment vraiment manger, c'est des *gens*. Mais elles ne vous feront rien tant que vous leur laisserez un petit quelque chose... Tenez : vous voudriez en voir une ? »

— « Comment donc ? Surtout après ce que vous venez de raconter. »

Le clochard tituba jusqu'au réceptacle destiné à recevoir les papiers et autres détritus, gros cylindre métallique peint d'une laide couleur vert olive, et dont le sommet en forme de coupole présentait deux volets mobiles à ressort.

— « Attention, hein ? Vous vous arrangerez pour glisser un œil en vitesse, parce qu'elles n'aiment pas qu'on les reluque. » Ayant dit, il poussa un des volets et l'abandonna aussitôt.

Chester recula avec un sursaut. Il n'avait fait qu'entrevoir. L'espace d'une seconde à peine. Etaient-ce réellement deux points rouges qu'il avait vu briller à l'intérieur, des yeux monstrueux écartés de trente centimètres ? Se pouvait-il que là, dans ce réceptacle... Mais non ! Toute cette histoire était par trop grotesque. Du reste, il entendait maintenant le bruit lointain d'une rame qui approchait.

— « Fameuse, votre histoire, papa ! » Il jeta quatre ou cinq pièces d'un cent en direction du réceptacle. « Voilà qui leur per-

mettra de s'offrir des cacahuètes ! » Et il rejoignit Adriann. « Dommage que vous soyez partie avant la fin du boniment, car ça valait le coup. Le vieux clodo soutient mordicus qu'une des choses, comme il dit, est cachée là-bas dans les ordures. Alors j'ai laissé de quoi l'amadouer. On ne sait jamais, pas vrai ? »

— « Comment pouvez-vous vous laisser prendre à de telles sottises ? »

— « Vous êtes fatiguée, chère Adriann. On vous voit les griffes, attention. Et vous vous répétez. »

La rame se rapprochait de la station, poussant devant elle une masse d'air lourd dont l'odeur viciée faisait presque songer à... Oui. Il ne s'en était encore jamais rendu compte. Cette odeur faisait songer à celle d'une bête.

— « Des sottises et de la superstition ! » continuait Adriann, que le grondement de la rame obligeait à parler plus fort. « Vous êtes de ces gens qui ne passent pas sous les échelles et qui tremblent en voyant un chat noir. »

— « Pourquoi pas ? Ça ne peut pas faire de mal. On a bien assez de guignon comme ça sans en chercher davantage. Il n'y a probablement aucune *chose* dans ce réceptacle, mais ce n'est pas moi qui irai y mettre le bras pour m'en assurer. »

— « Vous êtes d'une naïveté désarmante. »

— « Vraiment ? » A présent, tous deux criaient presque pour dominer le vacarme du train qui ralentissait à leur hauteur dans un grincement de freins serrés. « Eh bien ! allez-y, vous ! Voyons si vous y mettrez le bras ! »

— « Vous me prenez pour une enfant ! »

Il était tard et la fatigue mettait les nerfs de Chester à bout. Tandis que la rame s'arrêtait derrière lui, il courut jusqu'à l'extrémité du quai et sortit de sa poche toute la menue monnaie dont il disposait encore.

— « Tenez ! » cria-t-il. Poussant un des couvercles du réceptacle, il fit tomber les piécettes à l'intérieur. « Argent. Des cents et des dix cents. Beaucoup. Beaucoup coca-cola, beaucoup cacahuètes. Et attrapez la prochaine personne qui vient ! »

Il entendit le rire moqueur d'Adriann. Les portes de la rame s'ouvrirent en chuintant et le clochard monta d'un pas mal assuré dans la dernière voiture.

— « C'est la direction de Queens. La vôtre ! » Adriann riait toujours. « Vous feriez mieux de la prendre avant que les *choses*

vous mangent tout cru ! Moi, je vais attendre celui qui monte vers le centre. »

La colère n'avait pas abandonné Chester. « Alors, prenez donc ça ! » riposta-t-il en lançant son journal. « Puisque je suis si ridicule et que vous n'êtes pas superstitieuse, voyons si vous irez le mettre dans le réceptacle. » Et il courut vers le dernier wagon qu'il atteignit juste au moment où les portières se refermaient.

— « Mais bien sûr, cher ami ! » lui cria-t-elle, le visage coloré à force de s'esclaffer. « Et demain matin, au bureau, je raconterai comment vous... » La portière achevant de se refermer coupa le reste de la phrase.

La rame tangua légèrement en démarrant. Chester regarda par la vitre sale et vit Adriann s'approcher du réceptacle, puis son geste pour pousser un des couvercles. Mais un pilier s'interposa entre le quai et le train qui prenait déjà de la vitesse.

Quand il revit Adriann, elle avait toujours la main posée sur le couvercle. Ou plutôt... Evidemment, on distinguait très mal à travers la vitre poussiéreuse... mais on aurait dit qu'elle plongeait le bras jusqu'au coude dans le réceptacle. Un autre pilier. Puis un autre. Ils commençaient maintenant à défiler. Nouvelle vision fugitive du bout du quai qui s'éloignait — et cette fois, sans en être absolument sûr, à cause de la saleté de la vitre et du mauvais éclairage, Chester crut voir qu'Adriann avait introduit la tête dans l'orifice.

Décidément, cette portière était trop sale ! Il gagna l'extrémité du wagon, où la portière de queue était munie d'une vitre plus grande, et surtout un peu plus nette. L'arrière de la rame se trouvait à mi-quai, et la vitesse augmentait. Il put néanmoins apercevoir encore une fois Adriann, avant que l'alignement des piliers se fût fondu en un écran flou qui bouchait complètement la vue.

Il était impossible qu'elle ait pu s'introduire jusqu'à la taille dans ce réceptacle ! Le diamètre des orifices ne l'aurait pas permis. Mais alors, comment expliquer qu'il n'ait plus vu que sa jupe et ses jambes... des jambes dressées en l'air, et agitées de mouvements frénétiques ?

Bien sûr, tout cela n'avait été qu'une image incertaine, à peine entrevue. Il s'était trompé ! Il fit volte-face et regarda le wagon dont il se trouvait être le seul occupant. Non, pas le seul. Le clochard était là, effondré sur une banquette, déjà assoupi.

Il ouvrit les yeux, vit Chester et lui adressa un bref sourire

sybillin avant de refermer les paupières. Chester gagna l'autre bout de la voiture, où il s'assit. Il bâilla.

Sa station était loin. D'ici là, il pouvait sommeiller un peu. Il se réveillait toujours à temps pour descendre.

Et si le poste de rédacteur en chef était encore vacant le lendemain, bonne aubaine. Il saurait utiliser la différence de salaire.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Incident in the IND.

Banc d'essai

JEAN DEMAS

La femme truquée

Elle retira ses verres de contact. La perruque fut enlevée d'un geste rapide. Les oreilles synthétiques furent rangées dans leur boîte. Les lèvres embouties suivirent le même chemin. Elle poussa un petit cri lorsque l'arête du nez lui échappa des mains. Les ongles magnifiquement soignés furent jetés puisqu'ils ne servaient qu'une fois. La poitrine, d'un galbe parfait, fut pliée en quatre et rangée soigneusement parmi les autres. Les pieds furent dévissés avant les mollets, qui eux-mêmes étaient joints au jambes à l'aide d'un mécanisme électronique irréprochable, d'ailleurs garanti à vie par le fabricant. Les vertèbres furent déboitées une à une et placées dans un coffret doublé de satin.

L'appareil à retirer la peau fut approché et la chair rose et délicate — une réussite synthétique — fut aspirée en un instant. Enfin, après ce long préliminaire, cette attente effroyable, je l'ai connue. Je l'ai connue dans une extrême simplicité.

BERNARD HALLER

La jambe

— C'est pour ?

— Pour ma main droite que j'ai perdue. Voilà mon livret. Le grand Chef a dit qu'il fallait que je vienne ici au Service des Prothèses des Actifs.

— Parlez dans l'hygiaphone. Pour les mains droites, troisième étage, salle B, guichet 6.

— Merci, Monsieur... Bonjour, Monsieur. C'est ici le guichet 6 ?

— Savez pas lire ? Votre livret. Vous portez bien le matricule 1.274.699.003 ?

— Oui, Monsieur.

— Et c'est pour la main droite ?
— Oui, Monsieur.
— Le code indique sur votre livret : XAT, ce qui veut dire que vous avez la jambe gauche en moins.
— J'ai la jambe gauche en moins ?
— Puisque je vous le dis... Parlez dans l'hygiaphone !
— Mais c'est la main droite que je n'ai plus.
— Le livret porte le matricule 1.274.699.003. Est-ce vous, oui ou non ?
— Je crois, mais je ne le sais pas par cœur.
— Faut savoir ce que vous dites, pas nous déranger pour rien. On a autre chose à faire.
— Mais j'ai ma jambe gauche, regardez !
— Votre livret porte XAT. C'est que vous ne l'avez plus. D'abord, d'où sortez-vous ? Quelle division ?
— La division 5.
— La division 5 n'existe pas.
— C'est-à-dire qu'elle a été subdivisée en deux. La 5 prime, dite division avec reste et la 5 ter, dite division sans reste. Moi je suis 5 ter.
— Quel cantonnement ?
— C'est-à-dire, on n'a plus de cantonnement parce qu'on était la division sans reste. Alors notre grand Chef a dit, puisqu'il n'y a pas de reste, rompez, et il m'a indiqué le Service des Prothèses pour venir demander une main droite.
— Moi, tout ça ne me concerne pas. Je vous donne cette jambe gauche et je tamponne du tampon ergoteur-contradicteur. Si vous avez quelque chose à réclamer, vous allez au service des erreurs de prothèses, escalier 4, porte 2, au fond du couloir, vous verrez le responsable, c'est tout.
— Merci, Monsieur... Bonjour, Monsieur, c'est ici les erreurs ?
— Non, c'est une erreur sur la porte ; les erreurs c'est à côté.
— Merci, Monsieur. Bonjour, Monsieur, je viens pour une erreur.
— Vous avez le livret ?... Alors ?... Parlez dans l'hygiaphone !
— Eh bien, j'ai ma jambe gauche, mais pas de main droite, voilà en résumé.
— Le livret porte ergoteur-contradicteur, le matricule dit que vous avez la main droite mais pas la jambe gauche, c'est clair, non ?
— Mais regardez, ma main est coupée. Un obus de 16.
— Quelle preuve ? Vous essayez de brouiller les cartes en exigeant une main droite que vous devriez avoir et puis vous gardez une prothèse de jambe gauche qui vous est due et dont vous n'avez pas besoin. Vous voulez stocker, hein ? Je vous tamponne du tampon imposteur-profiteur et vous allez au Service Doit & Avoir, porte 17, au sous-sol, à côté des W.-C. Rendez-moi la jambe.
— Merci, Monsieur. Au revoir, Monsieur.
— Bonjour, Monsieur, c'est...
— Livret !... Ergoteur-contradicteur-imposteur-profiteur, XAT, 1.274.699.003... Qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense ?
— Je suis sûr que c'est une erreur.
— Vous passez en jugement dans dix minutes. Je tamponne du tampon conspirateur-agitateur. C'est grave ! Debout, voici les juges. Messieurs, la Cour... Levez la main droite et dites je le jure !
— Justement je ne peux pas, ma main...

— Silence ! La Cour rend son jugement.
Attendu que 1.274.699.003
Attendu que XAT
Attendu que Division ter, dite division sans reste
Attendu que ergoteur-contradicteur-imposteur-profiteur-conspirateur-agitateur
Attendu que seul un antique châtiment infamant à titre d'exemple est exemplaire, le condamné est condamné à avoir la main droite tranchée nette ! Le jugement est sans appel, définitif.
Greffier, relisez !

MARCELLE PROVENS

L'arbre-main

De rouille et d'or vert, le feuillage du prunus s'élance chaque année davantage près de la fenêtre de ma chambre. Je suis, depuis longtemps, sous son charme. Je sens qu'il le sait.

Dans le petit jardin où il est planté, sa forme particulière a retenu mon attention. A trois ou quatre mètres du sol, son tronc incliné se divise, en forme de main, comme cinq doigts effilés d'où s'élancent ses branches. Comme un jet d'eau, elles retombent en feuilles, celles près de ma fenêtre touchent les vitres.

La nuit, je les entends frémir. C'est pour moi une présence amie. Serait-ce mon sentiment qui les attire ? Je n'en suis pas certaine. Pourtant cette persistance à s'approcher de moi de plus en plus m'apporte un trouble impossible à définir, un plaisir mélangé d'une espèce d'inquiétude bizarre.

Ce soir, la nuit est chaude. J'ai laissé volets et fenêtres grands ouverts. Pas de lecture comme à l'accoutumée ; le sommeil me prend sans que j'essaye de lui résister.

Des bruissements, des froissements de feuilles me tirent d'un sommeil lourd. Branches et feuillage, contre le divan, me frôlent, comme si le prunus tout entier était entré dans ma chambre. Je ne vois plus que lui.

Il me semble dormir dans une forêt, une forêt qui chante doucement, délicieusement ; sa musique envoûtante me paralyse. Sur mon corps nu et chaud, je sens la fraîcheur des feuilles ; elles me caressent en frémissant. Quel rêve insolite et merveilleux !

Petit à petit, la table de chevet, le bonheur du jour, la grande armoire normande, les murs, disparaissent ; je suis complètement perdue dans le feuillage.

Trois heures sonnent. Brusquement, je prends conscience d'être par-

faitement éveillée depuis un temps dont je suis incapable d'évaluer la durée.

Pour chasser l'angoisse qui m'étreint, je m'élance hors du lit ; du moins, j'essaye ; je suis immobilisée et dans l'impossibilité de me dégager. Emprisonnée au milieu des branches et des feuilles, je suis clouée dans mon lit par une force contre laquelle toutes mes tentatives restent vaines. Alors j'essaye de me raisonner, de penser que je suis toujours endormie, que d'un instant à l'autre ce beau rêve devenu cauchemar va prendre fin, que je vais me retrouver libre et rire de ma frayeur. Je veux me calmer, ne plus attendre patiemment le jour qui me délivrera.

Le temps passe. Les branches et les feuilles sont toujours là. Il me semble devenir plus légère, soulevée de mon lit. J'appelle à l'aide, je crie, mais les feuilles recouvrent mon visage, entrent dans ma bouche, étouffent mes clameurs.

Une horrible certitude entre en moi. Je sais. Rien ne pourra me délivrer de l'arbre, rien. Lentement, je sens les branches se retirer vers la fenêtre ; mais elles m'emportent. Bien serrée par elles et par les feuilles, je ne tomberai pas ; je n'aurai même pas cette chance. Le prunus aussi sait ce qu'il veut.

Dans un glissement silencieux et lent, nous sortons de ma chambre... Enfin j'arrive dans « le creux de la main » du prunus. Ses cinq doigts écartés se referment progressivement sur moi. Je suis bientôt complètement emprisonnée. J'étouffe.

J'entends une vielle horloge de la maison sonner toutes les divisions du temps.

A quatre heures, ce sera le petit jour, mais je ne le verrai pas.

Personne ne me retrouvera.

JEAN-CLAUDE PIGUET

La règle du jeu

Pour obtenir le numéro, vous placez sept dés dans votre cornet et vous les lancez d'un seul coup sur le tapis. Si vous ne disposez que d'un seul dé, vous le lancez sept fois de suite, mais vous pouvez également tenter votre chance sur un nombre de chiffres ou de coups supérieur ou même inférieur à sept. L'emploi d'un gobelet n'est pas absolument indispensable. Vous pouvez vous servir de dés en ivoire, en plomb, en bois ou en toute autre matière, identiques ou dissemblables, pipés ou non. Quels qu'en soient le nombre, la forme, le poids, la couleur et les dimensions, ils produiront un résultat qui sera nécessairement significatif. De la main gauche ou de la main droite, vous décrochez alors le combiné de votre appareil téléphonique et composez le numéro que

vous avez obtenu. Ce numéro ne sera vraisemblablement pas le bon. Si c'est le cas, vous reposez le combiné sur sa fourche et vous reprenez vos dés. L'erreur peut être due à quelque tremblement de votre main, à quelque aspérité du tapis que vous n'aurez pas remarquée. Il se peut aussi que vous ayez mal choisi le moment de jeter les dés ou encore, tout simplement, que vous vous soyez trompé dans la composition du numéro. Essayez à nouveau. Vous allez sans doute essuyer de nombreux échecs. Toutefois, gardez-vous des apparences et ne vous hâtez pas de raccrocher. A moins que le hasard ne simplifie votre recherche en vous branchant sur le service des abonnés absents, des informations boursières ou météorologiques, vous ne serez jamais tout à fait sûr que le numéro composé figure sur la liste de quelque annuaire officiel. La tonalité dite musicale et certaines perceptions auditives apparemment familières, telles que friture, gargouillis, borborygmes, etc., ne sont pas forcément des indices de mauvais augure. Les voix entendues peuvent être trompeuses. Méfiez-vous des contrefacteurs. N'importe qui peut toujours prétendre se nommer Dupont et affirmer qu'il vous écoute. Ne vous laissez pas abuser par de faux-semblants. Exigez de votre interlocuteur une preuve de sa bonne foi, et s'il vous paraît qu'il hésite à vous en fournir une, dites-lui que vous désirez parler au Fondateur. S'il est réellement Dupont, il raccrochera tout de suite ou vous accablera d'injures parce que vous l'aurez peut-être tiré de son sommeil. Dans bien des cas, on voudra savoir qui vous êtes et vous pourrez alors raccrocher vous-même en toute quiétude, mais il peut arriver qu'on vous réponde que le Fondateur est absent, qu'il est malade, qu'il est en conférence, en vacances, ou même... qu'il n'existe pas ! Ce sont les cas les plus embarrassants. Enfin, vous devez vous attendre également que l'on acceptera, au moins une fois, d'établir la liaison demandée. O surprise, ô miracle !... Hélas ! ce sera sans doute le fondateur de quelque entreprise à responsabilité limitée ou de quelque organisation philanthropique et vous serez alors bien près de jeter le manche après la cognée. N'importe. Vous reprendrez bientôt courage. Vous vous armerez de patience. Vous serez peut-être obligé de composer des dizaines, des centaines de milliers de numéros, tant et si bien que vous finirez par ne plus quitter votre téléphone. De guerre lasse, votre femme demandera le divorce. Vous serez délaissé de vos parents, de vos enfants, de vos amis. N'importe. Vous resterez seul. Aussi bien l'avez-vous toujours été. La terre poursuivra sa course autour du soleil et la lune continuera de tourner autour de la terre. Fleuves, rivières et ruisseaux continueront d'aller se perdre dans la mer et la rose des vents d'en recueillir les eaux. Vous vieillirez dans l'espérance. Vous finirez par perdre vos cheveux, vos dents, votre appétit, mais vous aurez gardé la certitude d'entendre un jour Celui que vous aurez appelé sans trêve ni repos — la voix étrange, la voix inconnue de Celui qui vous connaît et qui vous dira : « Parle, je t'écoute ! »

Et ce jour-là, peut-être, ce jour-là vous saurez enfin ce que parler veut dire.

---

chronique littéraire

Une porte peut être ouverte et fermée

par Pierre Versins

Cette étude de Pierre Versins — que nos lecteurs connaissent surtout par ses nouvelles, mais dont la principale activité est la mise sur pied d'une *Chrono-bibliographie thématique* des littératures conjecturales — est extraite d'un vaste essai : *L'homme qui peut tout*, à paraître prochainement.

Cet ouvrage, comme l'indique son sous-titre (*Défense et illustration de la science-fiction*), se divise en deux parties. La première offre un bref historique du domaine et propose quelques-unes des raisons pour lesquelles la littérature conjecturale n'est pas plus inutile ni stupide que toute autre. Il y est fait état, même, de certains avantages qu'il y aurait à l'étudier un peu plus intelligemment et à fond.

La deuxième partie, *Illustration*, est de loin la plus longue : elle se scinde à son tour en trois rubriques principales : 1) *Le temps*; 2) *L'espace*; 3) *L'homme et la machine*. C'est en quelque sorte une thématologie primaire du domaine.

Le chapitre présenté ici se rattache à la rubrique *Le temps*, qu'il termine, et se situe après les chapitres consacrés à l'*Uchronie*, aux *Histoires futures*, aux *Guerres* et aux *Fins du monde*.

« Dieu a agi sagement en plaçant la naissance avant la mort ; sans cela, que saurait-on de la vie ? »

DUMAPHIS. — *Maximes*.

Connaître l'avenir et le passé, l'un par l'anticipation et l'autre par l'Histoire, c'est très bien. Mais ne sera-ce pas encore mieux si l'on peut y aller voir ? Toucher ? **Y être,** en deux mots ?...

L'ART D'ACCOMMODER LE TEMPS

Donc nous allons voir toutes les opérations que l'on peut faire subir au temps, à la durée, à l'écoulement des événements. Toutes ? Plus exactement, celles qui ont jusqu'à présent frappé les écrivains (et encore en oublierons-nous certainement, la matière est si riche !).

Il en est de simples, il en est d'horriblement compliquées. De toute ma-

nière, les plus simples sont en général jugées très complexes : c'est ainsi qu'aucune collection populaire, en France, n'accepta d'histoire de voyage dans le temps jusqu'aux collections spécialisées contemporaines ; ni la « Bibliothèque des Grandes Aventures et Voyages excentriques », ni « Voyages lointains - Aventures étranges » de Tallandier, ni « Les Romans d'Aventures », ni « Le Livre de l'Aventure » de Ferenczi n'en ont jamais publié.

Il semble, en ce qui concerne la littérature populaire en France, que le premier récit de ce genre fut **Croisière dans le temps,** de F. Richard-Bessière (1952), le n° 6 de la collection « Anticipation » du Fleuve Noir. C'est qu'on peut publier n'importe quoi dès lors qu'on s'adresse à un public d'amateurs (la preuve, c'est que le thème était utilisé très largement depuis plus de vingt ans aux Etats-Unis, dans les magazines de science-fiction ; et en 1937, dans la première collection de conjectures romanesques lancée en France, « Les Hypermondes », un des trois seuls volumes parus était précisément un voyage dans le temps : **La cité des asphyxiés,** de Régis Messac).

Est-il croyable que, tous les grands thèmes de la conjecture ayant atteint très vite le niveau populaire, seul celui qui nous occupe n'ait tenté personne jusqu'en 1952 ? Il est plus probable que les éditeurs des collections populaires, « conscients » de ce que leur clientèle pouvait accepter en fait de merveilleux à caution scientifique, aient refoulé tout manuscrit de ce genre et découragé leurs auteurs ; après tout, les grands Maîtres s'en étaient désintéressés : ni Jules Verne ni Rosny Aîné n'avaient jamais décrit de voyages dans le temps. Il y avait bien le cas de Wells, mais on sait que les Anglo-Saxons sont des humoristes ; ainsi, Jules Verne, lorsqu'on lui parla de Wells, s'écria d'un ton scandalisé : « Il invente ! ».

Il faut avouer que, de toutes les grandes idées proposées par la conjecture romanesque, celle qui consiste à altérer le temps est des moins facilement acceptables pour l'esprit, des moins « raisonnables », des moins « scientifiques » pour tout dire.

Mais, comme ce serait un comble, pour un chapitre pareil, que de présenter les choses selon l'ordre chronologique, nous éviterons soigneusement d'établir un historique du thème, nous contentant de le diviser en trois grandes sections :

— les **voyages dans le temps,** du présent au passé ou au futur, du passé au présent ou au futur, du futur au présent ou au passé ;

— les **dimensions,** voyages en des lieux où vivent des êtres à zéro, une, deux, ou quatre dimensions (et plus) ;

— les **univers parallèles** et les **univers arborescents,** dont l'idée découle des deux thèmes précédents : il s'agit ici d'univers en règle générale inaccessibles et qui diffèrent du nôtre par quelques détails, les divergences grandissant lorsque la « parallèle » est plus éloignée, ou encore d'univers dont l'Histoirè a divergé de la nôtre par un changement minime d'un événement (une sorte de doublet technologique de l'uchronie).

CE N'EST PAS QUE DE L'ARGENT

Certes non ; c'est surtout une sorte de fleuve dont on peut, en certaines circonstances, soit remonter le cours (auquel cas on va vers le passé), soit descendre le courant vers son embouchure, mais plus vite que les eaux (et il s'agira alors d'un voyage en direction de l'avenir). Si cette idée fut utilisée dès 1802, ce n'est pas avant la deuxième moitié du XIXe siècle qu'elle fut un peu élaborée, et encore fut-ce avec timidité et rarement.

Par exemple, en 1883, Eugène Mouton dit Mérinos écrivait **L'historioscope** : il s'agit ici d'un des traitements

les plus complets et les plus scientifiques du contact unilatéral avec le passé, par l'intermédiaire d'un appareil (l'historioscope) à **voir** les scènes qui se sont déroulées à l'air libre et ont été éclairées en suffisance (les conditions sine qua non ont été spécifiées, l'auteur a pensé son sujet avec soin). Si l'appareil lui-même, son principe et son fonctionnement nous paraissent aujourd'hui aberrants (Mouton n'a pas dû lui-même y croire outre mesure), les modalités de la conservation des images du passé quelque part et de leur recherche sont particulièrement fouillées et nous ne pourrions guère y ajouter. Flammarion pourtant, on le verra, était passé par là quelque temps auparavant. Mais laissons parler l'auteur :

> L'appareil le plus perfectionné que j'aie encore construit grossit vingt-cinq millions de fois les images de l'éther : mais cela ne suffit pas, et j'espère arriver à obtenir une lunette capable de me faire lire, par exemple, l'inscription que Léonidas fit tracer par un de ses soldats sur les rochers des Thermopyles. Et pourtant, c'est fort loin, et il y a bien longtemps de cela, comme vous savez.

Ceci, c'est l'appareil. Mais pourquoi l'avoir construit ? Il faut revenir quelques pages plus tôt pour le savoir :

> [...] je fus amené à me dire que les hommes ne pourraient se flatter de connaître l'histoire que le jour où il leur serait donné de la voir rétrospectivement, non pas dans des récits ou dans des contes, mais dans sa réalité.
>
> — En effet, dis-je en riant, ce serait là l'idéal de l'histoire ; malheureusement les faits s'évanouissent à mesure qu'ils se manifestent, et ils ne laissent aucune trace perceptible de leur passage.
>
> — Je ne suis pas de votre avis, répliqua M. Durand : les faits, en se produisant, acquièrent une existence aussi positive, aussi indestructible, que celles des idées.
>
> [...]
>
> Vous reconnaissez qu'un objet éclairé, touché par la lumière, émet de tous les points de sa surface des ondulations qui, se propageant en ligne directe jusqu'à la rétine de l'œil, y produisent la vision de l'objet, n'est-ce pas ?
>
> — Je le reconnais.
>
> — Vous le reconnaissez : bon ! Mais vous êtes-vous avisé de vous demander ce que deviennent ces ondulations au-delà du point où votre œil les a perçues au passage ? N'est-il pas vrai que cette perception, à vous particulière, ne les arrête pas, et qu'elles continuent à cheminer en ligne droite, indéfiniment ?
>
> [...]
>
> [...] ne voyez-vous pas que, depuis l'origine du monde, tout ce qui existe sur la terre, tout ce qui y a passé, tout ce qui y a paru, ne fût-ce qu'une seconde, a émis autant d'images qui se sont envolées, à travers l'atmosphère terrestre, dans les espaces interplanétaires ?

Déjà Flammarion, dans les premier et deuxième **Récits de l'infini** (1873, mais écrits en 1866 et 1867 respectivement), nous avait habitués à ce raisonnement — et était même allé beaucoup plus loin. Cependant, au risque de choquer, l'on devra bien avouer que l'imagination de l'humoriste franc qu'était Mouton est infiniment plus rationnelle que la science de Flammarion, astronome consciencieux. Comparons ces deux passages, le premier de Flammarion, l'autre de Mouton :

Lumen, sous les espèces d'une âme après sa mort, voit la Terre depuis le système de Capella, à 72 années-lumière du Soleil : il se voit donc, enfant, et explique :

> Ce n'était pas un mirage, pas une vision, pas un spectre, pas une réminiscence, pas une image ; c'était la réalité même, c'était positivement ma personne, ma pensée et mon corps. J'étais là, sous mes yeux. Si mes autres sens eussent eu la perfection de ma vue, il me semblerait que j'aurais pu me toucher et m'entendre. (**Récits de l'infini**, 1er Récit).

Eh bien, si nous ignorons la nature et les propriétés de l'éther,

comme nous l'appelons, nous savons tout au moins que la lumière des corps célestes et la chaleur du soleil passent à travers sa substance, puisqu'elles nous arrivent : pourquoi n'y détermineraient-elles pas des phénomènes optiques analogues au mirage que nous voyons se produire dans notre atmosphère ? (**L'historioscope**).

La différence est fabuleuse, n'est-il pas vrai ? et d'autant plus gênante que l'astronome avait cru devoir nier les deux seules raisons vraisemblables pour lesquelles il se voyait ainsi : le mirage et l'image; en ce qui concerne l'image, même, le récit de Flammarion ne laisse aucun doute : ce que Lumen voit ainsi, c'est exactement une image, au sens optique du terme (1), il devra bien l'accepter lui-même un peu plus avant dans ses récits.

Du reste, il n'y a pas que sur ce point que Mouton dépasse Flammarion en validité technique ; alors que le second pensait qu'il suffirait d'avoir des sens aussi parfaits que sa vue pour entendre le passé, Eugène Mouton écrit :

— Dans l'état actuel de la science, me répondit M. Durand, on possède déjà trois appareils à l'aide desquels on peut changer le son en lumière et réciproquement. Il est donc possible qu'un jour on parvienne à recueillir là-haut les ondes sonores émises par les voix des peuples qui ont passé à différentes époques sur la terre.

On voit tout de suite la différence : Flammarion ne tenait aucun compte de ce que la vitesse du son et celle de la lumière sont incomparables, là où l'humoriste, conscient de ce handicap, s'ingéniait à changer le son en lumière (2) pour que la rumeur des temps passés atteigne son historioscope **en même temps** que la vision des événements.

Ce ne sera pas la dernière fois qu'un littérateur en remontrera, sur son propre terrain au besoin, à un scientifique.

L'accès au passé de manière unilatérale est, évidemment, l'idée qui choque le moins le sens commun. C'est pourquoi sans doute elle sera reprise par des écrivains qui n'aiment pas à s'embarquer trop loin, comme Léon Daudet dans **Les Bacchantes** (1931), où la découverte des « ondes du temps » est plutôt un prétexte à l'étalage d'un érotisme panique d'assez bon aloi ; mais Daudet, qui n'a pas lu Eugène Mouton, commettra l'erreur de Flammarion en nous faisant entendre et voir sans justification, par le même appareil, et il ira même un peu trop loin, pris sans doute au piège des mots employés (**évocation** des ondes du temps).

[...] ces retours de faisceaux synthétiques de l'ouïe et de la vision à travers le temps s'accompagnaient-ils d'effluves moraux correspondants, d'auras du passé, d'émotions collectives plus ou moins transformées, ou transmutées ?

Nous redevenons, du coup, spirites bon teint. Il n'en sera pas de même avec Alexandre Arnoux, qui dans **Le siège de Syracuse** (1962), fait entendre à son héros, d'un émetteur transtemporel qui dispose des enregistrements d'actualité de toutes les époques, certains épisodes de ce qu'évoque son titre. Mais, à vrai dire, il s'est défendu d'avance contre une accusation de délire en proposant au lecteur la version d'une Hallucination. Ce qui

(1) En 1926, Gardner Hunting déclarera, dans The Vicarion *(Le Vicarion, non traduit), que les images du passé et du futur sont inscrites dans l'éther ; en 1936, R.N. de Nizerolles reprendra l'idée (sans parler toutefois du futur) dans le 40e fascicule —* Le chercheur d'images *— de cette encyclopédie conjecturale que forme* Les aventuriers du ciel.

(2) C'est-à-dire, en ce qui concerne la vitesse de transmission, très exactement ce que fait un émetteur de radio aujourd'hui.

se défend, en littérature générale, mais qui pour le lecteur de conjectures romanesques est soit de la malhonnêteté intellectuelle (s'il est de mauvaise humeur), soit une bien grosse maladresse (s'il est **vraiment** de **très** bonne humeur). Quant au récepteur bricolé qui permet d'entendre cet émetteur, il ressort du lieu commun de la science-fiction dont la meilleure utilisation, à part **Le réacteur Worp** de Lion Miller (dans « Fiction » n° 6, 1954), est sans conteste celle qu'en a faite Jack Williamson avec l'« Akka » de **The Legion of Space** (**La Légion de l'Espace**, 1934), cette espèce d'arme absolue fabriquée avec des bouts de ficelle ou quelque chose d'approchant. Donc, rien de bien neuf.

Cependant, l'année 1937 avait vu paraître un livre qui renouvelait le thème d'une façon magistrale : **La cité des asphyxiés**, de Régis Messac, lequel, contrairement à l'immense majorité des écrivains conjecturaux français jusqu'à 1950 — et même au-delà — était un grand connaisseur du genre, et fut le premier lecteur français des magazines spécialisés américains à tenter de lancer la science-fiction dans notre pays, d'abord traduisant quelques nouvelles de David Keller dans « Les Primaires », puis publiant ses fameuses thématologies (**Les romans de l'homme-singe, Micromégas, Voyages modernes au centre de la Terre, Les romans de l'homme invisible**, etc.), et enfin, allant jusqu'à publier la première collection de science-fiction française, qui ne connut malheureusement que trois volumes, « Les Hypermondes » (1935-1937), dont **La cité des asphyxiés** est le dernier.

Il convient d'analyser cet ouvrage trop peu connu, car il est remarquable à plusieurs points de vue : d'abord, il nous emmène, avec une aisance singulière, hors du monde, hors de ce monde, et rarement dépaysement plus total aura droit de cité en conjecture ; et, même alors que les « explications » nous auront été données, il restera des franges d'inconnu, comme une marge inaccessible de mystère ; et puis, le héros principal, Sylvain Le Cateau, est si totalement réel, avec ses petitesses, son indécrottable bourgeoisie... C'est ce même genre de personnage qu'on retrouvera dans maint récit où il deviendra chef des révoltés, empereur ou dieu, pas moins, comme si, le milieu ayant changé, la petitesse d'esprit et de cœur qui l'avaient conditionné disparaissait soudain. Ici, non, il restera ce qu'il est et l'on n'est pas contraint, comme trop souvent, à une suspension de la psychologie qui, s'ajoutant à la naturelle suspension de la crédibilité, fait renâcler le lecteur le plus bénévole devant l'œuvre d'un Van Vogt, par exemple.

Le récit a deux auteurs, la fille du professeur Sima, Belle, fiancée du mathématicien Rodolphe Carnage d'une part, et d'autre part Sylvain Le Cateau, ami de Carnage et que Belle n'aime guère. Elle expose :

> Pour nous, nous savons maintenant que le temps est à sens unique. On ne peut le parcourir que dans une seule direction : celle que nous, gens du vulgaire, appelons l'avenir. En réalité, aux yeux du philosophe, cette expression d'« avenir » n'a pas grand sens, puisque, en allant assez loin dans le cycle, on finirait par tomber sur ce que nous appelons le passé. Rodolphe ne désespère pas d'y arriver. C'est même pour cela qu'il avait construit sa machine. Mais ce passé même, on ne peut l'atteindre qu'en avançant, jamais en reculant. Si jamais Rodolphe arrive à reproduire sur son écran des vues du monde préhistorique, ce ne sera qu'après avoir traversé tous les âges futurs. De même qu'en principe, dans l'univers einsteinien, à force d'avancer on reviendrait à son point de départ.

Rodolphe Carnage a donc construit une machine à voir des tranches

d'avenir, le chronoscope, et ce parce qu'il est passionné de préhistoire et qu'il espère bien arriver jusque-là. Son ami Sylvain Le Cateau ne manque pas une séance, il est comme hypnotisé, au point même qu'un jour, il disparaît. Comment ? selon quels principes ? on ne le saura jamais. Toujours est-il qu'il est dans l'avenir, qu'on le voit régulièrement sur l'écran, mais qu'on ne peut rien pour lui. Il a enfin l'idée d'écrire son aventure, dont des fragments arrivent dans son passé, notre présent, donc, c'est-à-dire sont lisibles sur l'écran du chronoscope.

Nous n'aurons que trois fragments, assez importants du reste : Sylvain a tripatouillé l'appareil et est « tombé », où ? dans l'avenir. Il écrit « ces lettres » qu'il met « à la poste du Néant ». Et c'est ainsi qu'il conte ses aventures dans la Cité des Asphyxiés.

A la fin du volume, le problème présenté par ce contact avec un avenir lointain est posé au philosophe Marc Boor, lequel démontre que le sens du temps n'est pas un sens unique, vers l'avenir, puisque les messages de Le Cateau ont pu revenir dans le passé. Et c'est alors, aussi, que Régis Messac fait preuve de peu de mémoire car Rodolphe Carnage se laisse convaincre aisément, tout en déclarant que, dans certains cas, n'est-ce pas ? dans un courant à sens unique quelque chose peut remonter ce courant : il cite l'électricité parcourant une conduite d'eau, il aurait plus simplement pu parler d'un bateau remontant une rivière... En fait, c'est de l'énergie dépensée en vain. Car le mathématicien avait répondu par avance à l'objection du philosophe, par une très belle invention, tout au début, qu'on se rappelle...

> En réalité, aux yeux du philosophe, cette expression d'« avenir » n'a pas grand sens, puisque, en allant assez loin dans le cycle, on finirait par tomber sur ce que nous appelons le passé.

Alors, pourquoi n'a-t-il pas répondu à Marc Boor que les messages de Sylvain n'avaient pu lui parvenir qu'en s'acheminant, toujours dans le même sens, jusqu'au fin fond de l'avenir, le dépassant pour entrer dans le passé et de là venant frapper l'écran, dans notre présent ? Mais, après tout, c'est une mince critique puisque la réponse était donnée. Par l'auteur même. En fait, le récit atteint ainsi à la plus grande réalité possible lorsque, parmi les conséquences, certaines échappent à son créateur.

Mais il ne faudrait pas oublier qu'en 1934, John Taine publia l'un des plus beaux romans conjecturaux de la littérature anglo-saxonne (et mondiale) avec **Before the Dawn** (3), ouvrage utilisant la variation du thème que nous étudions : c'est à l'aide d'un « analyseur électronique » que Langtry projette en trois dimensions des scènes du passé le plus reculé, selon la théorie suivante : la lumière a gravé sur des matières anciennes, comme sur des disques, certaines scènes qu'il est possible de « jouer » aujourd'hui, à l'aide de l'appareil convenable en suivant à la trace les atomes plus ou moins ionisés à l'origine (4). C'est ainsi que Langtry et ses amis peuvent suivre la lutte pour la vie de deux des derniers grands reptiles, qu'ils ont appelés Jezebel et Belshazzar. Le livre compte parmi les très rares romans conjecturaux qui réussissent à faire vivre, réellement, des êtres non humains. Et, à ce titre, il y a bien peu d'œuvres classiques ou modernes qui l'égalent, conjecturales ou non.

Et nous en avons terminé avec le contact unilatéral temporel, bien qu'on puisse citer d'autres œuvres, comme **Une promenade dans le temps**, de Ricardo Andreotti (1953), ouvrage bizarre où un Monsieur Alphoméga,

---

(3) Avant l'aube, non traduit, hélas !...
(4) George Sand, dans Laura *(1865), avait trouvé une idée analogue.*

« cosmosophe », montre sur un écran à un archéologue les incarnations successives de celui-ci dans des temps très reculés ; sans oublier les omniprésents **Last and first Men** d'Olaf Stapledon (1930) dont nous avons déjà parlé et dont nous reparlerons sans cesse à d'autres points de vue.

EN CHAIR ET EN OS

Poursuivant notre politique de l'anachronisme, nous allons passer au thème du transport **effectif** dans le temps, avec Robida d'abord, dont le court récit **Jadis chez aujourd'hui** (1890) n'a peut-être jamais paru en volume.

Il s'agit incontestablement d'une « première », mais non de l'unique représentation d'une variante du thème, ici traité d'une façon tout particulièrement originale :

Célestin Marjolet n'est pas tenu pour le grand savant qu'il est. Il voulait ressusciter des grands hommes du temps passé, ceci à l'occasion de l'Exposition universelle de 1889, mais le pavillon demandé lui a été refusé ignominieusement. Alors, il convoque ses amis au château de Versaille où, toutes portes fermées et toutes choses égales d'ailleurs, il a réintégré dans la vie contemporaine Louis XIV et sa suite (avec Molière comme valet de chambre, Colbert, Turenne, Condé, Vauban, Tourville, Louvois, Jean Bart, etc.).

Les amis en sont quelque peu ahuris, on les comprend. Quant à Marjolet, qui évidemment s'y attendait, il expose simplement au Grand Roi ses inventions qui, ma foi, sont bien accueillies.

Cependant, le gardien du Palais a appelé la troupe à la rescousse, croyant que de mauvais plaisants ont envahi le monument historique dont il a la garde. Ladite troupe se heurte aux gardes du XVIIe, Turenne paraît et interroge ses soldats. Au mot de maréchal (Turenne), les pioupious de 1889 embarquent le gardien.

Puis Marjolet, qui a tout prévu, offre des tricycles et des omnibus à la Cour pour la transporter à Paris. Mme de Sévigné (qui est elle aussi de la partie) écrira la chose à Mme de Grignan ; Mansard se plaint de ce qu'on ait modifié le Palais sans l'en aviser.

Et voici toute la bande sur les routes. Rencontre d'un train, Colbert note :

> « Faire rapport au Roy sur les avantages qu'il y aurait pour le service de Sa Majesté et pour les sujets du Roy à établir des lignes de fer sur toutes les routes du royaume. »

Y aura-t-il changement du passé, autrement dit : paradoxe ?...

Arrivée devant Paris : tout le monde s'étonne de la présence de la Tour Eiffel, et surtout de l'absence de tel et tel monument... La Tour Eiffel ? rien de plus simple, et Marjolet les emmène au premier étage.

Mais la chose commence à faire du bruit. Voici que des photographes, hilares, veulent prendre en photo Sa Majesté et quelques nobles. Ils n'y gagnent que d'être bâtonnés vigoureusement et — comble ! — expulsés par les sergeots accourus au vacarme. Le vêtement a toujours impressionné la police

Mais Louis XIV n'est pas convaincu, enfin pas tout à fait, de son transfert réel à la fin du XIXe siècle. Un essai au téléphone ne l'abuse pas, mais le phonographe, par contre...

Toutefois, après un Grand Conseil, il daigne accepter que Colbert et Louvois lancent quelques ordres par téléphone, ce que ceux-ci font, ayant au bout du fil des préfets considérablement éberlués. Le roi n'est pas satisfait, et voici que la situation empire.

Des seigneurs qui s'étalent répandus dans l'Exposition pendant

le conseil rejoignirent le cortège avec des nouvelles. M. de Louvois parcourut, en marchant, des journaux qu'on venait de lui apporter et ne put s'empêcher de bondir d'étonnement à la lecture d'articles politiques véritablement incompréhensibles. Il y était question d'un tas de gens inconnus que l'on donnait pour les premiers de l'Etat, d'institutions asbolument nouvelles, de délibérations subversives, d'élections, etc. Tous ces inconnus se donnaient l'air d'être quelque chose dans le gouvernement ; enfin, du Roi et des véritables ministres, pas un mot. Des affaires extérieures, pas davantage. Le gouverneur de Hardenberg avait-il reçu les secours qu'il attendait ? C'était inouï véritablement ! Louvois se promit d'envoyer tout ce monde coucher le soir même à la Bastille.

Racine, Boileau et quelques seigneurs qui s'en étaient allés visiter les galeries furent attirés par l'exposition des librairies ; en feuilletant des livres ils tombèrent de surprise en surprise. Molière n'en revenait pas : vingt, trente éditions de ses œuvres en magnifiques volumes ! Et ce n'était pas le plus surprenant ! Ce qu'il y avait de véritablement extraordinaire c'est que ces pièces, encore à l'état de projet dans sa tête, se trouvaient là complètes et achevées !!!

Et les Histoires de France par des écrivains divers, mais tout aussi étonnants, elles étaient stupéfiantes : au lieu de s'arrêter au temps présent, c'est-à-dire à Louis XIV, les auteurs continuaient et empiétaient sur l'avenir ! Et ces histoires, dans leurs appréciations sur le grand roi, montraient une hardiesse voisine de la sévérité !

Allons, de beaux procès en perspective. Mais il reste une expérience à faire, une montée en ballon... et tous les revenants disparaissent dans les airs. Enfin, bien dommage, le narrateur s'éveille, il n'aura pas à résoudre les inextricables questions de paradoxes temporels qu'il a accumulées comme à plaisir et dont l'équivalent cassera la tête aux auteurs du siècle suivant.

En tout cas pas à Georges de La Fouchadière et Rodolphe Bringer qui, en 1918, publieront **L'homme qui réveille les morts** sans s'inquiéter non plus des paradoxes ; il est vrai que, là, ils sont de bien moindre conséquence, le docteur Cassignol ne faisant pas venir en notre temps une portion du passé, dont on se demanderait ce qu'il arrivera lorsqu'elle réintègrera sa place, nantie de connaissances nouvelles ; il se contente, plus humblement, d'évoquer des morts avec l'aide d'un médium, puis de faire boire à ces fantômes le contenu d'une fiole qui les « stabilise », en quelque sorte, dans notre époque. L'astuce est intéressante, et le résultat assez bizarre. Et s'il est bien question dans l'ouvrage de l'inexistence de la durée, une illusion due à l'imperfection de nos sens (5), les auteurs ne s'en servent que de tremplin pour lancer leur énorme plaisanterie.

---

(5) Notion qu'on retrouvera, vulgarisée, après les « travaux » de Maeterlinck (La vie de l'espace, *1928) et de J.W. Dunne :* An Experiment with Time *(*Le temps et le rêve, *1927),* The serial Universe *(1934) et* The new Immortality *(1938), ces deux derniers ouvrages (*L'univers sériel *et* La nouvelle immortalité*) non traduits.*

(Suite au prochain numéro.)

Ici, on désintègre !

Geneviève Gennari

Nouvelles du temps et de l'espace

A prêcher pour de mauvais saints dans un langage enflé, on s'expose à n'être pas entendu. C'est le péril que court Louis Pauwels en préfaçant quelques nouvelles d'une pauvre pécheresse dont il sera question plus loin. On me pardonnera ce langage renouvelé de l'Ecriture. C'est notre prophète qui me l'inspire.

Dans sa préface, Louis Pauwels mêle le véridique à l'abominable. J'abandonnerai l'abominable à ses admirateurs habituels. Je ne crois pas, en particulier, que cet assemblage de mots si agréablement paradoxal qui sonne « réalisme fantastique » veuille dire grand-chose. Il est certes clair qu'on peut lui donner une signification après coup, comme on peut en donner à toute expression. Il est bien évident que l'on peut dire de tel texte ou d'un autre qu'il relève du réalisme fantastique ; cela ne lui ôte ni ne lui ajoute un centime de sens, sans en octroyer pour autant à une expression aussi plate. Aucun slogan, selon les chimistes, n'a jamais fait mieux mousser une lessive. Il arrive, néanmoins, qu'une phrase heureuse en fasse mieux vendre. C'est là une autre affaire et la seule qui nous occupe ici.

Quant au reste, si l'expression de réalisme fantastique signifie que la littérature fantastique s'efforce d'être crédible à force de réalisme dans l'instant où elle est lue, puisqu'elle ne peut impressionner que lorsqu'elle rend l'irréel vraisemblable, elle a exactement le poids de la plus lourde des banalités et concerne sans exception toute la littérature de l'imaginaire. A l'inverse, si elle veut dire que la littérature réaliste doit, pour nous restituer le quotidien ou plutôt pour nous réveiller au quotidien, l'extraire un tant soit peu de l'ordinaire, elle englobe avec résolution absolument tout texte écrit, et peut-être même tout discours, depuis le prospectus jusqu'au western en passant par Zola. Il apparaît dans cette perspective que *L'assommoir* relève de la littérature fantastique au même titre que *Le prisonnier de Zenda* ou même que les œuvres mortelles de Paul Bourget à quoi me font penser les nouvelles de Madame Gennari.

Le propre d'un concept est de renvoyer à autre chose qu'à une collection arbitraire d'objets ou d'œuvres, et il me semble parfaitement évident que la notion de réalisme fantastique a précisément failli, au moins pour l'instant, à cette tâche. Elle s'élève néanmoins à la dignité d'une ronflante platitude qui dispense à l'occasion le critique et son lecteur des fatigues de l'analyse.

Je passerai plus légèrement sur les inévitables références aux dieux d'une mythologie dont les autels commencent à être bien pourvus d'ex-votos : le nouvel humanisme, la sémantique générale, la faillite du rationalisme, et sur l'inéluctable et obscur oracle que l'on fait rendre à l'un de nos meilleurs mathématiciens en profitant de la gêne ou de l'hébétude où le jette une question dont l'insondable prétention est fonction directe de l'ineptie.

Cela dit, Louis Pauwels dit quelque chose qui vaut d'être examiné lorsqu'il

écrit : « *Je reviens au fantastique pur, lequel n'existe pas, sinon dans l'esprit d'historiens de la littérature pour qui celle-ci est comme le Duc de Guise pour ses exécuteurs : plus grande abattue que vivante* », ou encore après avoir cité Marcel Schneider : « *Quelque absolu de gratuité, quelque mystérieuse essence hors nature, serait-ce donc cela, le fantastique ? Qu'est-ce qu'une création de l'esprit sans contenu d'informations, sans attache d'aucune sorte avec la connaissance passée, présente ou à venir, et sans communication aucune avec le réel visible ou caché ? Les contes de fées eux-mêmes reflètent l'enseignement traditionnel sur la conduite de la vie intérieure...* » Et quelques lignes plus loin (pendant lesquelles il faut subir malheureusement un énoncé finaliste qui n'a d'autre valeur que celle d'une profession de foi) : « *Poser un fantastique pur, c'est poser une littérature pure, c'est-à-dire une activité créatrice qui ne devrait rien à rien, close sur elle-même, se suffisant.* »

Ce sont là des propos auxquels, tels que je les ai cités, je ne puis que souscrire. Car le propre de la littérature, y compris de la littérature fantastique, c'est de renvoyer à quelque chose, ou plutôt à une modalité du monde réel. Ce n'est pas cette fois une banalité, mais bien une erreur de langage que de parler de littérature pure. La littérature ne peut plus se priver de signification, même si celle-ci n'est pas immédiate, que l'homme d'oxygène. Et si je n'accompagne pas de mes vœux les brocards que Pauwels lance au nouveau roman, c'est qu'il renvoie, sous ses meilleures formes, à quelque chose, le langage, même lorsqu'il semble choisir pour atteindre à une réalité aussi complexe les voies de l'incertitude.

Lorsque Pauwels établit, au contraire de Marcel Schneider, une continuité entre le fantastique et la science-fiction, il a cent fois raison. Je crois que le fantastique et la science-fiction, sous leurs formes extrêmes, renvoient à des univers et à des concepts profondément différents, mais j'estime avec Pauwels qu'ils renvoient, l'un et l'autre, à quelque chose, à des croyances, à des connaissances. Je doute que nous partagions les mêmes idées sur la nature, sur la signification de ces connaissances ou de ces croyances, mais je sais que nous sommes convaincus l'un et l'autre de l'impureté, de la matérialité de toute littérature et, autant que toute autre, des littératures de l'imaginaire. Je ne dirais pas, comme lui peut-être, que c'est ce qui fait leur grandeur, mais seulement qu'elles sont telles et que nous, lecteurs, les prenons pour ce qu'elles nous disent et non pour ce qu'elles feignent de nous refuser.

Malheureusement, les cinq nouvelles de Geneviève Gennari constituent une piètre illustration de ces nobles thèses. Elles ne renvoient avec beaucoup d'obstination, tant par leur style que par leur fond qui s'y moule comme dans un gant, qu'à un univers médiocre, infatué, creux, empreint de snobisme, de sottise et de la pensée la plus réactionnaire qu'il m'ait été donné depuis longtemps d'examiner. De toute évidence, elles ont été écrites pour la moitié ouest de Paris. *La mort en Cornouaille* nous expose, à grand renfort de poncifs élégants, la pauvreté du monde des riches telle que les riches aiment à se l'entendre conter afin de mieux se persuader de leur misère. Au terme d'une croisière pour grands de ce monde, qui permettra à Madame Gennari de nous décrire avec une suave pitié les malheurs physiologiques des puissants (par l'argent, par le talent, par l'intelligence, par la beauté, sublime quadrige qui vient à point nommé prendre la relève du trio bien connu du trône, de l'épée et de l'autel), la morale surgira de l'amour, de la mort et de la sagesse millénaire des Celtes. Tout y passe, la jobardise des Américains, la puérilité enthousiaste du savant, le cynisme dur-amer du médecin allemand ex-nazi et le propos surréaliste de la belle névrosée irlandaise dont l'âge ne cesse, malgré la fraîcheur de son teint, de se révéler plus avancé jusqu'à atteindre, qu'on me pardonne la brutalité de la tournure, sans doute celui de la narratrice.

Avec *L'hélicoptère de papa*, nous sombrons dans la technocratie et sacrifions aux hommes qui nous préparent, purs et durs, en toute responsabilité, un univers directorialisé où ils savent néanmoins, lorsqu'ils ont « de la classe », ménager en guise de liberté un zeste de catastrophe. Et ce qui ne va pas, c'est la faute de la masse, stupide, bruyante, ignorante et coléreuse dès qu'elle échappe à la

prévoyance des chefs. De toute évidence, Madame Gennari est du côté des préfets. Elle sait que ce sont les héros des temps modernes. Elle le proclame. Chacun les siens. Certains pensent que les hommes du service public sont au service du public. Madame Gennari semble penser que le public est au service de la gloire. C'est dans le vent. Je vous ai dit que cette littérature-là était une littérature d'arrondissement.

Le dernier tour est en principe une nouvelle de science-fiction. Le puriste y détectera une petite erreur qui ne lui ôte en fait rien. Il y est dit en effet que la Terre, ayant tout à fait cessé de tourner à la suite de manœuvres frauduleuses, présente toujours la même face au Soleil ; cela signifierait qu'elle opérerait encore un tour sur elle-même dans le temps de sa révolution. Ça ne va pas loin. L'histoire non plus.

Le dernier train est assez dans la manière de Buzzati. Je veux dire par là qu'il s'agit d'une histoire désespérée, désespérante et au total insignifiante. Il ne lui manque que la somptuosité brève de l'écrivain italien pour être de qualité.

J'ai conservé *Le dernier pape* pour la fin parce que c'est la dernière histoire et aussi l'apothéose. On y voit dans un monde cette fois tout à fait directorialisé ou même collectivisé (quelle horreur !), où même les préfets ont cessé d'être des héros, un pauvre vieillard nègre, qui a refusé toute carte d'identité (et par extension quelque chose comme la sécurité sociale) parce qu'il est le pape, le dernier pape, emprunter un train interminable pour rejoindre les derniers chrétiens, et finir par accomplir un miracle qui a le goût d'être psychologique plutôt que mystique. Rien de commun dans le thème, on le voit, avec *Hara-Kiri*. Un beau morceau de littérature édifiante. Je vous livre ceci, à vous lions de l'arène : « *Pourquoi la femme lui faisait-elle cette charité ? Ainsi ce serait cette Blanche inconnue qui aurait été la dernière Samaritaine de tous les temps ?* » C'était tout de même plus supportable sous la plume de Graham Greene.

Quant à l'expression, Madame Gennari donne volontiers dans le sublime contenu et la noblesse de ton ; dans son univers, la quête est toujours pathétique, la dignité muette, la noblesse certaine. C'est une dame qui connaît les sentiments. Ni ceux de l'avenir ni les miens. Ceux du seizième arrondissement qui, comme chacun sait, grignote comme un chancre toute la planète.

Au total, je n'ai pas l'impression que Louis Pauwels ait lu ces nouvelles avant d'écrire sa préface. L'a-t-il fait depuis ?

Gérard KLEIN

Nouvelles du temps et de l'espace par Geneviève Gennari (Librairie Académique Perrin).

Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero

Manuel de zoologie fantastique

Le *Manuel de zoologie fantastique* de Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero, que publient aujourd'hui les éditions Julliard sous le sigle des « Lettres Nouvelles », pose une de ces énigmes dont Borges lui-même feint de raffoler lorsqu'il rend compte de livres inventés ou peut-être réels. Car quelle est dans cette double signature, qui s'étale dans le même caractère au fronton de l'ouvrage, la part de Jorge Luis Borges et celle de Margarita Guerrero dont nous ne savons rien ? Le style et certaines indiscrétions trahissent l'énigme. Margarita Guerrero prêta ses yeux au maître aveugle et tint peut-être sa plume. Car le livre, qui se présente à la manière d'un bref dictionnaire ou plutôt d'un Buffon

abrégé du fantastique, se divise en deux catégories de textes : ceux qui, sans conteste possible, jaillirent de l'imagination paradoxale de Borges et ceux que sa mémoire ou sa culture empruntèrent à d'autres écrivains ou aux mythes. On retrouve dans les premiers la trace de l'humour héroïque et amer de l'écrivain argentin :

« *Tchouang-Tcheou nous parle d'un homme tenace qui, au bout de trois pénibles années, maîtrisa l'art de tuer les dragons et qui, dans le restant de ses jours, ne trouva pas une seule occasion de le mettre en pratique.* »

Si, donc, l'ouvrage est nécessaire au borgesien, il décevra l'amateur de zoologie fantastique et laissera sur sa faim le naturaliste en quête d'un bestiaire de l'imaginaire. Il couvre certes une longue période de temps et un immense horizon de civilisation : de l'antiquité classique à notre moderne science-fiction (représentée ici par C.S. Lewis), de l'Assyrie à la Chine. Mais, précisément en raison de cette étendue, il donne à regretter que les lambeaux de la riche tapisserie qui nous est ici présentée soient si rares. On dirait, à lire ce Borges, que les bibliothèques se sont effacées déjà de l'héritage des hommes et qu'il n'en subsiste dans les souvenirs que quelques vestiges pâlis, épars, clairsemés. Une porte monumentale, encadrée de sphynx, s'est ouverte, mais elle ne donne encore que sur une pauvre galerie. Il faudra bien la meubler et produire un jour un Bestiaire Fantastique qui soit assez complet pour ranger, à côté des monstres de la légende, ceux de la science-fiction.

Et l'on découvrira peut-être alors ce qu'on présume à la lecture du Borges : c'est que les monstres des mythologies anciennes pèchent au regard de nos monstres modernes par la pauvreté, de deux manières. D'abord, ils sont peu nombreux. En moins d'un siècle, la science-fiction a dû produire plus d'êtres aux noms éclatants et aux formes fortement dessinées que les mythologies de vingt peuples en presque autant de millénaires. Ensuite, ce sont des monstres composites, agrégats rarement réussis d'espèces animales plus ordinaires, et dont seuls quelques-uns, le centaure, la licorne, peut-être le griffon, ont reçu des siècles assez de patine pour devenir plausibles. Nos monstres modernes, pour n'être pas le produit des copulations insensées des dieux, ont souvent plus de cohérence. Que l'on songe à ceux qui sont issus de la cervelle d'un Van Vogt et qui dament aisément le pion à toutes les chimères.

C'est que le monstre, comme toute création de l'imaginaire, s'enrichit prodigieusement de la connaissance. Une meilleure idée de la réalité recule les bornes du cauchemar. C'est pourquoi l'entreprise qui consiste en l'établissement d'une zoologie fantastique est une œuvre infinie et les collections de cette ménagerie s'augmenteront sans cesse. Le jour viendra vite où un homme pourra s'enorgueillir, plus que de toute autre conquête, d'avoir donné à la postérité une espèce inventée. La zoologie fantastique s'augmente, comme le langage, de l'exploration des espaces qui demeurent à côté des définitions et des descriptions. Et c'est par une progression logique que Borges passe du mot, cette chimère, au nom du monstre, ce mot.

Gérard KLEIN

Manuel de zoologie fantastique par Jorge Luis Borges et Margarita Guerrero : Julliard, « Les Lettres Nouvelles ».

Donald Gordon

Objectif Place Rouge

Depuis le succès rencontré par *Fail safe*, les romans scientifico-politiques se multiplient, avec quelques variantes. L'œuvre de Donald Gordon peut sans hésitation se ranger dans cette catégorie. Il est toutefois moins objectivement « neutre » que *Fail safe*, mais nous sommes ici dans une phase particulièrement

chaude de la guerre froide. Les Russes font donc figure de provocateurs.

Ce genre d'ouvrage n'est supportable que si le suspense est très habilement mené. Ce qui est le cas ici. L'auteur, officier de la RAF qui se cache sous le pseudonyme de Donald Gordon, est très au courant de toutes les techniques de l'aviation et son récit « sent le vrai ». Ce qui n'en donne que plus de valeur à la fiction.

Les Russes ont envoyé un ultimatum aux alliés, sous forme de message contenu dans la tête d'un missile venu atterrir dans Hyde Park. A la même heure, à Paris, à Bonn et à New York, atterrissent trois missiles semblables. Le message spécifie que les Premiers Ministres doivent se présenter à Moscou huit jours plus tard, accompagnés de leurs ministres et des chefs d'état-major, pour entendre l'exposition d'un projet de modus vivendi correspondant aux circonstances actuelles ; c'est-à-dire tenant compte de la supériorité et de la précision des missiles soviétiques que les alliés sont incapables d'intercepter, preuve en est qu'ils ont reçu ce message. Les autorités russes estiment donc être « assez puissantes pour imposer la paix par la force ». Si les alliés ne se rendent pas à Moscou, le Premier Ministre soviétique sera « *dans la pénible obligation de faire totalement disparaître* (leur) *pays de la surface de la terre. Cette opération aurait lieu à 12 heures précises, le 30 octobre* ». Toutefois le ministre soviétique suggère aux alliés, s'ils n'ajoutent pas foi à ses affirmations, de le lui faire savoir « *en faisant déposer une lettre à Moscou, sur la place Rouge, d'ici sept jours, par un véhicule isolé* ». Dans ce cas seulement il acceptera de discuter avec eux, puisqu'ils auront ainsi prouvé qu'ils possèdent eux aussi « *réellement un instrument de dissuasion* ».

Tout le livre se déroule donc sur les moyens de faire parvenir à Moscou le fameux message. Comme Gordon est Anglais, il est normal que ce soit à la RAF que revienne la responsabilité principale dans cette affaire. Un plan est soigneusement mis au point, mais bien des imprévus obligent sans cesse à le modifier. Passera, passera pas ? On est en plein roman d'espionnage, mais la toile de fond n'en demeure pas moins la menace d'anéantissement atomique pour dans 7 jours, 6 jours, 5 jours... Les conséquences économiques et sociales d'une telle situation de crise sont signalées, mais discrètement, comme il convient à une toile de fond. Par contre, beaucoup de détails techniques concernant l'aviation et les méthodes employées pour parvenir à la place Rouge.

Le côté psychologique n'est pas oublié non plus et les personnages ont de la consistance, ce qui n'est malheureusement pas toujours le cas en science-fiction. Une seule invraisemblance : « l'innocence » du colonel commandant la base qui accepte d'envoyer la jeune fille sur le chalutier en pensant qu'elle n'a « *à peu près aucune chance de se trouver mêlée à une vilaine affaire* ». Mais l'auteur lui-même n'est pas dupe, puisqu'il signale : « *Ce raisonnement ne tenait guère* ».

Un ouvrage habile, bien mené, qui tient le lecteur en haleine... tout en lui procurant le sentiment rassurant que « cela pourrait être vrai ».

Martine THOMÉ

Objectif Place Rouge par Donald Gordon : Plon.

Jean Baby

Un monde meilleur

J'avais noté, en rendant compte de l'ouvrage d'Arthur C. Clarke, *Profil du futur* (1), combien nous étions pauvres en anticipations (au sens rigoureux du terme) psychologiques et sociologiques, et comment cette pauvreté contrastait avec le nombre et la richesse des anticipations techniques ou scientifiques. Un

(1) **Fiction** n° 131.

livre remarquable à bien des égards, *Un monde meilleur,* vient combler en partie cette lacune, puisqu'il se place réellement sous le signe du social et de l'humain et que ce qu'il tente de prévoir de l'avenir ne doit rien à l'imagination technicienne. Il est néanmoins frappant que son auteur se soit placé sous une bannière scientifique, celle de la pensée dialectique marxiste.

Ce n'est évidemment pas le lieu de débattre ici sur le point de savoir si la pensée marxiste relève bien ou non de la démarche scientifique. Jean Baby le croit et c'est le seul point qui nous importe ici. Pour lui, ce « monde meilleur » est à la fois plus humain que le nôtre et, sinon inéluctable, du moins hautement probable. La description qu'il en donne n'est ni le fruit de l'imagination échevelée de l'écrivain fantastique, ni celui de l'effort idéaliste de l'utopiste. Elle est bien le résultat d'une réflexion qui se veut rationnelle et fondée sur le réel, et elle s'appuie sur une méthode qui se donne pour rigoureuse.

Une telle recherche est en elle-même fascinante, quels que soient ses résultats. Au risque de consterner Jean Baby, je dirai qu'elle évoque plusieurs grands thèmes de la science-fiction romanesque : ainsi, la psychohistoire de Hari Seldon, le héros absent de la série des *Fondations,* due à la plume d'Isaac Asimov, se veut aussi une méthode scientifique d'aperception de l'avenir politique et social ; d'un autre côté, l'usage que Baby fait du marxisme n'est pas sans rappeler l'emploi qu'a tiré Van Vogt de la sémantique générale dans *Le monde des A* ; Van Vogt lui aussi tirait les conclusions logiques de l'application, à l'univers humain, d'une doctrine considérée comme scientifique.

Ces rapprochements éclairent la nature du marxisme tel que le conçoit Baby dans son livre, et qui est double : d'une part méthode scientifique de prévision de l'avenir social, d'autre part fondement d'une future morale sociale. Il n'est certes pas question de mettre sur le même plan la psychohistoire d'Asimov et la sémantique générale vue par Van Vogt, qui sont toutes deux des sciences imaginaires, développées dans deux mondes imaginaires, avec le marxisme qui est une doctrine bien réelle sur notre plan d'existence, mais de montrer l'identité des attitudes. Dans les trois cas, une sociologie globale, plus ou moins conjecturale, fonde la description de l'avenir.

Le produit de la recherche de Jean Baby est à la fois étonnant, encourageant, émouvant et décevant. L'avenir qu'il nous propose emprunte bien de ses traits aux utopies du siècle dernier, mais en les fondant sur une conception de l'histoire et non plus seulement sur une conception morale de l'homme. Et c'est peut-être ce qui déçoit, tandis que les problèmes les plus graves et les plus larges sont abordés sur un ton simple qui touche et quelquefois convainc : Baby tente de cerner avec un souci du concret quelquefois un peu excessif (sa description de l'appartement de l'avenir pourra faire sourire) la condition de la femme, de l'enfant, du vieillard dans une société tout à fait autre. Il tente aussi de dessiner à grands traits les sentiments, face à l'amour, face à la mort, des hommes et des femmes de cette société.

Aucune des thèses qu'il aborde ne choquera, j'en suis persuadé, les lecteurs de science-fiction, habitués qu'ils sont à la spéculation, mais tous ne leur donneront sans doute pas leur pleine approbation. Ils la donneront d'autant moins que le contenu du livre est impliquant, puisqu'il veut convaincre, alors que celui d'une nouvelle, d'un roman, ne l'est guère puisqu'il ne s'agit que de proposer. Certains, sans aucun doute, rejetteront le livre de Baby dans le domaine des utopies ; d'autres dans celui de la politique auquel il appartient assurément. Il devrait pourtant retenir l'attention de tous ceux qui s'efforcent à une réflexion lucide sur l'avenir. Car il tente de décrire un monde cohérent et, quoique certaines de ses modalités puissent apparaître révoltantes à d'aucuns, profondément humain — un monde d'où la violence, sous toutes ses formes, serait bannie. Il comporte de ce fait, et c'est ce qui le rapproche encore des utopies, deux aspects complémentaires : un aspect normatif, qui précise ce qu'il faut faire, dans le domaine de l'éducation notamment, pour atteindre à cet ordre, et un aspect descriptif, qui rend compte des caractéristiques et des avantages de ce monde meilleur.

Mais cet effort reste, au moins à nos yeux, décevant pour des raisons d'importances inégales. La plus grave est

qu'il se réfère, quoique se voulant scientifique, à des réflexions, et des réflexions déjà anciennes, sur la société plutôt qu'à des données de fait sur les sociétés contemporaines ; d'où l'importance des citations et des emprunts faits aux œuvres des sages du socialisme, Marx, Engels et Lénine principalement. En bref, il renvoie à des autorités. Et la part faite aux éléments tirés de l'observation, notamment ethnologique, reste bien mince ou même de qualité incertaine. Il eût été souhaitable, mais cela eût représenté un énorme travail, de tenter au moins d'actualiser les propositions tirées de ces autorités, à partir d'exemples concrets et récents.

Le second grief que je ferai au livre de Jean Baby est de négliger ou de minimiser l'influence de la technologie et de ses développements futurs. Certes, la technique et ses effets sont présents dans la réflexion de l'auteur, mais à un niveau tellement abstrait, tellement général, que leurs conséquences, pourtant incalculables, sur la société globale donnent dans le texte l'impression d'être secondaires, sinon presque absentes de l'avenir. Au livre de Clarke dont la pensée sociologique était absente, on peut presque opposer le livre de Baby où la conscience des bouleversements technologiques reste superficielle, tout comme si l'un et l'autre redoutaient de s'engager sur des voies pourtant essentiellement complémentaires. Il subsiste, entre ces deux modes de prospective, un immense terrain de recherche qui se nourrira de l'imagination.

Il reste que le livre de Baby ouvre une voie. Le marxisme est depuis un siècle l'une des écoles les plus importantes de réflexion sur l'avenir, et c'est pourtant celle qui, paradoxalement, a livré sur le futur le moins de réflexions concrètes, comme si ce champ immense inquiétait les comptables de la politique du présent. Les textes, essais et romans sur le monde socialiste réalisé sont rares et minces, et considérés le plus souvent avec méfiance par ceux-là mêmes qui se soucient d'accoucher cet univers. Il n'est guère qu'un roman de la science-fiction soviétique qui entreprenne, et avec quelle timidité, d'esquisser les traits de la société d'après la révolution : c'est *La Nébuleuse d'Andromède* d'Efremov. Il est à souhaiter que des essais plus nombreux, plus nourris, et aussi que des ouvrages littéraires, de fiction, nous présentent le visage de ces mondes que l'on nous dit abstraitement meilleurs. Il est temps que la critique violente portée par Marx contre les utopistes de son temps soit replacée dans son contexte, que soit levée la malédiction jetée sur l'imagination. Car le monde n'est meilleur que lorsque l'imagination fleurit. Elle reste, lorsque la science existe, le tremplin de la recherche.

Gérard KLEIN

Un monde meilleur par Jean Baby : Editions François Maspéro.

Encyclopédie de la Divination

Un merveilleux et somptueux ouvrage, qui fera les délices aussi bien des amateurs de fantastique que des bibliophiles.

A la fois mystère et réalité, matériels et imaginaires, les phénomènes divinatoires ne sont pas seulement captivants. Ils constituent aussi l'un des chapitres majeurs de l'étude de l'esprit humain, de ses pouvoirs inconnus, de son évolution possible.

L'encyclopédie de la divination constitue un bilan des techniques nombreuses, et pour la plupart peu connues, de la divination depuis l'antiquité jusqu'à notre époque, un inventaire des phénomènes de voyance tels que les interprète la pensée scientifique moderne, une étude des moyens artificiels et naturels de prévision de l'avenir. C'est une somme des arts divinatoires, une enquête qui s'étend à toutes les civilisations, un inventaire complet des moyens inventés par l'homme pour explorer le temps et en sonder les mystères.

L'iconographie est extraordinaire. Elle comprend, pour 576 pages, 700 documents sensationnels, parfaitement reproduits : appareils de recherches divinatoires, des-

sins, photographies de scènes rituelles observées par des ethnologues et des chercheurs, gravures anciennes, fantastiques ou réelles, souvent révélées pour la première fois depuis leur publication dans des livres occultes aujourd'hui introuvables.

Un recensement des 240 techniques de divination, précédé d'un glossaire (160 pages) ; une étude exhaustive des quatre arts divinatoires majeurs : astrologie, cartomancie, chiromancie, géomancie, à la fois analyse détaillée et examen critique (300 pages) ; des essais sur la situation et l'avenir de la divination dans la parapsychologie moderne et sur l'apport scientifique dans l'étude des états hallucinatoires ; une recherche comparative, source de méditations fécondes et de nombreux perfectionnements pour les techniques éprouvées ; une bibliographie de près de cinq cents articles — font de cette *Encyclopédie* le véritable et le seul « Littré » de la divination.

Aldo GIORMETO

Encyclopédie de la Divination : un volume de 576 pages 21 x 27 ; 700 illustrations ; impression en deux couleurs (vert et noir) ; reliure pleine toile grège protégée par un rhodoïd et ornée d'une vignette en quadrichromie ; dans une boîte illustrée en 5 couleurs. Collection « Réalités de l'Imaginaire », Tchou, Editeur, 97 F.

Ici, on desintegre

LE CONSEIL DES SPÉCIALISTES

Mauvais ....●
Médiocre ....*
Moyen/assez bon ....**
Bon ....***
Excellent ....****
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	LUC VIGAN	Moyenne
Bradfer et l'éternel .... Roger Blondel	136	* ½			****		****		****	** ½	3,40
Histoires insolites .... (Anthologie)	134	***½	***½		***		***		****	***½	3,40
Aux hommes les étoiles .... James Blish	138	**	***	***½	***	***	** ½		** ½	***	2,80
Les estuaires de la mort .... Hermann Lins	136	**		**	** ½	***	****		****		2,80
Fantômes à lire .... (Anthologie)	134	** ½	***½		***			** ½		**	2,75
La république des savants .... Arno Schmidt	136	*	●	***	***½	****	****		****	** ½	2,75
Le visage effleuré de peine ...... Gisèle Prassinos	134	***				**	** ½		***		2,65

	Nº de « Fiction » où l'ouvrage a été critiqué	ALAIN DORÉMIEUX	JACQUES GOIMARD	DEMÈTRE IOAKIMIDIS	GÉRARD KLEIN	STEPHEN SPRIEL	MARTINE THOMÉ	JACQUES VAN HERP	PIERRE VERSINS	LUC VIGAN	Moyenne
Le littératron .... Robert Escarpit	134	*	**	** ½	***	***	***½		***½	**	2,55
Les 20 meilleurs récits de S.F. .... (Anthologie)	134	**	***½	**	***		** ½	***	**	**	2,50
N'accusez pas le ciel .... F. Richard-Bessières	136	**	** ½	●	** ½		**	***	**	** ½	2,05
Histoire de Farczi .... René Sussan	136			½			***½		**		2
Mme Atomos sème la terreur .... André Caroff	136	**	* ½	●			** ½	**	***	**	1,85
Les souliers de St-Pierre .... Morris L. West	134	●		*		**	** ½	●	*		1,85
Le Faussaire .... Jean Blanzat	134	* ½		*			** ½		**		1,75
L'incroyable équipée de Phosphore Noloc .... Pierre Gripari	136			●	**		** ½		****	●	1,70
La grande pluie .... John Bowen	136	*		*	*	**	***		** ½	●	1,50
La prison de chair .... Maurice Limat	136		* ½				●	½	●		0,50
Le chemin de la lune .... Alexandre Kazantzev	134	●	●	●	●	*	* ½		* ½	●	0,50

revue des films

L'écran à quatre dimensions

De l'alpha à l'oméga du néant

Au moment d'entreprendre la critique d'*Alphaville* — avec le recul de quelques semaines que permet la parution d'un mensuel — la plume vous tombe d'avance des mains. C'est qu'on se sent écrasé devant l'éclatant, le tonitruant concert de louanges dont nos vénérés confrères de la presse quotidienne et hebdomadaire ont salué le film. Sous une telle marée, on ne peut que courber l'échine, éprouver des complexes à l'idée de ne pas être d'accord et lever le doigt pour demander la permission d'émettre une note discordante.

Il faut bien le dire pourtant : nous avons tous, à *Fiction*, détesté la dernière œuvre de monsieur Godard. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons farouchement antigodardistes : certains d'entre nous ont apprécié tel ou tel des films antérieurs de cet imprévisible cinéaste amateur, dont le talent est d'avoir fait de ses lacunes un style. A la rigueur, si *Alphaville* avait été méconnu par la critique et projeté à la sauvette devant une audience confidentielle (comme naguère *Les carabiniers*), nous aurions pu être indulgents : nous aurions jugé le film moche et mal fichu, mais quand même pas tout à fait nul.

Seulement voilà, devant ce déluge d'enthousiasme et ce Niagara d'éloges, devant ces incroyables transports qui tiennent du tam-tam publicitaire, du bourrage de crânes et de l'aberration collective, bref devant cette campagne qui tend à faire passer des vessies pour des lanternes et cet embryon filmé pour le chef-d'œuvre de l'année, nous ne pouvons que PROTESTER. Résignés d'avance à la position de minorité souffrante, prêts à essuyer des injures dont celles de minables et de rétrogrades ne seront que les moindres, et avec l'obstination têtue du chrétien dans l'arène ou de l'âne qui ne connaît que son picotin, nous disons et répétons qu'il faut dégonfler cette baudruche et démystifier ce film, et que c est là une opération de salubrité publique en cette époque où n'importe qui peut faire n'importe quoi en se faisant passer pour un génie.

A en juger par ses déclarations à la presse avide de commentaires, Jean-Luc Godard aimerait bien passer, sinon pour un génie, du moins pour un type drôlement intelligent, le genre intellectuel concerné et responsable, moraliste et poète par-dessus le marché, et puis branché sur les vrais problèmes de notre temps, enfin quelqu'un qu'il faut prendre au sérieux. Bref, Godard s'est mis à penser. Il y en a, quand ils pensent, ça les amène à réfléchir plus intensément sur leur art, à découvrir de nouvelles méthodes et de nouvelles formules, à trouver le chemin de la maturité d'expression. Godard, lui, ça ne le change pas : il pense et traduit ses pensées de la façon brouillonne, hâtive et tâtonnante qui a toujours caractérisé le style de ses films. Que le beau puisse naître parfois du désordre, nous n'en disconviendrons pas. En revanche, il est rare que le désordre engendre la profondeur du discours. C'est pourquoi il est navrant que de tels balbutiements puissent passer, aux yeux de maints critiques de bonne foi, pour le reflet d'une pensée cohérente.

Cet accueil réservé à *Alphaville* nous semble, en fait, reposer sur une série de hasards et de malentendus :

Hasards : 1° De la nouvelle vague expirante, peu de combattants restent debout, encore les uns (Chabrol, Kast) sombrent-ils de plus en plus souvent dans la compromission, tandis que les autres (Resnais, Truffaut) gardent depuis longtemps le silence ; Godard se trouve ainsi amené à jouer un rôle de figure de proue, aux yeux des critiques en mal d'idoles. 2° Dans le désert actuel de la production cinématographique, avec le vieillissement des valeurs consacrées et l'absence de talents nouveaux, le moindre film un peu à part, ne serait-ce que par son sujet, fait figure d'événement.

Malentendus : 1° Le grand talent de Godard a toujours été la roublardise ; il en a usé cette fois, vis-à-vis des critiques, avec une habileté consommée, en parlant de son film exactement dans les termes qu'il faut pour s'insérer dans certaines tendances à la mode. 2° Lesdits critiques, pour notre malheur, ignorent tous à peu près tout de la science-fiction : Godard se servant de celle-ci pour faire du Godard, ils lui emboîtent le pas en toute naïveté, lui attribuant le mérite d'idées qu'il s'est contenté de piller à droite et à gauche dans le peu qu'il en a lu.

Les connaissances de Godard en matière de science-fiction se trouvent remarquablement résumés par ce propos tenu par lui (1) : « *J'ai repris le thème d'un livre de Lovecraft,* Je suis une légende. *Un jour, au réveil, un homme s'aperçoit que le monde a changé et qu'il est le seul à être resté un homme.* » Il est bien dommage que les pauvres spécialistes que nous sommes soient les seuls à pouvoir distinguer Lovecraft de Matheson et à pouvoir juger que Godard dit des âneries.

Dans la même interview, voici quelques spécimens des pensées creuses et *à la mode* de Godard :

« *C'est un film d'aujourd'hui mais sur le futur, dans la mesure où celui-ci devient sans cesse le présent.* »

« *Le monde des grands ensembles est un monde qui essaie d'éliminer l'aventure au profit de la planification. Le devoir des artistes est de dresser des embuscades dans la planification.* »

« Alphaville *est une réflexion, une marche en avant qui regarde en arrière et s'analyse elle-même.* »

Et pour ce qui est de la roublardise dont nous parlions plus haut, qu'on lise maintenant ce propos beaucoup plus cynique, exprimé par Godard dans un autre journal :

« *Je donne aux gens l'impression d'aborder enfin les grands problèmes* Alphaville *exprime des idées qui sont dans l'air. Disons au goût du jour. Je me suis, en quelque sorte, dédouané.* » (2)

Il faudra bien dénoncer un jour cette mode des déclarations publiques et des étalages d'intentions, qui à l'expression des idées substitue leur paraphrase par l'auteur : aujourd'hui, au lieu de se donner la peine de traiter un thème à fond, on fait de l'explication de texte *a posteriori* ; au lieu de mettre des choses dans un film, on convoque les journalistes pour leur démontrer ce qu'on a voulu dire (et qui souvent est peu perceptible à l'œil nu). Au pire, on en arrive au cas de *Muriel,* le film du tandem Resnais-Cayrol, pour lequel il fallait avoir à l'esprit tous les commentaires des auteurs si on voulait essayer de discerner leur propos. Encore *Muriel* était-il un film dont on ne pouvait nier l'existence formelle. Avec Godard, on serait plutôt dans le domaine de l'informel. *Alphaville,* c'est le néant en forme de film ; c'est le vide qui voudrait se faire passer pour un cerveau électronique.

Car c'est bien de cerveau électronique qu'il s'agit. Il s'appelle Alpha 60 et, dans le film, il régit les destinées des habitants d'Alphaville, cité future qui, d'après l'auteur, serait l'équivalence transparente de nos métropoles contemporaines (selon le bon vieil adage en forme de poncif « *le futur est déjà commencé* »). Alpha 60, on la connaît bien : c'est la traditionnelle « Machine » qui hante les cauchemars des écrivains de science-fiction depuis trente ans ; quand ils sont doués, cela donne la Machine du *Monde des non-A* ; quand ils ne le sont pas, on peut craindre le pire ; mais quand Godard s'en mêle, les bornes du pire sont enfoncées.

Alpha 60 parle tout au long du film

(1) Interview dans **Le Monde.**

(2) Interview dans **Paris-Presse.**

avec une voix caverneuse de 78 tours éraillé, et ce qu'on voit d'elle — principalement dans la scène de l'interrogatoire — ce sont des micros qui se baladent au bout d'une tige. Voilà ce qui s'appelle avoir de l'imagination. Mais cela correspond très précisément au propos paradoxal (et, nous dit-on, génial) de Godard : puisque le futur est déjà en marche, il n'y a qu'à le situer dans les décors d'aujourd'hui. Moyennant quoi on s'en va tourner à la Maison de la Radio ou chez Bull. Or, c'est là que Godard, par inconscience, paresse et plus encore mépris du public, tombe complètement à côté. Car la Maison de la Radio est déjà dépassée et sera anachronique dans vingt ans. Et il ne suffit pas de filmer Paris la nuit pour qu'on soit dépaysé, Paris étant aujourd'hui la moins moderne des grandes cités européennes ; Bruxelles et Milan, pour ne citer qu'elles, vivent bien davantage à l'heure du futur. Sans parler du projet avorté de Truffaut, qui voulait filmer *Fahrenheit 451* à Brasilia, ville véritablement arrachée au futur et transplantée dans notre époque.

De même, montrer un monsieur descendant d'une voiture et dire qu'il s'agit d'une fusée et qu'il n'y a qu'à y croire parce que c'est comme ça, ce n'est ni du canular inspiré ni de l'absence de moyens sublimée par l'ascèse : cela signifie tout simplement qu'on prend les spectateurs pour des andouilles. Et le pire, c'est qu'à force de s'entendre répéter que le film est un chef-d'œuvre, le public qui trouve ça idiot finit par avoir mauvaise conscience et se sentir effectivement aussi bête que Godard juge qu'il l'est. D'où il résulte que Godard gagne sur tous les tableaux.

Il est vrai que, quand on se paye la tête des gens, autant se la payer royalement. A ce titre, Godard doit bien être, ces derniers temps, le mauvais plaisant le plus comblé de tout Paris. Car à ce degré, ce n'est plus de la provocation, mais en un certain sens du génie. Et Godard, qui est lucide et qui est certainement le premier à savoir que son film est un attrape-nigauds, doit éprouver une étrange satisfaction masochiste devant l'admiration béate de ses thuriféraires.

Quant au contenu du film, au « message » s'il faut appeler de ce nom ce pâle brouet d'intentions, il n'a rien de bien nouveau. Il est même singulièrement démodé. Godard, si on analyse sa position par rapport au monde moderne, apparaît comme le très représentatif porte-parole d'une civilisation de pêcheurs à la ligne. En cela, il ne peut que plaire à une minorité de littéraires mal dégagés de La Varende et d'Alphonse de Chateaubriand, qui naviguent dans notre société avec la solitude du cœlacanthe au fond des mers du Sud. A l'inverse, il engendre une juste répugnance au sein des foules médusées, qui sentent confusément qu'à travers tous ses chichis et ses clinquants, il est purement et simplement en train de leur dire merde.

Ce divorce n'est pas nouveau. Depuis longtemps, une certaine arrière-garde feint de se croire à la pointe du progrès, sous prétexte qu'elle habille à la mode les idées les plus poussiéreuses. Sur des pensers antiques faisons des vers nouveaux ! Godard a relevé le flambeau de cet hermétisme du mépris, en homme qui connaît bien le mépris et sait en parler à l'occasion : s'il ne tient pas à ce que son spectateur le comprenne, c'est qu'il ne l'aime guère. Et comment l'aimerait-il ? C'est lui qu'il critique dans *Alphaville*, comme dans ses films précédents.

Nous savons d'avance les protestations qu'un tel point de vue risque d'engendrer. Godard, un réactionnaire ? L'auteur de *A bout de souffle* ? Le cinéaste des voyous, des petites putains, des lectrices de *Elle* et des chers professeurs ? Godard lui-même s'est défendu par avance contre cette critique : « *Il faut accepter les transformations du monde moderne. Mais il ne faut pas qu'elles nous fassent dégénérer* » (1). Le malheur est qu'il n'y a guère de rapports entre son film et ses propos. Ce qu'il accepte du monde moderne c'est un décor, quelques néons, des billards électriques, un verre sur un zinc et pas grand-chose de plus.

Ses héros baignent dans cet univers comme une grenouille dans un erg. Encore leurs réactions deviennent-elles de moins en moins patientes à mesure que les films s'entassent : la putain de *Vivre sa vie* se résignait à sa condition, elle voulait *seulement sauvegarder* un coin secret où elle soit totalement elle-même ;

---

(1) **Télérama.**

dans *Alphaville*, les mondes extérieurs prennent l'offensive et suscitent une catastrophe qui n'est pas la fin du monde, mais la fin de notre monde. Quelque part sur les mondes extérieurs (par exemple au sommet du Canigou), la bucolique recommencera.

S'il est permis d'interpréter la pensée du maître, on a l'impression qu'à ses yeux les « transformations du monde moderne » n'apportent rien de plus que des commodités, et que si d'aventure ces « transformations » (constatons qu'il n'emploie pas le mot « progrès ») sortaient du rôle qu'il leur assigne et venaient à changer l'homme ou à ébranler les vieilles façons de penser, alors il n'y aurait rien d'autre à faire que d'entrer en campagne avec armes et bagages et de lutter jusqu'à la mort du monstre.

L'idée qu'il puisse y avoir un humanisme du progrès est totalement étrangère à Godard. Et aussi l'idée que le monde moderne puisse libérer l'homme, le rendre intelligent, l'instruire. Les romans de science-fiction qu'il a pillés dans son film font bien ressortir le danger des machines trop perfectionnées ; mais c'est pour conclure en général qu'il y a un bon ou un mauvais usage de la machine, et qu'il suffit de remettre le monstre à sa place pour qu'il retrouve sa fonction d'outil. Cette formule n'est pas du goût de notre cinéaste : il lui faut la mort de la machine, d'abord. On causera après. Tout ce passage évoque bien moins la fin du monde que les scènes de lynchage dans les westerns.

Il y a pourtant, dans *Alphaville*, une idée qui paraît contredire ces propos définitifs. C'est l'idée d'appeler les membres du réseau par des noms de héros de romans noirs ou de bandes dessinées. Voir dans ces personnages les véritables flambeaux de l'humanisme et de l'individualisme dans le monde moderne, c'est une idée qui nous paraît clairvoyante, et qui tranche heureusement sur les indignations d'usage. Les machines ne retrouvent leur vraie mesure que là où l'homme sait se rendre démesuré ; tant pis pour ceux qui n'apprécient pas cette métamorphose ! Bref, il y a là une louable intention, et qui aurait pu contribuer à sauver le film, si Godard n'avait tout gâché, une fois de plus, en tirant la couverture à lui. Faire parler Lemmy Caution à la manière de Michel Butor, ce n'est pas exactement rajouter une tête sur des jambes, c'est remplacer un homme pratique par un fort en thème — et surtout, c'est se moquer des amateurs de romans noirs et de bandes dessinées. Les adversaires de ces deux genres le comprennent et ricanent ; gageons que les mordus le comprendront aussi et la trouveront mauvaise.

Oserons-nous terminer sur une note plus personnelle ? Il nous semble que tout amateur de S.F. ne peut recevoir ce film que comme une gifle en pleine figure. Car, à tout ce qu'il a d'exécrable, s'ajoute le fait qu'il est une mauvaise action — pire, un assassinat — contre la science-fiction, laquelle, une fois de plus, paiera les pots cassés. Elle est déjà en train de les payer, d'ailleurs : car n'est-ce pas, la S.F., comme chacun le sait, ce sont des rêveries enfantines et improbables, tandis que Godard, lui, c'est un moraliste qui parle du présent, qui témoigne au nom de notre temps, et il transcende la S.F. parce qu'il est plus intelligent qu'elle...

Cela, c'est ce qu'on a déjà commencé à dire maintenant. Plus tard, quand *Alphaville* sera remis à sa vraie place, quand on s'apercevra que ce n'était *pas* un film important et que la vision en sera insupportable, eh bien, Godard s'en sortira encore à son honneur et on criera haro sur la S.F. en l'accusant de tout le mal : ce pauvre Godard aurait dû mieux choisir son sujet, il a été victime de la piètre matière où il a puisé, etc.

Et une fois de plus, Godard tirera son épingle du jeu. Ce qui prouvera, si ce n'était déjà fait, qu'il n'y a que l'esbrouffe et le culot qui paient.

Alain DORÉMIEUX
et Jacques GOIMARD

Des monstres sur la Croisette

Bertrand Tavernier, envoyé de *Fiction* au Festival de Cannes, en a rapporté les impressions que voici.

Ce titre alléchant se rattache plus, malheureusement, au domaine du rêve et de l'hypothèse qu'à celui de la réalité, encore qu'entre ces deux notions la différence soit, paraît-il, minime, comme le prouvent Vincente Minnelli et Santiago Rusinol. Mais ces affirmations ne constituent qu'un faible remède devant l'invasion réelle, elle, du commando néoréaliste de rigueur dans tout festival dit sérieux : le spectateur consciencieux eut droit à sa ration habituelle de petits vieux pleurnichards, de couples antonionesques et autres douloureux zombies. Je te regarde, tu la regardes (faux raccord dans le contre-champ), le couple se défait. Par moments, on croyait voir une rétrospective du cinéma belge.

Cependant, il faut bien constater que ce festival fut légèrement plus fou et plus sadique que les précédents : on tua, on étripa, on viola consciencieusement et l'écran du palais du festival accueillit même certains passages étranges que l'on réservait aux projections annexes, cette année extrêmement calmes.

Sans aller jusqu'à imposer des films fantastiques ou de science-fiction, on aimerait voir présenter plus souvent des œuvres se rattachant à ces genres, ce qui faciliterait peut-être leur distribution. Malheureusement, les firmes américaines spécialisées boudent (peut-être avec raison) les festivals... Quant à espérer une récompense pour un film de S.F... De toute manière, on trouverait toujours quelque bel esprit pour vous expliquer que ce ne serait pas digne d'un festival de sélectionner, disons, les *Voyages fantastiques* de Fleisher et qu'un petit Sidney Lumet soigneusement mitonné pour faire penser 223 habitants de Greenwich Village est bien plus sérieux. Comment voulez-vous qu'on présente des œuvres pareilles ?... Gageons que si les festivals avaient déjà existé à l'époque, ni *King Kong*, ni *Zaroff*, ni *La fiancée de Frankenstein* n'auraient été sélectionnés et que l'on aurait pris un Frank Lloyd ou un Edward Buzzel se déroulant entièrement dans une cuisine et décrivant avec force l'affrontement d'un mulâtre valaque et d'un propriétaire foncier.

Cela dit, il faut reconnaître qu'à l'heure actuelle, l'ensemble de la production ne dépasse pas un niveau très bas, encore qu'on ne connaisse que peu de choses de certaines productions nationales : l'Inde, la Chine populaire, Formose (dont nous vîmes voici quelques années un bon film de fantôme et de vampire) et surtout le Japon.

C'est à ce dernier pays que revint l'honneur de présenter le film le plus authentiquement fantastique du festival : *Kwaidan* de Kobayashi, dont le *Hara-kiri* avait connu un grand succès.

Kwaidan adapte quatre récits de Lafcadio Hearn, ce qui fit s'esclaffer quelques ignares ignorant les attaches profondes unissant l'écrivain au monde oriental, qui l'a toujours fasciné. De ces quatre histoires, trois seulement furent montrées, la dernière ayant été coupée par le festival ou par le réalisateur, nul ne sait.

Le premier récit, qui ne supporte pas la comparaison avec un passage similaire des *Contes de la lune vague* de Mizoguchi, nous conte les retrouvailles d'un homme et de sa femme qui se révèle être un fantôme. Mon honnêteté coutumière me pousse à avouer que je m'endormis pesamment après quelques instants (médiocres) pour me réveiller subitement devant un individu tout vert poussant de forts hurlements : le héros vient de découvrir que sa femme n'est qu'un squelette et il essaye de s'enfuir de la demeure maudite, changeant périodiquement de couleur comme dans *Dr Jerry et Mr Love* ou dans les Terence Fisher de la mauvaise période.

Le deuxième sketch est supérieur et domine même d'assez loin l'ensemble de la production : un musicien aveugle est contacté par des fantômes qui désirent entendre le poème épique retraçant leur exploit guerrier. Il croit avoir affaire à des gens normaux, mais ses compagnons lui révèlent la vérité et le bonze lui

interdit d'aller retrouver les spectres. Il essaye de le protéger en inscrivant sur tout son corps des prières destinées à le rendre invisible : mais il oublie les oreilles et le fantôme, pour se venger, les lui arrache. Outre quelques sous-titres savoureux, (« *il est dangereux pour un aveugle de se promener la nuit* »), cet épisode comprenait les recherches plastiques les plus intéressantes. D'une extraordinaire beauté de couleurs, très soignée, la réalisation de Kobayashi parvenait à recréer l'assemblée des morts avec une admirable concision. Mais la plupart du temps, l'application se faisait sentir et l'on marchait plus sur les traces de Kinugasa (*Les portes de l'enfer*) que de Mizoguchi.

Enfin, dernière partie, l'histoire du bol de thé nous décrivait l'aventure d'un samourai qui voit un visage dans son thé. Excédé, il l'avale et les fantômes le poursuivent...

Ce film soigné et intelligent fut acclamé par la critique. Pourtant je ne peux m'empêcher de le trouver insatisfaisant. Tout est trop bien calculé, la mécanique est trop bien remontée. Il y manque le hasard, la poussière, la folie, le naturel, que sais-je ? On se sent presque trop sollicité, trop obligé d'admirer les effets et les cadrages. Aucune idée n'est laissée dans l'ombre et les références picturales ne possèdent aucun mystère : cette passion méticuleuse servait mieux la dramaturgie à tiroirs de *Hara-kiri* que le fantastique de *Kwaidan*, Kobayashi parvenant avec plus d'efficacité à recréer la progression inéluctable d'une scène qu'à nous faire découvrir le mystère, le surnaturel. Les deux meilleures séquences, l'inscription des prières sur le corps du chanteur et la vengeance du fantôme, scènes rituelles d'où toute surprise est exclue, sont des preuves éclatantes du talent de Kobayashi et de ses limites.

En compétition, rien de semblable ne nous fut offert. Je passerai rapidement sur *Fifi la plume*, malgré les ailes, les anges et le style affriolant de Lamorisse, toujours atteint du complexe d'Icare.

Une bonne surprise fut offerte par *The collector* de Wyler, qui se rattache moins au fantastique qu'à la chronique analytico-psychiatrique, laquelle a permis à nombre de réalisateurs américains de souche européenne de signer leurs chefs-d'œuvre (ainsi Edward Dmytryck avec *L'obsédé* (déjà) et *L'homme à l'affût*).

Dans *The knack*, film anglais fort réussi de Richard Lester, quelques moments de folie, de *nonsense* et un certain délire visuel (qui existait déjà dans *Quatre garçons dans le vent*) nous permettent d'imaginer le film merveilleux qui pourrait naître d'une collaboration entre ce metteur en scène et Fredric Brown.

The Ipcress file (*Ipcress danger immédiat*), la nouvelle production d'Harry Saltzmann, va permettre au public français de connaître un jeune auteur anglais (canadien pour être plus précis), extrêmement doué, même s'il gaspille souvent son talent : Sidney J. Furie.

Espérons qu'à l'occasion de la sortie d'*Ipcress*, on pourra voir ses deux films d'horreur que l'on dit fort bons : *Coffin of Dr. Blood* et *The snake woman*, qui firent les délices de Robert Benayoun. Incontestablement, Furie a un sens des objets, du décor, autant d'atouts précieux pour le fantastique ou la science-fiction.

Ipcress, au départ, c'est l'anti-James Bond. Moins de gadgets, plus de réalisme, une ambiance bureaucratique frôlant l'absurde kafkaien. Regrettons simplement que les scénaristes n'aient pas été assez fidèles au romancier Len Deighton, qui renchérissait sur ces partis pris avec une habileté mille fois plus diabolique. C'était le monde de l'espionnage revu par le Donen de *Damn Yankees*. La sophistication insolente triomphait. On ne comprenait rien à l'action, ni aux rôles des divers services secrets qui se trahissaient tous en employant un langage incompréhensible et chiffré, au-delà du vraisemblable.

De cette atmosphère déroutante (qui permettait d'excuser un style littéraire très plat), il ne reste que des détails, savoureux du reste. Mais l'essentiel est gommé et, après un moment de surprise devant cet espion râleur et fin cuisinier (Deighton tint, si je ne me trompe, une rubrique culinaire), la routine l'emporte et la fin sombre dans un à-la-manière approximatif de James Bond — réalisé plus intelligemment, inutile de le dire. Ce qui manque surtout au récit, c'est cette prolixité des faits, des péripéties, des démarches racontées souvent de manière absurde qui faisait le charme du roman. Les scénaristes ont péché par timidité. Ils ont eu peur d'en faire trop, sans

s'apercevoir qu'il aurait fallu jouer sans cesse sur l'opposition entre certaines situations et la manière tout anglaise dont les personnages les abordaient, sur le décalage entre ces espions mille fois plus réalistes que James Bond et leurs aventures, plus absurdes dans le fond que celles vécues par les héros de Fleming.

Sidney Furie a dû sentir ce hiatus, qu'il a essayé de compenser par une mise en scène abracadabrante. Les cadrages sont délirants, bizarres. Tout est vu en contre-plongée, à travers des fentes de portes, des téléphones, des cymbales, des lampes, et cette recherche finit par moments par obtenir le même résultat que le romancier. Toutes les scènes mineures (rencontres, discussions) prennent ainsi un relief inattendu. Le contraste entre la banalité apparente de la séquence et sa forme aberrante devient très savoureux. Malheureusement, la progression du scénario n'est pas assez forte et Furie ne parvient pas à pallier ses manques. L'intérêt tombe parfois. Malgré ses erreurs et ses limites, *Ipcress* se révèle plus intéressant que *James Bond* (du moins que le dernier). Quant à Furie, suivez-le du regard. C'est un farfelu qui peut provoquer des surprises.

LA SEMAINE DE LA CRITIQUE

Je n'ai malheureusement pas vu *Un trou dans la Lune* dont on dit grand bien, dans le genre burlesque parodique.

Amador nous conte les exploits d'une espèce d'éventreur, joué par Maurice Ronet. C'est ennuyeux, plat et académique, mais vu (entrevu plutôt, car je ne tins pas plus d'une demi-heure) après *Repulsion* de Polanski, l'œuvre de Regueiro donnait l'impression d'être un miracle d'intelligence.

Car le Polanski, présenté hors festival, bat à mon sens tous les records de l'esbrouffe et de l'ennui. Cette description d'un cas clinique (Catherine Deneuve ne peut souffrir qu'on la touche et tue les hommes qui lui font la cour) patauge dans la gratuité, dans le surréalisme démodé. On entasse pêle-mêle des petits détails, tous semblables, qu'on enrobe dans d'interminables promenades ; on répète la même idée une bonne vingtaine de fois, sans l'expliquer. Tout est posé *a priori*. Il en résulte un film d'horreur qui ne fait pas peur et une description purement superficielle qui ne supporte pas la comparaison avec le moindre plan de *Psychose* ou du *Voyeur*.

Le film le plus intéressant de la Semaine de la Critique fut *It happened here* (*En Angleterre occupée*) de Kevin Bronlow et Andrew Mollo, œuvre de fiction qui prend comme point de départ la réussite de l'invasion de l'Angleterre par les Allemands en 1940. L'héroïne, une infirmière britannique, finit par s'enrôler dans les S.S., moins par conviction que par manque de conscience politique.

La partie purement documentaire du film est passionnante : que l'on se trouve devant les fausses actualités montrant l'invasion de Londres, devant une confrontation entre l'héroïne et de véritables nazis anglais (les actuels partisans de Mosley), l'impression de vérité est stupéfiante. Le visage même de l'actrice principale augmente cette impression d'authenticité, et durant de nombreuses séquences on a l'impression de voir des scènes de Pathé-Journal. Les défauts sont d'ordre scénaristique. Le faux documentaire se mêle mal au récit et les scènes jouées sont souvent très maladroites, pesantes et didactiques. Une bonne partie de ces passages — et c'est là le point faible du film — pourraient être repris dans n'importe quelle bande sur la résistance française ou sur les problèmes des Allemands sous Hitler. Rien d'original ne nous signale que nous sommes en Angleterre. Moins qu'un manque de moyens (les auteurs ont mis huit ans pour tourner le film), c'est un manque d'inspiration qui affaiblit le film. On ne peut pourtant s'empêcher d'évoquer, par endroits, Wells ou Orwell.

RUE D'ANTIBES

Outre quelques films japonais, dont le *Samurai pirate*, catalogué nul ne comprit pourquoi dans la science-fiction, le Marché du Film nous permit de voir *Tombs of horror*, réalisé par Ralph Zucker avec Barbara Steele. Prétendument inspirée par Edgar Poe (à la rigueur, on pouvait trouver quelques réminiscences lointaines du *Masque de la mort rouge*), cette légende gothique développait avec une bonne volonté désarmante le thème bien connu de la vengeance d'un mort. Après un début bavard et confus, plus près d'Edgar Wallace que de Poe, la

situation s'améliorait et, suivant un hara-kiri inédit (un vieillard se précipite avec son fauteuil à roulettes pour s'embrocher sur une épée), les péripéties se précipitaient. La fin ne manquait pas d'intérêt, encore que la très belle idée finale aurait pu être mieux filmée. A mon avis, ce film correctement réalisé est moins ridicule que des productions plus tapageuses comme cette sinistre *Vierge de Nuremberg*. Barbara Steele, toujours maléfique, essayait vainement d'échapper avec son amant à la mort préparée par son mari, qu'elle avait tué. Les assassins étaient traqués par les morts, par les objets qui se réanimaient, par les pestiférés sortant de leurs tombes, et mouraient les uns après les autres, les héros n'étant sauvés que par la pluie. On peut voir là une allusion au problème atomique, mais Zucker, qui devint vite très populaire parmi la cinéphilie stationnée à Cannes, démentit cette interprétation.

Entre les projections, outre Zucker déjà cité et qui prépare un film d'horreur avec Mickey Hargitay — *The crimson executioner*, sur un étonnant scénario — on rencontra entre deux projections des metteurs en scène intéressants, comme Robert Gurney jr. qui réalisa pour American International *Invasion of the saucer men* et *Terror from year 5000* dont je signalais le scénario très intéressant. « J'ai toujours voulu, même dans la S.F., aborder des problèmes moraux ou sociaux, avec un point de vue critique. Je n'ai jamais écrit et réalisé un film sans y inclure une morale, » déclare Gurney, auteur complet de tous ses films. Il venait à Cannes présenter *The Parisienne and the prudes* (avec Lilianne Brousse), satire anti-maccarthyste sous les aspects d'une comédie sur les nudistes (sic). On attendit avec impatience Samuel Z. Arkoff, qui devait venir avec la copie de *Planet of terror*, réalisé par John Old (alias Mario Bava) avec Barry Sullivan... En vain.

Mais surtout, on put rencontrer durant de longues heures extrêmement agréables Michael Powell et Leo Marks, le réalisateur et le scénariste du *Voyeur*. Cette rencontre valait le dérangement et porta ses fruits. Elle mérite un compte rendu à part. Disons simplement que, bientôt, tout le monde pourra constater de visu à la Cinémathèque l'humour et le charme de Powell. Cette rencontre valait bien un festival.

Bertrand TAVERNIER

P.S. — Un jury composé de réalisateurs comme Anthony Mann, Schoendorffer, Godard, Truffaut, Fregonese, Richard Lester, Sidney Furie et les critiques Michel Cournot, Jean-Louis Bory, Samuel Lachize, François Maurin, Maurice Bessy, Guy Allombert, etc., etc., ainsi que votre serviteur, décida de décerner le Prix Griffith au *Voleur de Bagdad* de Raoul Walsh (1924), toujours non sélectionné, après avoir jugé qu'aucune œuvre ne pouvait écraser ce film muet.

L'écran à quatre dimensions

L'ARGUS DU FILM ÉTRANGE

Voici une rubrique nouvelle, dont on identifiera aisément la nature. Il s'agit en fait de l'équivalent exact, pour les films, du Conseil des Spécialistes qui est en vigueur depuis des années pour les livres. Les critiques ici représentés appartiennent à diverses tendances. Nous les avons réunis en fonction d'un seul critère commun : tous sont parmi les rares critiques parisiens à s'intéresser au cinéma fantastique.

Mauvais .... ●
Médiocre .... ★
Moyen/assez bon .... ★★
Bon .... ★★★
Excellent .... ★★★★
(Blanc : pas vu ou abstention)

	N° de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	PIERRE BILLARD (Cinéma 65)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Cahiers du Cinéma et Lui)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
King-Kong .... E.B. Schoedsack et M.C. Cooper	138	A l'unanimité, les critiques consultés ont tous accordé quatre étoiles à *King Kong* et décidé en outre, d'un commun accord, qu'en raison de son caractère exceptionnel le film méritait d'être placé hors concours.									4
Lilith .... Robert Rossen	138	★★★	★★★	★	★★★	★★★	★★★	★★	★★★	★★	2,55
Danse macabre .... Anthony Dawson	139	★	★★★	★★	★★★½	★★½	★★★	★★★★	●	★	2,20
Six femmes pour l'assassin ...... Mario Bava	136	★★		★★★	★★★½	★★½	●	★★★	★★	●	2

	Nº de « Fiction » où le film a été critiqué	ROBERT BENAYOUN (Positif)	PIERRE BILLARD (Cinéma 65)	MICHEL CAPDENAC (Les Lettres Françaises)	ALAIN DOREMIEUX (Fiction)	JACQUES GOIMARD (Fiction)	MICHEL MARDORE (Cahiers du Cinéma et Lui)	JEAN-CLAUDE ROMER (Midi-Minuit Fantastique)	JACQUES SICLIER (Télérama)	BERTRAND TAVERNIER (Fiction)	Moyenne
Fail safe .... Sydney Lumet	138	★★★	★★	★★★	★	★	★★	★★	★	★	1,80
Alphaville .... Jean-Luc Godard	140	●	★★★	★★★★	●	●	★★	★★	★★★		1,75
La vierge de Nuremberg .... Anthony Dawson	139	★★		★★	★★	★ ½	★	★	●	●	1,20
Les premiers hommes dans la Lune Nathan Juran	136	★	★	★★	●	½	★★	★	★★	★	1,20
Goldfinger .... Guy Hamilton	138	★★★	★	★★	●	★★	●	★	★★	●	1,20
L'empreinte de Frankenstein ...... Freddie Francis	140	★	★	★	★	★ ½		★	●		0,95
Celui qui n'existait pas .... William Castle	139	★	●	★★	●	●	★	★★	★	★	0,90
La meurtrière diabolique .... William Castle	139	★	●	★	●	●	★	★★★	★		0,90
Le ciel sur la tête .... Yves Ciampi	137	●	★★	★★	●	●	●	★	★	●	0,65

13 heures - STOP - BENDOR - STOP

Pierre comprit aussitôt ! Il sauta dans sa voiture, démarra en trombe dans un nuage de poussière, et arriva quelques minutes plus tard à Bandol. Là, il retrouva sur le quai ses copains du Club Nautique de Bendor et du Centre International de Plongée.

N'allaient-ils pas revivre ensemble des vacances heureuses après un dur séjour dans l'air vicié de la capitale ?

De la « Baie du Soleil », qui les conduisait vers l'île, il découvrit le « Délos », nouvel hôtel de grand standing, sa piscine, ses terrasses fleuries ; il aperçut le petit village provençal, les coquettes villas basses et gracieuses ; le Musée de la Mer, le Palais des Congrès, le jardin zoologique, la Verrerie d'Art...

Dans ce paradis au soleil créé par Paul Ricard, il aima se promener avant de poursuivre son entraînement pour « Les Régates du Soleil » qu'il allait disputer au large de Bendor.

Revue des arts

Forest

Il n'est nul besoin de présenter aux lecteurs de **Fiction** Jean-Claude Forest dont ils ont pu apprécier, à de nombreuses reprises dans le passé, les couvertures et que la publication en album d'une bande dessinée : **Barbarella (1)**, a fait découvrir au grand public en attendant de faire bientôt rêver les cinéphiles. Forest a exposé à la Galerie Valérie Schmidt une série de dessins récents qui nous font participer aux méandres tourmentés de sa planète intime. Monde chaotique, bouleversé par des accidents mystérieux, qui livre ses plaies organiques avec une impudeur délibérée. Si Forest met en place son paysage par de grandes lignes directrices qui griffent résolument l'espace, il faut ensuite pénétrer dans les entrelacs d'un labyrinthe aventureux, au sein d'une topographie houleuse. Car les formes semblent se briser, ployer ou se boursoufler sous l'influence de grandes marées cosmiques. Le dessin, ici, ne veut rien décrire ; il se fait allusif, il sonde l'imaginaire sans se référer à des formes connues ou à des représentations déformées. Libérées de tout contact avec le monde quotidien, les formes nous parlent d'espace, de lumière, de chants de pierre et de chair. Car la matière est capricieuse, l'œil semble y percevoir parfois le minéral, parfois les fibres d'une chair écorchée qui s'offrent à des lumières tout à la fois troubles et révélatrices.

Forest utilise, le plus souvent, le noir, le gris et le blanc ; lorsqu'il emploie des couleurs, elles se font discrètes et subtiles sous la morsure des traits noirs qui tissent autour d'elles des contours autoritaires.

La plupart des dessins, sur les dix-huit présentée, possèdent une qualité graphique et une puissance onirique qui révèlent tous les dons de Forest dessinateur et créateur. Aussi pouvons-nous regretter que certaines compositions ne bénéficient pas de la même rigueur dans le style et dans la pensée. On perçoit combien Forest, qui possède une facilité extraordinaire, doit pour s'exprimer totalement dans ces recherches plastiques se refaire une naïveté, une fraîcheur nouvelle, afin de dépasser son talent et d'affirmer son pouvoir poétique. Il s'ouvre alors sur les mondes impossibles et fiévreux qui le hantent.

Dans un style original et percutant, Forest nous démontre que le dessin peut être autre chose qu'un art d'illustration et qu'il peut traduire infiniment d'émotions, suggérer maintes histoires sans être obligé de les raconter.

(Galerie Valérie Schmidt)

⁂

Léonor Fini

Léonor Fini sait admirablement jouer avec notre souvenir et même le trahir ; on s'attend à trouver dans ses nouvelles expositions la suite logique des précédentes, et chaque fois c'est un choc ; on perçoit au fond de soi un trouble identique, mais l'œil découvre un univers différent, tout imprégné, cependant, de la même fantasmagorie érotique. Sa facture tient de la magie, car nous étions persuadés qu'elle avait atteint à une telle maîtrise de son art qu'elle ne pouvait la surpasser, et elle sait toujours nous étonner.

Nous sommes loin, ici, des petits sphinx femelles, des stryges et des personnages mythiques ou légendaires. Léonor Fini nous propose des femmes, encore des femmes, issues directement de

(1) Voir critique dans notre numéro (N.D.L.R.).

sa mythologie intime. Dès le premier coup d'œil, nous sentons quelle puissance surnaturelle, quelle maléfique indifférence anime ces beaux yeux froids et ces visages lisses. Les toiles, qui décrivent ces créatures au sein de leur climat particulier, organisent une suite qui évoque les nymphes de l'âme, personnages chimériques qui peuplent les légers brouillards du rêve. Le décalage subtil auquel sont soumis les gestes, les attitudes des personnages, nimbe les situations d'une aura insolite.

Sans faire appel à un occultisme de faubourg ou à la panoplie de voyante à bon marché, on peut affirmer qu'il se trame un dialogue étrange entre les toiles et le spectateur, né de l'attirance trouble que suscite cet univers aux pièges tentateurs.

Nous voici, pour un temps, transformés en voyeurs inspirés, cherchant à percevoir le sens de curieuses fêtes et de rencontres qui participent du sacré. Des femmes-enfants, aux rondeurs et aux délicatesses d'adolescentes, suivent les rites d'un cérémonial dont nous sommes exclus.

Ainsi, derrière la savante ordonnance de quelques verres baroques, se tient une créature superbe, figée dans l'attitude grave d'une victime consentante, qui suggère l'approche d'étranges sacrifices païens. A l'intérieur d'une boutique de mode, nonchalante, une très jeune femme, allongée nue sur un canapé, contemple dans un miroir le chapeau qui orne sa chevelure — **« la très chère était nue... »** ici, elle n'a conservé que la coiffure ; la pièce se dore de la lumière jaune d'un énorme lustre, et une attente mystérieuse s'organise ; derrière les vitrines, des passants se hâtent, formes incertaines dans le soir qui tombe.

L'envoûtement auquel nous sommes soumis se joue sur plusieurs plans ; tout d'abord le décor précieux où couleurs, tissus, lumières sont dosés avec un souci évident de la perfection et où les éléments, les objets modern style, apportent le délire de leurs arabesques qui sied au mystère des nymphes ; la beauté fatale de ces êtres fragiles ; et la révélation de nous trouver dans un temps qui précède un moment essentiel et dont nous ne pouvons découvrir que les préparatifs. Description prophétique où l'on lit les intentions audacieuses et libertines de Léonor Fini, et qui ne peut que combler tout esprit un peu sophistiqué.

La femme chez Léonor Fini provoque ; elle est belle, indifférente, consciente de ses charmes qu'elle révèle avec narcissisme. C'est en cela qu'elle est un symbole ; symbole de l'adolescente sauvage, de la féminité, de l'étrange, d'une préciosité dangereuse, de l'interdit. Elle détient les rêves effilochés des messieurs raisonnables, les fixations accaparantes des jeunes gens inquiets, et elle ravit le regard des autres. Avec la minutie d'un enlumineur, Léonor Fini compose pour ces chair délicates des décors-écrins qui les transforment en divinités archaïques. Nous assistons à la manifestation d'un merveilleux regard poétique avec lequel Léonor Fini assassine le raisonnable.

(Galerie Alexandre Iolas)

⁂

Michel Canivet

Michel Canivet recompose la nature, utilisant les carapaces, pinces et squelettes que laissent les marées sur le sable en tant que pièces d'un puzzle saugrenu. Il remonte des êtres comme un horloger devenu fou, c'est-à-dire à l'envers ou plutôt au gré de sa fantaisie, semant la confusion entre vertébrés et crustacés. Résultat : une suite de monstres charmants et épouvantables, sortis de la bassine de quelque sorcière ou de l'enfer révélé à un moine du moyen-âge. Délicatement posés sur le velours de leur boîte-vitrine, ils se parent de plumes, se chamarrent de couleurs et d'ornements précieux dans l'at-

tente de la frénésie libératrice de quelque sabbat-mascarade. Le fantastique que nous propose Michel Canivet n'est ni tragique ni terrifiant ; il procède d'une parodie insolite de notre faune, arborant parfois les signes d'une bouffonnerie de bon aloi. Canivet se fait le décorateur d'un naturalisme sophistiqué qui veut séduire le regard le plus exigeant et le plus raffiné et qui y réussit fort bien.

(Galerie Les Métamorphoses)

(Quelques pièces demeurent en permanence dans la galerie.)

Anne TRONCHE

Fiction

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9e
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9e (*TRI.* 40-56) — *C. C. P. Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.

ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le nº : France, 3 F ; Belgique, 42 FB ; Algérie, 345 F ; Maroc, 3,45 DH
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 16,70 F ; Etranger, 18,50 F
1 an : — 32,40 F ; — 36 F

Dépôt légal : 3me trimestre 1965 — Le Gérant : M. RENAULT.
Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)

Tarif des abonnements normaux à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE		BELGIQUE Francs Belges		SUISSE Francs Suisses		ETRANGER Francs Français	
	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.	Ord.	Rec.
6 mois	16.70	22.70	185	245	18.50	24,50	18.50	24,50
Un an	32.40	44,40	360	480	36	48	36	48
NUMEROS ANTERIEURS								
jusqu'au 107 .... le numéro	1,60		23		2			
Du 108 au 138 ...... »	2,50		35		3			
A partir du 139 ...... »	3		42		3,60		3,60	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	1		1		1		1	
N.B. — Les numéros 1 à 50, 53, 57, 58, ainsi que le Spécial 1, sont épuisés.								

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24, *rue de Mogador*, Paris (9e), (C.C.P. : 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196, Avenue Messidor, BRUXELLES 18, C.C.P. 3500-41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE, C.C.P. 12-6112.